

EDITORIAL

On lit, on entend, on voit que les distances raccourcissent, qu'il n'y a plus d'ailleurs depuis que les voyages trop rapides mettent à la portée de tous les terres naguère « incognitae ». Le mystère se meurt, tué par le progrès, le rationalisme et leur mère abusive, une certaine curiosité qui a soif de connaître pour dominer plus que pour aimer. Le touriste, on n'ose plus dire le voyageur, consomme des kilomètres de routes, des décamètres de films, des hectolitres de carburant et des tonnes de souvenirs. Au Moyen âge, le pèlerin de Saint Jacques, devait rapporter comme preuve de sa bonne foi, une coquille de pecten ramassée sur les plages d'Espagne, près de Compostelle. De nos jours on a le choix entre la carte postale du Cercle Polaire, le timbre oblitéré au Cap Nord et la pacotille du faux artisanat, vrai nid à poussière, souvent laid, souvent coûteux, fabriquée en série à l'autre bout du monde. Mais quand ils sont de facture locale, quelle valeur attribuer à ces objets-souvenirs ? Voyons avec Catherine Enel ce qu'il faut en penser: l'exemple d'Ammassalik est sur ce point instructif.

Cette frénésie d'exotismes ne s'est jamais manifestée avec autant d'acuité pour le Nord que pour des contrées plus ensoleillées. Il y a à cela plusieurs raisons, climatiques, géographiques, et... financières — un séjour en Tunisie ou aux Baléares pose moins de problèmes qu'au Spitzberg ou en Sibérie ! Mais il y a plus. La fascination que les terres boréales exercent sur quelques personnes, agit en sens inverse sur nombre d'autres. Car dans notre symbolique inconsciente, la nuit polaire c'est

la nuit des temps, la neige est un linceul, l'hiver sonne le glas de la nature, et la faune arctique véhicule des archétypes lourds de signification : qu'on songe aux loups de nos légendes... sans parler du mariage contre-nature de la lumière et des ténèbres avec ce soleil de minuit qui viole tous les tabous mazdéens ! Quelle qu'en soit la cause réelle, a-t-on lieu de déplorer que la furie migratoire qui jaillit périodiquement des pays industrialisés, à l'époque des congés payés ne soit que pour une faible part dirigée vers le Nord ? Ceux qui en rêvent mais n'osent ou ne peuvent y aller, ont le loisir de se pencher sur les récits passionnants des voyageurs, des explorateurs et des ethnologues. Aussi est-ce une réelle chance que de pouvoir lire et relire les ouvrages de Robert Gesain, fruits de contacts prolongés, et réitérés — depuis plus de quarante ans, avec les Eskimos groenlandais. Qu'on réfléchisse à ce qu'était, hier encore la vie dans ces régions que l'on dit « inhospitalières » et où pourtant des hommes vécut, aimèrent et sans doute furent heureux d'un bonheur qu'on leur envie. Faut-il vraiment rappeler que le monde existait avant les antibiotiques, la bombe atomique et le moteur à explosion ? Peut-on affirmer qu'il vive mieux depuis et pour longtemps encore ?

Histoire de voyages, voyages de l'Histoire qu'elle navigue dans la pensée d'un Dumont d'Urville jusqu'en Antarctique ou dans le cœur farouche du cosaque Yermak à son antipode sibérien : motivations bipolaires, l'une toute passionnée de science et de découverte, l'autre simplement passionnelle. Contraste des êtres

et des langues, l'argot de Paris et celui de Finlande, qu'en linguiste, M. Tukia se plait à analyser. Autre image en miroir, Aulis Sallinen de Henri-Claude Fantapié, «de la musique avant toute chose» devrait toujours être le mot de la fin.

On trouvera encore dans ce numéro, un index analytique des articles parus dans *Boréales* depuis sa naissance. Il y a mieux: l'annonce d'un numéro spécial **énorme!** consacré à l'ethnologie de la Sibérie. Réalisé avec le concours d'anthropologues, d'éthnographes, de sociologues et d'historiens soviétiques sous la direction du Professeur I. S. Gourvitch, ce volumineux travail nécessite des efforts particuliers tant sur le plan de la traduction, de la

réalisation technique que du matériel. Il comportera douze monographies sur les peuples de l'arctique sibérien comme les Tchouktchis, les Koriaks, les Lapons, les Toungouses etc... et de nombreuses illustrations. C'est la première fois, qu'une revue française publie des documents aussi importants dans ce domaine.

Enfin nous tenons à remercier tout particulièrement l'Ambassade de Finlande pour le soutien qu'elle a accordé à notre Revue. Puisse cet exemple être imité, afin qu'en dépit de la crise que traverse la plupart des organes de la presse scientifique, **sans but lucratif**, nous puissions continuer de poursuivre notre mission d'information.

Christian MALET

Nom et réincarnation chez les Ammassalimiut*)

(Côte Est du Groenland)

par Robert GESSAIN

Introduction

Les observations de l'équipe française (1) de 1934-35-36-37, lors de nos premiers séjours chez les Ammassalimiut (2), forment la base documentaire de cet article, ainsi que l'ensemble des données disséminées dans les écrits de nos devanciers (Holms, Hanserak, J. Petersen, K. Rasmussen). Depuis 1965, les collaborateurs de mon laboratoire (section arctique du Centre de Recherches Anthropologiques) et moi-même, avons été attentifs aux changements survenus dans le domaine traité ici.

Il convient de rappeler que cette petite population eskimo (3) isolée dans les fjords de la côte est du Groenland, à proximité du cercle polaire, a subi, après sa découverte en 1884, une acculturation très lente sous l'effet d'une influence modératrice bien conduite des Danois, mais l'arrivée de l'armée américaine dans le district d'Ammassalik, durant la deuxième guerre mondiale, accéléra brusquement les changements.

Pour ce qui touche l'usage des noms personnels, en 1934-35, rien n'avait changé par rapport à la période de pré-contact. L'ensemble du système, dans toute sa complexité, était toujours en vigueur.

Actuellement, depuis quelques années, et en particulier du fait de la diminution de la fécondité sous l'influence de l'intense propagande des médecins danois pour le contrôle des naissances, le système des noms réincarnés a subi des changements, mais le fond de la croyance demeure toujours vivace.

Dans la tradition ammassalimiut, il n'y avait que des noms individuels, comme dans tout le domaine eskimo où désormais les noms de famille ont été institués par les autorités occidentales.

Je traiterai, dans le cadre de cet article, des aspects suivants :

- I — Les constituants de la personne ammassalimiut
- II — La dation du Nom
- III — Les effets de la réincarnation du Nom principal
- IV — Les innominés
- V — Destin et réincarnation
- VI — La pluralité des noms d'une même personne
- VII — Les changements de noms au cours d'une même vie
- VIII — Le nom et l'adoption
- IX — Le Nom et le suicide
- X — Le Nom et l'évolution du vocabulaire
- XI — Le Nom et le baptême luthérien

Pour conclure, seront évoqués les rapports entre le Nom, le gibier et la démographie.

I — Les constituants de la personne

La compréhension de notre sujet impose un rappel de la conception de la personne chez les Eskimo d'Ammassalik. Trois éléments en sont les composants : deux principes de vie et le corps.

Tima, le corps, a la valeur d'un habitacle temporaire, animé par l'un des deux principes de vie, personnalisé par l'autre. C'est un lieu de passage, une maison éphémère (**eqa** = son habitacle, littéralement l'habitable de celui-là, c'est-à-dire du principe de vie). Dans le langage des **angakut** (shamans ammassalimiut), les êtres humains sur terre, dans leur apparence corporelle, étaient désignés comme **taq** = ombre, la corporalité des humains avait à leurs yeux l'inconsistance du temporaire ; **tima**, le corps, est le contenant provisoire d'une réalité immortelle.

Cependant, comme on le verra plus loin, cette enveloppe transitoire n'est pas sans exercer, dans certains cas, une certaine influence sur le destin terrestre de la personne.

*) Anthropologie biologique et sociale des Ammassalimiut, enquêtes programmées par Robert Gessain, n° 49.

Tarnek est un principe de vie impersonnel de même nature chez tous les humains. **Tarne**k est ce qui donne la vie, l'animation du corps. Il existe avant la naissance dans le fœtus ; peut-être est-il considéré comme un fragment d'une énergie impérissable qui vient, on ne sait d'où, animer un corps dans le ventre de sa mère. On dit : **iit umasudo tamarmik tarnekarput** les hommes et les animaux ont tous **tarne**k. Dans chaque partie du corps, **tarne**k a une subdivision topographique, les informateurs disent dans leur langue dans chaque articulation ; il faut comprendre que, dans chaque partie du corps doué de mouvements, il y a un principe de vie. Il semble qu'à Ammassalik ces fractions de **tarne**k soient assimilables à la notion d'**inua** (4) (pluriel **inue**).

Tous ces **inue**, dans le corps humain, sont, dit-on, de petite taille ; deux cependant sont plus grands, comme un petit oiseau, précise la pensée concrète eskimo ; un dans la gorge anime le souffle (5) et la parole, l'autre dans les aines et le bas-ventre anime l'énergie libidinale. Il y a des **inue** dans tout ce qui vit dans la nature. Dans le langage accassalimiut, **tarne**k est souvent référé en disant **tarnit**, pluriel **duel** ; connotant ainsi les deux principes d'énergie les plus importants : la parole qui crée la communication et la société humaine, la sexualité qui, par la suite des générations, renouvelle les habitacles corporels des principes éternels.

La perte de ces deux éléments principaux de **tarne**k entraîne la mort... tandis que la perte d'autres éléments — articulaires — ne donne lieu qu'à une maladie.

Adek, le nom, est le principe de vie personnel, éternel, «âme-Nom» écrit-on souvent dans la littérature eskimologique. Sa réalité première est son expression sonore ; prononcer le Nom l'émeut, le met en mouvement ; temporairement hors d'un corps après la mort, il entend ce son qui est sien comme un appel. **Adek** a les attributs d'une personne pourvue de désir, d'initiative, de choix et de mémoire. Il a le désir d'habiter un corps et la propriété de se réincarner **adek** provient du corps qui a cessé de vivre d'un parent et il attend l'appel que lui offre le nouvel habitacle d'un corps nouveau-né. **Adek** apporte avec lui la parenté, des prestations, des chants et des éléments

du destin qui furent ceux du parent défunt, précédent porteur du nom, **adek**.

A côté de ce nom principal, que nous proposons de nommer Nom de réincarnation, Nom qui spécifie la personne et lui donne sa singularité ; chaque Ammassalimiut a d'autres noms qui peuvent être dénommés noms auxiliaires ou noms de réserve. Pour plus de clarté dans cet exposé, et pour marquer l'extrême différence entre ces deux catégories de noms d'une même personne, le Nom de réincarnation sera seul écrit en majuscule.

Tima, **tarne**k, **adek**, constituants de la personne ammassalimiut, vont s'articuler dans les diverses situations propres à une vie humaine de la naissance à la mort. Pendant la vie, **tarne**k et **adek** sont en relation étroite, **tarne**k précède **adek** dans le corps et peut y rester après le départ d'**adek** ; la réciprocité ne peut être ; un corps peut vivre temporairement sans **adek** si **tarne**k demeure. Si une partie de **tarne**k, un **inua** quitte le corps, c'est une maladie locale. Si l'ensemble des éléments de **tarne**k, après qu'**adek** soit parti, quitte le corps, c'est la mort de ce corps.

Après la mort du corps, **tarne**k et **adek** restent ensemble un certain temps dans la mer ou près de la tombe. Il semble que **tarne**k ne quitte **adek** que lorsque cette «âme-Nom» a retrouvé un habitacle corporel. Pour exprimer le malaise d'**adek**, privé temporairement de corps, les Ammassalimiut disent qu'**adek** a froid, grelotte ; attentif et l'écoute, il attend le son qui le désigne, lui, le Nom, son qui est un appel à réincarner le corps d'un nouveau-né.

Tima parfois est détruit par un meurtrier qui se prémunit de la vengeance en fragmentant à l'extrême, comme le rapporte la tradition, les éléments de ce corps et en les dispersant dans des lieux très éloignés les uns des autres, de telle sorte qu'aucun des principes de vie qui l'habitaient ne puisse les rassembler et animer ce « mort » épris de vengeance.

Il importe de souligner que, dans la conception eskimo, la réincarnation de l'«âme-Nom» ne comporte aucune idée morale, que le monde spatio-temporel terrestre n'est en aucun façon un lieu d'épreuves et d'épuration de la personne : l'«âme-Nom» n'aspire pas à échapper au cycle des réincarnations en acquérant sur terre des mérites, comme cela ap-

paraît par exemple dans la conception hindoue de la métempsychose. Cette âme-Nom a le désir de rester sur terre. C'est une personne éternelle qui revient dans une suite de corps en une répétition sans limite depuis qu'il y a des Eskimo et tant qu'il y en aura.

II — La dation du Nom

Le Nom est proposé à l'enfant dès sa naissance par sa propre mère ou par la femme qui l'a aidée ; plusieurs noms sont prononcés, en secret, contre le corps du nouveau-né qui peut refuser un ou plusieurs noms par ses pleurs et ses cris ; un état paisible indique que tel nom lui convient. On rapporte que parfois on est à l'écoute des vagissements de l'enfant et que l'on en saisit le sens : « Que dit-il ? — il dit qu'il s'appelle un tel... ».

Holm dit que la femme qui propose le Nom passe son doigt humecté d'eau sur les lèvres de l'enfant ; nos informateurs ont précisé que la femme saisit d'abord, entre le pouce et l'auriculaire de sa main droite, l'auriculaire du bébé, le gauche si c'est une fille, le droit si c'est un garçon, puis prononce le Nom ; ce dernier entend l'appel et entre dans le corps du nouveau-né par l'anus ; c'est par la même voie qu'adek peut prendre l'initiative de quitter le corps qui l'habite si la personne, en cet enfant, se sent maltraitée.

Une recherche explicative sur le sens de l'anus est hors du sujet de cet article. Disons que c'est un motif fréquent chez les Amérindiens ; sans doute une certaine réflexion psychanalytique pourrait apporter quelques lumières à ce qui m'apparaît le chemin symbolique d'acquisitions essentielles.

L'auriculaire est lieu privilégié : dans de nombreux récits, la tenue du ou des auriculaires associée à l'énoncé du Nom parlé ou chanté, est une technique pour amener ou ramener à la vie. Dans le mode de numération eskimo, l'auriculaire est le premier doigt.

Parfois l'accouchement étant difficile, on énonce un nom contre le ventre de la parturiente : « toi qui a hâte de recevoir un nom, sors vite ». C'est le pouvoir maieutique de la dation du Nom.

Principes éternels, tous les noms personnels, Nom de réincarnation et les autres, sont

de même nature, hors des limites spatio-temporelles, hors de toute durée, hors du cycle de la naissance et de la mort. Seuls les éléments mortels, tels les corps, doivent se reproduire et de ce fait sont sexués. Les noms n'ont pas de sexe.

III — Le Nom principal

Il s'agit ici du vrai Nom de réincarnation, le premier que l'enfant reçoit, celui qui qualifie sa personne, lui confère solidité et structure, son noyau ou sa charpente dit-on ; il fait revivre un ancêtre dans un nouveau corps. Le Nom ainsi donné et accepté amène avec lui la parenté de son précédent porteur, les prestations liées à cette parenté, certaines particularités du destin et la propriété de certains chants.

a) parenté, prestation et réincarnation

Un exemple fera mieux saisir la façon dont les Ammassalimiut vivent leur croyance. Une famille élémentaire habite avec d'autres une grande maison commune. Le vieux père est veuf, il a un fils chasseur marié. Quand ce chasseur ramène un phoque, sa femme le dépouille, le partage et donne à son beau-père la part de viande qui lui revient en tant que père du chasseur, en disant : « ton gentil fils nous a ramené un gentil phoque ». Un jour, le vieux père meurt. Peu de temps après, sa bru met au monde un enfant, un fils. On donne au nouveau-né, selon les rites, et il accepte, le nom de son grand-père paternel. Quand son père, le chasseur, ramène un phoque, la femme, mère du bébé, découpe l'animal, fait les parts de viande à distribuer à la maisonnée, sépare le morceau qui revient traditionnellement à son beau-père et s'adressant à son fils nouveau-né lui dit : « ton gentil fils nous a ramené un gentil phoque ». Puis elle présente à son enfant — devenue, par réincarnation, son beau-père, la part du gibier qui lui revient en tant que « père » du chasseur, « père » de son père. Elle fait cuire à part cette viande, la mange à part et, prenant dans ses mains ses seins, dit : « et vous maintenant, faites-en du lait ». Ainsi le beau-père vivant dans le corps de cet enfant continue à recevoir la prestation de nourriture qui lui revient.

Elle s'adresse à son enfant, non pas en utilisant son Nom, mais par le terme de parenté « mon beau-père », le même par lequel

elle s'adressait à son beau-père, père biologique de son mari, grand-père paternel de son fils nouveau-né. On comprend que les Ammassalimut ne fassent jamais de remontrances à un enfant ; ils disent : « celui-là sait bien ce qu'il a à faire ». Il a en effet hérité de l'expérience de vie d'un ancêtre et de toutes celles de la longue lignée qui, avant lui, ont porté son Nom. Le Nom réincarné confère ainsi aux enfants un statut d'adultes par rapport à leurs propres parents biologiques.

Une autre observation fera encore mieux saisir le mécanisme des dons et de la parenté de réincarnation. J'arrive un soir, tard dans la nuit, dans une maison. Mes hôtes entendant nos chiens de traîneau se sont relevés. Pendant que je me dévêts, la femme, comme la tradition le veut, me prépare de la nourriture. J'entends : « Paniangiyu, ma gentille fille, puis-je donner à celui qui arrive un morceau de ton phoque ? ». J'enregistre sans comprendre ; cette fille de mes hôtes a quelque douze ans. En posant la viande cuite sur la table, la mère entame une action de grâces « qu'il soit remercié ce phoque de M. ». J'enregistre encore sans comprendre. C'était le nom d'un chasseur de quelque 35 ans qui habitait à près de 40 km de là. Le repas était bon, la journée fatigante et aussi la suivante ; ce n'est que quelques jours plus tard que l'explication apparut. Le chasseur de ce phoque et la jeune fille étaient liés par une parenté de Noms réincarnés : ils étaient ainsi en position de mari et femme portant chacun le nom de conjoints décédés d'une précédente génération. Quand M. tue un phoque, il en envoie un morceau à « sa femme ». Dans le réseau des prestations entre Ammassalimiut, les deux systèmes de parenté entrent en jeu, la parenté biologique et la parenté de réincarnation.

Ce double système accroît singulièrement le nombre des relations humaines, leur qualité, leur proximité, la circulation des biens et les chemins d'entraide, créant entre ceux qui sont liées par ces parentés une très efficace sécurité sociale.

Le système de parenté de réincarnation est, plus que le biologique, créateur de rapports humains nombreux, car ce système est un multiplicateur de relations interpersonnelles du fait de la pluralité des noms d'une personne et de la mise en circulation, à son choix, de tel ou

tel nom « en réserve » qui lui ouvre d'autres voies de répartition de dons.

C'est une institution qui va à l'encontre du « chacun-pour-soi » dans un environnement parfois si dur qu'il sollicite, sous forme d'instinct de conservation, l'égoïsme personnel. Dans une publication ultérieure, j'analyserai ce que devient ce double système de répartition dans les périodes de très grande tension, d'extrême danger personnel, quand la mort frappait au cours des famines du XIX^e siècle.

b) quand **adek** attend longtemps

Parfois le temps peut être long pendant lequel **adek**, accompagné de **tarnek** près du tombeau, sur une colline, le corps couché entre des dalles de pierre recouvertes d'un grand amas de gros cailloux, attend qu'on l'appelle. Car parfois, à la suite d'une de ces épidémies que les Occidentaux apportèrent avec eux dès le début des contacts (Gessain 1975), le nombre des morts dépassait de beaucoup le nombre de naissances annuelles... Voici un adolescent qui attendit pendant plusieurs années la possibilité d'offrir un corps au Nom de sa mère... Cela a créé en lui une souffrance encore visible quand il parle. « Que faisais-tu pendant ces années pour **adek** de celle qui te mit au monde ? ». Il me répond : « sans arrêt, sans arrêt, pendant des années, pendant des années, chaque nuit, chaque jour, chaque fois que mon esprit pouvait s'échapper du travail nécessaire quotidien, en dedans de moi, je répétais, je répétais le Nom de ma mère ».

Ainsi le son prononcé, même inaudiblement pour tous, réchauffe **adek**, le maintient aux frontières de la vie, là où il attend le signal, l'appel du son qui le désigne, audiblement émis. Cet adolescent, devenu homme, se maria et réincarna sa mère dans son premier enfant.

Nous verrons ci-dessous comment la dation du Nom d'une personne décédée, à une autre personne, en tant que nom auxiliaire, peut aider l'attente d'**adek** « âme-Nom ».

IV — Les innominés

Il existe des cas de personnes qui n'ont pas de Nom principal, elles sont innominées — sans Nom —, elles n'ont pas de parenté de réincarnation, ne reçoivent que les prestations de leur parenté biologique, elles sont hors du cadre des dons du système des noms réin-

carnés. Certes, elles ont reçu un nom à leur naissance, mais nul ne le sait. On dit de ces personnes : **adirangila** : celui ou celle-là n'a pas de nom, ou **adirangitsek** : le non-porteur de nom.

Car leur mère, selon les rites, leur proposa à la naissance, le nom d'un ancêtre attendant un nouveau corps, elle tint l'auriculaire... Mais trop tôt la mère mourut, trop tôt pour redire le nom à son enfant devenu conscient et porteur de mémoire. Ces innominés ne savent pas leur premier Nom, ils ne peuvent se nommer en tant que personne authentique, c'est un corps vivant qui ne connaît pas celui qui le personnalise. Deux femmes **ammassalimiut**, une jadis, une plus récemment, étaient dans ce cas ; chacune se présentait « je suis la soeur de tel chasseur ».

On peut rapprocher de ces cas l'observation suivante (Rasmussen 1921). Des parents disent : « tous nos enfants meurent, il faut donc que notre garçon nouveau-né ait un nom qui n'en soit pas un ». L'enfant fut nommé **Qutaja** qui n'était pas un Nom provenant d'un défunt. La non-dation d'un Nom principal apparaît parfois comme un acte de protection.

Il existe des innominés par non-dation volontaire d'un Nom. Un être qui n'a pas reçu de Nom n'est pas une personne humaine, un nouveau-né non nommé peut être supprimé sans encourir de risques. C'est une conception qui sous-tend l'infanticide qui, dans certaines circonstances, se pratiquait et atteignait principalement les petites filles. Dans ces cas, on considère qu'il n'y a pas meurtre. On peut dire qu'il s'agit du rejet d'un élément impersonnel de vie — **tarnek** animant une vie non encore humaine puisqu'innominée.

V — Destin et réincarnation

Le nom, principe éternellement vivant, possède en propre certaines capacités qui lui sont liées et qui agissent dans le corps qu'il anime. Ainsi le porteur de tel Nom est habile (**pikori-kayu**), ou malhabile (**pikoringikayu**) en telle ou telle activité, du fait des qualités, des aptitudes liées à ce Nom.

Voici une femme, veuve, que je rencontre après plusieurs années, elle m'informe : « tu n'ignores pas que celui qui est le père de mes enfants nous a quittés ; parti en kayak

il n'est pas rentré, on l'a retrouvé ; il n'était pas habile en kayak ». Elle continue : « mais quelle chance j'ai eue ! Cinq mois après son départ, j'ai eu un fils ; ainsi il est revenu, de nouveau il est dans la maison ». Elle donna, évidemment, le nom de son mari mort en kayak à son nouveau-né. Mais ce qui suit me fut d'un grand enseignement. Le fils, qu'elle appelle « mon mari », grandit ; il est en âge de commencer à chasser (les garçons de 15 ans, après deux ou trois ans d'apprentissage, sont chasseurs). Je lui demande : « chasse-t-il en kayak ? » Elle me regarde fixement, profondément et prononce : « ah non ! une fois ne suffit-il-pas ? ».

En bonne mère et bonne épouse, à la fois, elle a su écarter de son fils-mari le renouvellement du danger de périr en kayak. Elle a intelligemment profité de l'évolution sociale moderne pour le faire travailler dans une organisation danoise. Ainsi l'inhabileté en kayak est liée à ce Nom. Nous verrons ci-dessous comment la dation de ce Nom comme nom auxiliaire à une autre personne peut aider le porteur du Nom inhabile en kayak.

Il est d'autres exemples d'aptitude ou de mal-aptitude attachés au Nom. Voici cet homme marié, né en 1887, qui n'a pas d'enfants ; nul ne s'en étonne, car le Nom de réincarnation qui qualifie sa personne n'a pas eu d'enfants dans son précédent corps ; on considère que c'est une particularité du destin de cette « âme-Nom ». Et avant ? enquiert celui qui voudrait saisir la profondeur dans le temps, la pérennité de ces capacités et incapacités propres au Nom. Dans ce cas particulier, nos documents ne nous permettent pas de remonter plus avant que le milieu du XIX^e siècle, mais pour les informateurs, il n'y a pas de doute « avant, il en était aussi de même » ; il faut comprendre : ce Nom de génération en génération n'a pas d'enfants.

Le Nom acquiert de nouvelles aptitudes au cours de ses expériences. Il ne fait pas de doute pour les **Ammassalimiut** que depuis toujours les Noms reviennent dans des corps nouveaux avec les particularités qu'ils apportent avec eux et leurs expériences accumulées.

Ainsi cette observation (Rosing 1963) : au cours d'un hiver de famine, un fils adolescent mourant de faim et non secouru par son

père, lui fait dire : « tu ne dois pas te réjouir de l'enfant qui un jour portera mon Nom, toi qui ne te soucies ni de ma petite soeur ni de moi ». Cet enfant, en mourant, pense à sa réincarnation et son Nom, dans son prochain corps, se souviendra de celui par qui il a été mal traité.

Et aussi ce récit : un père chasseur meurt à la chasse tombé dans le piège d'un esprit malfaisant. Un fils né peu de temps après la mort de son père reçoit son Nom. Il suit le même destin que son père, se laisse prendre au même piège et meurt, mais il est réincarné lui aussi dans son fils, qui, averti par ces expériences, se souvient du mode d'attaque de l'esprit malfaisant, déjoue le piège et ne succombe pas.

Ainsi **adek** est doué de mémoire et s'enrichit de ses expériences terrestres.

VI — La pluralité des Noms d'une même personne.

Après la dation du Nom principal, à la naissance ou peu de temps après, on donne au nouvel enfant un nouveau nom puis d'autres, avec le même rite. Il peut recevoir d'autres noms dans certaines circonstances de sa vie, ainsi s'il est souffrant, s'il témoigne de quelque faiblesse ou de maladresse. La pluralité des noms d'une personne la fortifie, et ceci se retrouve dans tout le domaine eskimo. Un Eskimo Netsilik, du Nord Canada, disait à Knud Rasmussen (1931) : « avec tous ces noms en moi, je suis devenu vieux, j'ai résisté à toutes les attaques et aux dangers ».

Les femmes doivent avoir de nombreux noms pour que leurs fils naissent forts.

Les noms sont vecteurs de force vitale transmise à leur habitacle. Ainsi, les chiens, compagnons millénaires des Eskimo, reçoivent des noms pour, dit-on, les protéger contre la maladie.

Mais le premier Nom donné est celui qui fait revivre dans le nouveau-né le parent décédé. D'où proviennent les noms auxiliaires ? Ce sont, comme le Nom principal, des noms de défunts, dont l'âme-Nom a déjà été réincarnée dans un nouveau-né. La pluralité des noms auxiliaires d'un enfant sont donc des noms de second rang, en ce sens qu'ils sont la répétition du même nom qui déjà agit en

temps que Nom de réincarnation dans le premier enfant qui l'a reçu. C'est pourquoi l'ordre d'attribution des noms est si important. C'est le premier enfant qui reçoit le Nom d'un défunt qui réincarne pleinement l'âme-Nom de ce défunt.

Les noms dits, par nous, auxiliaires ou de réserve proviennent des parents défunts des deux lignées paternelle et maternelle. J'ai déjà publié un exemple de cette double origine des noms ammassalimiut (Gessain 1967) qui est attestée dans tous les cas connus. Mais l'observation témoigne qu'il peut y avoir, dans certains cas, d'autres origines à ces noms auxiliaires. Parfois un nom est donné à un enfant à la suite d'un rêve de la mère. Si une femme enceinte rêve qu'une personne est morte, c'est que **adek** de ce mort, son âme-Nom, demande à être réincarné dans le bébé qui va naître. Il y a, pour la dation des noms auxiliaires, un éventail de choix plus large que pour l'attribution du Nom principal.

Combien de noms reçoit un enfant ammassalimiut ? de sept à dix. Certaines de ses noms ne sont connus que d'un petit nombre, parfois seulement de la mère, parfois de la femme qui a aidé à l'accouchement et de l'enfant à qui la mère les a redits à l'âge de la prise de conscience de soi.

La pluralité des noms d'une personne ammassalimiut est une garantie ; double garantie, d'une part pour la personne qui les reçoit, et d'autre part pour **adek** du parent défunt. En effet, dans ce groupe la mortalité infantile était élevée (J.R. Lamblin 1975) ; dans la préhistoire, on peut l'estimer à 30 à 40% dans la première année ; il y a donc pour **adek** logé dans le corps du premier enfant nommé, un risque non négligeable d'être à nouveau privé de demeure corporelle. Alors le deuxième enfant ayant reçu le nom — en tant que nom de second rang — devient l'habitable temporaire de ce Nom-âme **adek**.

Pour la personne, avoir plusieurs noms est une protection contre les aléas du destin, les noms sont chacun porteur d'énergie vitale et d'une longue suite d'expériences. Ce sont, pour le nouveau-né, des ajouts de force. Avoir le plus de noms possibles est un souhait que tous les parents font pour leurs enfants et que toute personne consciente de ses noms ressent bénéfiquement.

Parmi les huit ou dix noms qu'une personne ammassalimiut se connaît, peu sont en usage public ; un certain nombre ne sont connus que de quelques-uns ; d'autres sont tenus secrets. J'ai connu un chasseur qui ne savait pas que le nom de son frère mort à la chasse était aussi porté par une jeune fille qu'il connaissait par ailleurs.

La personne choisit elle-même (c'est un exemple de plus de l'importance de la liberté personnelle dans la société eskimo) ceux de ses noms qu'elle garde en secret et ceux qu'elle veut mettre en usage. Un jour, elle annonce « on m'a aussi donné tel nom... » et elle provoque de ce fait des relations de parenté agissantes, mais cependant de second rang et nè donnant lieu qu'à des prestations facultatives de bonne volonté ou plutôt de bonne sympathie par rapport à celles ouvertes par le Nom principal. Elle annonce du même coup une réserve de force spécifique provenant des expériences antérieures du nom qu'elle a rendu public. Telle cette observation où une jeune femme, divulgant qu'elle porte aussi le nom d'un ancêtre qui était **angakok**, devint pour chacun porteuse de certains aptitudes propres aux shamans, aptitudes restreintes car elle n'a fait aucun apprentissage, mais cependant on dit d'elle : ah ! elle est aussi « **angakikaju** » (de **angakok'** : shaman et **kaju** désinence adjectivale ; on pourrait traduire « shamanesque ou shamanesque ») et si l'on remarque chez elle, par exemple, quelques paroles reconnues comme témoignage de clairvoyance, on ne sera pas étonné puisqu'elle a aussi, agissant en elle, le nom d'un ancêtre **angakok**, et, de ce fait, on ne sera pas éloigné de lui reconnaître, au moindre signe, des pouvoirs.

Les noms sont donnés à l'enfant en série ordonnée, en un ordre qu'il semble nécessaire de suivre. Il m'est arrivé qu'en travaillant avec un informateur, je me trompe dans la suite de ses noms, il me reprend pour rétablir le bon ordre : quand la personne veut mettre un nouveau nom en usage, elle prend généralement celui qui suit le dernier divulgué.

Les noms de réserve peuvent parfois servir à voiler le nom que l'on ne désire pas dire dans une circonstance particulière. On ne dit pas son nom d'appellation courante à ceux que l'on ne connaît pas bien, aux étrangers. En

1965, je vois dans une assemblée nombreuse un jeune visage, de moi inconnu. Je lui demande son nom, il me le dit. Quelques instants après j'entends une jeune femme, se penchant vers ce garçon, lui dire : « tu as aussi ce nom, je l'ignorais ». Ne me connaissant personnellement, il m'a caché son nom usuel par prudence, selon la coutume. Il m'en a dit un autre pris dans la réserve de ses noms.

Parfois les noms auxiliaires sont attribués pour rendre service à l'**adek** d'un parent ou d'un être ami. Ainsi dans ce cas, vu plus haut, d'un Nom qui entraînait avec lui une inhabileté à chasser en kayak, voyons-nous une femme qui me dit « Sira, le père de ses enfants et moi sommes très amis, aussi ai-je donné à ma fille, parmi tous ses noms, le nom de celui qui est malhabile en kayak ; tu comprends les filles ne font pas de kayak ».

L'intention de cette mère était d'aider cet **adek** malhabile en kayak, en le plaçant dans un corps féminin. Le corps, **tima**, peut donc, par quelques particularités propres, ici le sexe féminin, éloigner d'un **adek** un risque qu'il encourt par constitution.

Ainsi cet autre cas, déjà cité, de ce garçon qui attendit si longtemps pour donner un nouveau corps au Nom de sa mère et qui, intérieurement, le répétait sans cesse ; une amie dont la sympathie était grande donna à un de ses enfants comme nom auxiliaire l'**adek**, privé d'habitation, de cette mère pour l'aider à supporter cette si longue attente.

Le détail de la démarche, dans ce cas, est intéressant pour saisir la mentalité, sur ce point, des gens d'Ammassalik. L'amie du garçon qui ne pouvait réincarner le Nom de sa mère donna à sa fille nouveau-née ce Nom, mais la petite fille mourut. Un frère naquit qui reçut ce Nom et fut ainsi pendant quelque temps (dans le cas observé plusieurs années) l'abri-relais de ce Nom. Mais la mère-amie me dit : « cela s'est passée entre nous — comme autrefois — et nous ne l'avons pas dit au Palase (prêtre luthérien) et ce nom n'a pas été inscrit sur le grand livre de l'Eglise ». Ainsi les croyances combattues et toujours vivantes se font souterraines aux yeux de la nouvelle croyance dominante.

Une coutume permet à **adek** d'un défunt de ne pas attendre près de la tombe dans le froid : le fils aîné « hérite » du nom de son

père décédé jusqu'à la naissance d'un enfant dans le corps duquel le Nom sera réincarné. Ce nom est attribué au fils aîné à titre temporaire et en tant que nom auxiliaire ou de second rang, pour fournir un habitacle corporel à cet **adek** qui souffrirait s'il était laissé dehors. Mais ce nom doit être donné rituellement par un ou une parente du défunt ; un orphelin ne peut s'attribuer à lui-même le nom de son parent défunt.

VII — Changement de nom

Le changement de nom au cours de la vie est très apparent pour qui, comme moi vais à Ammassalik depuis 1934. D'un séjour à l'autre, tel adolescent Josepi répond au nom Karali, telle fille Maratse se fait appeler Antuza, Stella est devenue Iduna, etc... Ce sont là observations fréquentes ; il s'agit de noms d'appellation.

Mais pourquoi changer de nom ? L'observateur découvre deux ordres de motifs : les uns personnels concernent toujours des événements néfastes : mort d'un mari, d'un enfant, maladie ; les veuves, encore en âge de procréer, cherchent à se remarier, ayant affronté un malheur, elles changent de nom. Ainsi Qiwingada veuve à 35 ans, en 1885, se fait appeler Anigi ; elle devient la femme de second rang (Qatsera) d'Amatane bon chasseur. En 1885 veuve, elle avait 5 enfants et était enceinte de Papik son premier mari. Mais remariée en 1892, trois de ses enfants ont disparu. Qiwingada avait plusieurs raisons personnelles de changer de nom, mort d'un mari et mort d'enfants peut-être trop nombreux pour être acceptés par le deuxième mari. De tels faits s'observaient fréquemment.

La maladie grave, durable, peut être une raison de prendre un nom nouveau, souvent c'est une tentative de guérison comme de faire une offrande de ses cheveux ; changer de nom devient une thérapie ; fréquemment on change l'appellation d'un enfant souffrant.

Un divorce, à l'initiative de la femme, peut aussi amener le délaissé à changer de nom et inversement pour une femme renvoyée chez son père par un mari mécontent (motif fréquemment invoqué : elle est trop mauvaise couturière).

Une seule raison extérieure impose un nouveau nom, c'est la mort de l'homonyme. On

ne doit pas prononcer le nom d'un mort, c'est une coutume impérative toujours observée, ainsi les homonymes (il y en a habituellement plusieurs : trois à cinq) changent-ils leur appellation au profit d'un de leurs noms de réserve, et ainsi nul ne prononcera le Nom du mort.

Mais cela n'implique pas, comme le laisse entendre une phrase de Holm, que ce nom doit être abandonné ; il doit seulement entrer dans le silence. En effet, il peut, comme il a été dit, par un appel secret, servir de relais à l'**adek** qui vient quitter un corps.

Changer son nom usuel, c'est mettre en circulation une nouvelle personne, ouvrir de nouvelles voies de communication, trouver des éléments d'un destin différent. Certes, la parenté biologique demeure avec ce qu'elle entraîne de quotidien : habitat, nourriture, mais même dans les limites de la famille ce recours à la pluralité nominale permet une richesse renouvelée de relations humains.

VIII — Le Nom et l'adoption

La pratique de l'adoption est très fréquente à Ammassalik. Elle est parfois liée à l'attribution d'un certain nom à un enfant. Voici une observation : un jeune couple a trop peu d'enfants ; un parent de ce couple est mort, l'**adek** dépourvu de corps attend, car il n'y a pas de nouveau-né dans cette famille. Une parente (dans le cas observé, il s'agit de la soeur du mari de ce couple peu fécond) va accoucher ; elle demande à sa belle-soeur agissant comme aide à son accouchement de donner au nouveau-né le nom du parent défunt (de la belle-soeur), puis elle lui cède immédiatement son enfant en adoption. Ainsi l'**adek** du parent mort a trouvé un habitacle et de plus revient dans sa maison.

C'est une joie exprimée par tous que d'avoir à nouveau dans sa maison le nom de son père ou de sa mère défunt. En me notifiant cet événement, on me dit avec un grand contentement, en désignant un enfant « tu vois celui (ou celle) que tu as connu ici jadis et qui nous avait quitté est revenu ».

Les descendants d'un parent ou d'un ancêtre mort qui n'ont pu le réincarner, ou qui l'ont réincarné dans un enfant lui-même décédé, souffrent de savoir cet **adek** démuné d'abri

corporel. Aussi sont-ils très heureux lorsqu'un parent plus éloigné, ou des amis, donnent ce Nom à un nouveau-né, et ils font des cadeaux en remerciement.

IX — Le nom et le suicide

Le suicide était chez les Eskimo un acte de liberté individuelle auquel nul ne s'opposait. Il apparaissait souvent comme un acte éthique, l'aboutissement d'une attitude morale de la personne vis-à-vis de son groupe.

Ce comportement doit être rattaché à la croyance au Nom-âme, **adek**.

On peut discerner, dans le départ volontaire par la mort du corps, plusieurs motivations dans l'ensemble des cas observés :

- se sentir à charge pour le groupe familial, soit qu'il y ait disette, soit que, dans la maisonnée, les parents chasseurs restent trop peu nombreux après la mort du père ou du mari ;
- ressentir, profondément, par une parole, un geste, une action d'un être aimé, un retrait affectif (qui souvent, aux yeux de l'observateur européen, n'apparaît pas justifier une telle réaction) ;
- désirer, en approchant de la fin de la vie et d'autant plus s'il y a affaiblissement ou souffrance du corps, devancer l'heure et choisir librement le moment ;
- parfois ces motivations se conjuguent.

Quiconque se trouve dans une de ces situations, schématiquement évoquées, peut être tenté de suivre le chemin de départ dont la tradition fournit tant d'exemples.

Expliciter le dernier type de motivation permettra sans doute une meilleure compréhension. Je n'ai jamais observé une telle décision de départ de la part d'un chasseur avant que ses enfants n'aient atteint l'autonomie productrice, que le ou les fils, le ou les gendres soient chasseurs — pourvoyeurs efficaces ; ainsi le devoir, vis-à-vis des descendants, étant rempli, la personne peut choisir de sortir de son corps actuel. Quand une telle décision entre en pratique, tout le monde est averti par la parole, un soir, dans la maisonnée soudainement silencieuse et attentive de celui qui commence à dire sa vie. Plusieurs fois j'ai

entendu (et enregistré) cette parole du soir — une soirée, deux soirées. Dans l'émotion commune, on croit entendre **adek**, le Nom éternel, se préparant à partir vers une autre destinée terrestre, faire la récapitulation des expériences diverses vécues dans le corps désormais vieilli qu'il va quitter. Le suicide est un mode normal de mort, car dans cet univers mental, mourir c'est changer de corps.

Pour saisir cette attitude des Eskimo au suicide, il faudrait se pénétrer (démarche difficile pour un occidental et peut-être ressentie par lui comme dangereuse) des croyances de ceux qui avaient foi dans le retour éternel du Nom-âme.

Dans le monde moderne, le suicide eskimo étonne par sa fréquence et sa facilité ; certes les motivations que les observateurs cherchent et trouvent dans l'arsenal scientifique actuel ont leur niveau de vérité, mais il convient de faire une part, pour moi importante, au modèle donné par les générations devancières.

X — Le Nom et l'évolution du vocabulaire.

Dans le patrimoine onomastique des Ammassalimiut existaient des termes qui désignant des personnes, désignaient aussi des choses.

La coutume est strictement observée de ne pas prononcer, audiblement, le Nom d'une personne morte ; l'**adek** qui a quitté un corps désireux de se réincarner, est attentif, il entend toute émission de ce son, qui est lui, comme un appel. Il faut prendre garde à ne pas émettre un appel sans avoir un corps de nouveau-né à présenter.

Dans la pratique, on ne prononce plus le nom d'une personne morte ou que l'on pense en danger de mort, par exemple un chasseur qui tarde trop à rentrer de la chasse. Mais comment nommer la chose qui a le même son que le Nom imprononçable ? C'est là, après un délai conforme aux circonstances, qu'intervient un **angakok** qui, désignant d'un geste l'objet, lui confère un nouveau nom.

Ainsi un homme s'appelait Ammassat, il mourut. Le capelan changea de nom et devint **kersagak** et les Ammassalimiut, avant leur découverte, se désignaient comme Kersagalimiut. Kersagak, m'ont dit mes informateurs très pré-

cis, signifie celui que l'on mange avec les dents de derrière, les molaires, à la manière des chiens qui saisissent un os en l'introduisant dans leur bouche par la commissure.

Ainsi, comme l'a noté Thalbitzer, un homme s'appelait *Tiwaleq* : chanteur solo dansant avec son tambour. Après sa mort, la désignation d'un tel danseur a changé et devint *munerteq*, terme très ancien à Ammassalik remis en circulation à cette occasion puisqu'on retrouve dans le Sud Alaska *mumurtoa*^e : je danse en frappant le tambour.

Ainsi un homme s'appelait *Kayak*. Ce terme n'est plus en usage à Ammassalik pour désigner l'esquif du chasseur : on dit *saqi*.

Si on demande le sens premier, étymologique de *Kayak*, nul ne le sait à Ammassalik. Mais *saqi* est expliqué par paroles et gestes, comme ce qui avance en glissant et en décrivant une série de courbes, connotant la marche du kayak silencieux entre les glaces de la banquise d'été. N'est-il pas d'un grand intérêt de savoir qu'en turc le terme *kayak* désigne le ski dont une caractéristique est de glisser en décrivant des courbes.

C'est le moment de rappeler que la parenté des termes caïque (turc *kajike*) désignant une petite embarcation turque effilée et *kayak* (eskimo) a été démontrée ; cette identité de termes turc et eskimo renvoie aux lointains ancêtres qui — il y a des millénaires — se cotoyaient dans la région, pense-t-on, du lac Baïkal avant des migrations divergentes.

D'autres exemples de cette évolution du vocabulaire peuvent être donnés, mais c'en est assez pour la démonstration de ce jour.

XI — Le Nom et le baptême luthérien.

Le premier missionnaire luthérien, Rüttel, arriva à Ammassalik en 1894. La première cérémonie collective de baptême (trois femmes et quatre enfants) eut lieu en avril 1899.

Le baptême luthérien se présenta aux Ammassaliut comme deux démarches concomitantes qui leur demandaient de rompre avec des liens profondément enracinés en eux : la première leur imposait un nom effaçant les noms anciens, exigence incompatible avec le système de réincarnation des Noms des ancêtres. C'était leur proposer mort à leur ethnie et renaissance ailleurs ; il existe de très nom-

breux témoignages qu'il ne fut pas obéi à cette exigence par la très grande majorité de ceux mêmes qui acceptèrent le baptême. Non seulement les noms anciens ne furent pas abolis avec tout ce qu'ils comportaient, mais après la mort de la première génération de baptisés, les noms chrétiens entrèrent dans le système de réincarnation, cohabitant dans les mêmes personnes avec les noms « paiens » des ancêtres. La deuxième exigence ne permettait pas le camouflage ; le missionnaire demanda qu'elles hommes se fassent couper les cheveux. Dans l'ordre traditionnel, les cheveux n'étaient jamais coupés, sauf dans certaines circonstances rares et particulières (où la personne était en danger) et en tout cas jamais avec un objet en fer — comme les ciseaux du missionnaire — mais avec un couteau en dents de requin. En fait, les cheveux longs des hommes ceints du serre-tête en cuir orné d'ouïes de morue prirent très vite le sens de résistance et de refus du baptême et de la monogamie.

Les premiers à aller vers le nouvel ordre des choses furent ceux pour qui l'ordre traditionnel était dur à supporter : veuves, orphelins, malades chroniques, par exemple. Cette société de chasseurs arctiques choisissait en toutes circonstances difficiles (et ne sont-elles pas fréquentes dans un tel environnement !) de sacrifier l'individu à la sauvegarde du groupe. Privilégier la vie de l'individu en créant des risques pour le groupe est un luxe que seuls peuvent se permettre les sociétés dans une phase de richesse de leur évolution.

Mais à part ce petit groupe qui, se sentant poussé hors de sa propre société, trouva dans l'appel du missionnaire une porte de sortie inespérée, le nombre des baptisés progressa lentement sous l'effet des pressions de l'ordre nouveau, religion et commerce, église et boutique étant étroitement associés.

Il y eut au baptême luthérien plusieurs niveaux de résistance où le Nom entra en jeu. Il y eut ceux qui refusèrent totalement le baptême et sont morts dans la fidélité au monde spirituel de leur Nom réincarné. Ces fidèles méritent, pour leur courage, qu'on en dresse la liste et qu'on honore leur mémoire.

Puis il y eut ceux qui, portés par l'évolution nouvelle, acceptèrent de passer par la cérémonie du missionnaire. Mais un certain

nombre voulurent marquer, ostensiblement, aux leurs, à leurs enfants qui les poussaient, combien ils restaient attachés à l'ordre qui, les Nommant, avait donné structure à leur personne. Ainsi vit-on des changements de Noms à minima : Kaga devint Kara, Qasina devint Hansina, Madiklat devint Mathilda, etc... Et la résistance était encore rendue plus manifeste par la façon de prononcer des noms chrétiens pour faire apparaître sous eux le Nom réincarné, ainsi Ephraïm se prononce-t-il Ippâ.

La difficulté était encore plus grande pour ceux, rares, qui avaient franchi, par longs et difficiles exercices, quelques étapes de la formation à la prêtrise traditionnelle — **angakok** — et acquis certains esprits auxiliaires. Sont rapportés (J. Rosing 1963) des récits de crises graves que traversèrent par exemple Misuar-nianga, baptisé Andreas, et Kaga, baptisée Kara, lorsque, dans des conditions très différentes, l'un et l'autre se firent baptiser. Les troubles physiques et psychiques qui les atteignirent furent interprétés selon la tradition comme vengeance de leurs esprits auxiliaires contre la trahison de leur maître renégat à ses croyances.

Ma mère adoptive, Laura, mourut à Ammassalik il y a quelques années. Son fils voulut que le Nom de sa mère soit réincarné dans son propre fils. Mais il ne peut faire baptiser son fils Laura, l'influence danoise imposa Lauritz, masculin de Laura.

Adek est asexué. Il ne peut y avoir, dans la tradition eskimo, d'enfant élevé dans le sexe opposé au sien (ce qui existe pour d'autres raisons) du fait du Nom de réincarnation. Si de tels faits ont été observés (Saladin d'Anglure 1977) il faudrait, sans doute, voir là une influence occidentale.

Conclusion: Nom, gibier et démographie

Ainsi a-t-on vu que, dans la conception ammassalimut, le Nom est un principe personnel éternel qui ne cesse de vivre, sur terre, dans une suite de corps. Dans ce groupe qui, au cours des millénaires de son histoire migrante, ne comptait, comme tous les groupes de chasseurs eskimo, que quelques centaines d'individus, 300 à 500, la logique de ce système impliquait que les personnes humaines soient toujours les mêmes, « âmes-Noms » qui, in-

terminablement, passent et repassent par des expériences terrestres.

Dans une sorte de symétrie, les animaux de chasse sont conçus, aussi, comme des âmes qui peuvent, après la mort de leur corps, sous le harpon du chasseur, revêtir une nouvelle chair et à nouveau fournir aux humains les ressources de leur enveloppe charnelle. Les Eskimo disent d'eux-mêmes : nous sommes des chasseurs d'âmes.

Mais le retour régulier d'un tel cycle animal nécessite de la part des humains une attitude de reconnaissance, des gestes et des paroles d'action de grâces (ainsi les pas de danse et les paroles de la femme à l'adresse du phoque que le chasseur a laissé à la rive pour qu'elle en prenne possession : « qu'il soit remercié ce gentil phoque... »). Il faut prendre un soin particulier de l'âme de ce gibier qui, à Ammassalik, a comme support temporaire la pointe du harpon : il importe de la placer à la chaleur près de la lampe, de lui faire des offrandes. On dit que des ours s'offrent eux-mêmes aux armes des chasseurs tant est grand leur désir de recevoir en cadeaux des semelles de cuir. C'est ce que l'on offre, rituellement, à l'âme de l'ours abattu. L'important est de remplir le contrat de services mutuels qui lie les chasseurs et les chassés.

Dans la tradition d'Ammassalik, le kayak et le chasseur sont superbement ornés d'ivoire sculpté, de cuir décoré d'appliques ; le phoque est conçu comme être féminin, s'offrant à la pénétration du harpon ; la démarche d'une telle chasse n'est pas éloignée d'une attitude de noce. A Ammassalik, se rencontrent quatre espèces de phoques ; lorsqu'un jeune chasseur tue son premier phoque c'est une fête, une distribution de cadeaux et ceci pour chaque espèce. Ces phoques reviendront à ce chasseur s'il accomplit avec un esprit de reconnaissance tous les rites du contrat qui le lie à ce gibier. La chasse prend la signification d'un pacte entre des âmes.

Ainsi, peut-on dire qu'au cours des temps c'est le même homme qui tue toujours le même phoque, « âme-Nom » humaine dans ses réincarnations répétées et âme animale dans ses corps successifs.

Cette conception spiritualiste d'un Nom-âme, principe éternel, se réincarnant dès qu'on lui offre un corps nouveau-né, fonctionne au

mieux dans une démographie stationnaire. La population eskimo, jusqu'au contact avec les Européens, était de ce type ; chaque groupe eskimo s'équilibrait en nombre aux ressources écologiques locales. En autarcie de pré-contact, si l'équilibre numérique humain était ressenti comme rompu par excès, un groupe fils se détachait alors et allait fonder un autre groupe à quelque 200 kilomètres le long des rivages arctiques. C'est ainsi qu'au cours des siècles, les ancêtres des Eskimo actuels, venus de l'Asie il y a quelque sept ou huit mille ans, ont conquis toutes les côtes de l'Océan polaire, de la Sibérie, jusqu'à ce qui fut pour eux le cul-de-sac de la Côte Est du Groenland.

Les migrants emportaient avec eux leur arsenal de noms personnels, aujourd'hui encore on trouve des noms emblables — aux différences dialectales près — aux extrémités opposées du domaine eskimo.

Comment étaient nommés, dans la période de pré-contact, les enfants en excès par rapport aux Noms de morts disponibles pour la réincarnation ? Des Noms étaient-ils créés à partir, peut-être, de noms de choses ?

Dans l'expansion démographique dont j'ai

été témoin, les noms chrétiens entrés dans le système de réincarnation après la mort du premier porteur du nom, ont permis l'adaptation à cette explosion du nombre des humains à Ammassalik qui fut multiplié par huit en 80 ans.(6)

La réincarnation du Nom, telle que vécue à Ammassalik, crée un univers où la mort n'est qu'une absence momentanée du groupe familial.

Ce registre de croyances dont le Nom est la pièce maîtresse, crée, dans un des environnements les plus sévères du monde, une atmosphère de sécurité, de confiance et d'optimisme. Si le gibier se fait attendre, ce n'est qu'un retard puisque tout ce qui devait être fait a été fait, il importe d'avoir confiance et de le montrer. Si l'attente se prolonge, c'est qu'une faute, un manquement a été commis, l'**angakok** intervient, une confession publique s'ensuit, l'ordre attendu des choses reprend son cours. Le pacte entre les âmes nominales et animales reproduira ses bons effets.

N'est-ce pas là une des racines essentielles de ce dont tous les observateurs témoignent, la bonne humeur, le courage, l'équité du peuple eskimo devant l'adversité.

NOTES

1 — En 1834, le Pourquoi Pas ?, navire polaire du Dr. J. B. Chercot, embarqua R. Gessain, F. Matter, M. Perez et P. Victor et les laissa à Ammassalik dans une tribu eskimo de 900 personnes pour 14 mois. En 1836, trois d'entre eux traversèrent le Groenland en traîneaux à chiens avec Eigil Knuth. Ils restèrent à Ammassalik deux mois. Seul P. Victor séjourna une année de plus, vivant dans une famille eskimo.

2 — Ammassalimiut (**ammassat** — capelan, **lik** = là où il y a, **miut** = le peuple) signifie : les gens des capelans.

Les capelans (*Mallotus villosus*) sont de petits salmonidés qui, en quantité considérable, viennent frayer vers la fin de juin dans une partie d'un des trois grands fjords de la région d'Ammassalik.

3 — Les Eskimo récusent ce terme qui les désignent ; c'est un mot étranger à leur langue qu'ils ressentent comme péjoratif. Le terme **inuit** (pluriel de **inuk** : homme), par lequel les descendants des Eskimo du Canada et de l'Alaska demandent qu'on

les nomme, peut aussi s'appliquer aux descendants des Eskimo du Groenland, quoiqu'il n'ait jamais été employé par ces derniers pour désigner leur propre groupe. Les Groenlandais (y compris les Ammassalimiut actuels) se nomment comme les Eskimo du Labrador, **Kalādilit** (pluriel de **Kalādlek**).

4 — **Inua**. Ce terme signifie l'**inuk** de celui-là, de celui dont il est question. A Ammassalik, **inuk** se dit **ii** et **inua** se dit **iiva**. J'utilise cependant le terme **inua**, largement diffusé chez tous les eskimologistes. **Inuk** signifie un homme, plus précisément un animé, un animant et **inua** : celui qui l'anime, son habitant. La meilleure traduction d'**inua** serait sans doute : celui qui est là. **Inua** est une entité spirituelle à l'image de l'homme (ou l'homme est-il à l'image de cette entité ?), entité qui se trouve là, qui habite en celui-là, entité apte à se multiplier autant que nécessaire. Dans la pensée courante eskimo, cette entité est située et liée à un lieu qu'elle anime : si elle quitte ce lieu, il y a manque, désordre, maladie, mort partielle.

- 5 — Le souffle — *anerneq* — est un élément local de *tarræk* ; élément subordonné, il ne peut pas être considéré comme constituant de la personne au même niveau que *adek*, *tarnek*, *tima*.
- 6 — Une influence des changements démographiques sur le système des Noms réincarnés est l'effet conjugué d'une part de l'accroissement de l'âge à la mort, et d'autre part de la politique danoise

du contrôle des naissances. Les couples craignent de ne plus avoir d'enfants à la mort de leurs parents, aussi commence-t-on à Ammassalik à donner au nouveau-né le nom d'un parent (grand-parent) vivant, se rapprochant ainsi du système occidental où l'on donne au nouveau-né le nom d'un grand-père ou d'un grand oncle vivant, en l'honneur de ce dernier.

Mots clefs :

ESKIMO, GROENLAND, AMMASSALIK, NOM,
REINCARNATION.

OUVRAGES CITES

- GESSAIN, R. — 1967. Makout mon frère, fils de mon fils. Ethnologie des Eskimo : noms réincarnés, parenté et prestations chez les Ammassalimiut. Science n° 49-50, mai-août pp. 34-41. Herman, Paris.
1969. Ammassalik ou la civilisation obligatoire. 251 p. Flammarion.
1975. Essai sur l'ethnopsychologie des Ammassalimiut au XIX^e siècle. Objets et Mondes, T. XV, fasc. 2, pp. 129-148.
- HANSERAK — 1933. Dagbog. set Groenlandske Selskabs skrifter, VIII, Kobenhavn, 246 p.
- HAZIRLAMA KURULU — 1968. Türkçe-Fransizce lûgat, 283 p. Fono Istanbul.
- HOLM, G. — 1911. Ethnological sketch of the Angmagssalik Eskimo, 147 p. in Thalbitzer 1914. Copenhagen. Med. om Groenland, Vol. XXXIX.
- PETERSEN, J. — 1957. Ujowâts Dagböger fra Ostgroenland 1894-1935. Det Groenlandske Selskab, 313 p.
- RASMUSSEN K. — 1921. Myter og Sang fra Groenland I Ost Groenlandere. Kobenhavn. 375 p.
1931. The Netsilik Eskimo. 542 p. Vth Thule expedition 1921-24. Copenhagen.
- ROBERT-LAMBLIN, J. — 1975. Mortalité et expansion démographique à Ammassalik au XX^e siècle. pp. 223-235. Objets et Mondes, T. XV, fasc. 2.
- ROSING, J. — 1963. Sagn og Saga fra Angmagssalik, 307 p. Rhodos. Kobenhavn.
- SALADIN d'ANGLURE, B. — 1977. Iqallijuq ou les réminiscences d'une âme-nom inuit. Etudes Inuit Studies. Vol. n° 1, pp. 33-63, Université Laval, Québec.
- SALADIN d'ANGLURE, B. — 1970. « Nom et parenté chez les Esquimaux Tarramiut du Nouveau Québec ». (Canada) p. 1013 à 1039 in Pouillon, J. et Maranda, P. « Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss ». Mouton.
- THALBITZER, W. — 1914. The Ammassalik Eskimo. First part, 317 p. Copenhagen Med. om Groenland, Vol. XXXIX.

Contribution à l'étude linguistique de l'argot finnois

ORIGINE ET FORMATION DES LEXIES ARGOTIQUES, SES RAPPORTS
AVEC LA PHONOLOGIE ET LA SYNTAXE DU FINNOIS STANDARD

par M. TUKIA (*)

La discussion au sujet de l'argot reste d'actualité. Pour s'en assurer il suffit de se reporter au courrier des lecteurs publié par les quotidiens ou par la presse spécialisée dans les programmes de radio-télévision. Mais est-il vraiment question de l'argot? Souvent ces écrits font peu de part aux considérations linguistiques et se contentent de quelques allusions à la norme grammaticale ou au « bon usage ». La plupart du temps les discussions s'appuient sur l'intuition linguistique relevant du sociolecte propre à l'auteur : les reproches adressées aux journalistes portent sur la détérioration de la pureté du finnois standard par l'utilisation de « l'argot de Helsinki ». Tant qu'à parler une langue incorrecte mieux vaudrait puiser dans le lexique des dialectes régionaux considérés comme plus purs et plus riches. Mais est-il question ici réellement de l'argot et si c'est le cas comment celui-ci peut-il être défini? Autrement dit est-il possible de parler de norme à propos d'un système ouvert comme celui du lexique? Pour obtenir une réponse il sera nécessaire de pouvoir séparer nettement l'argot du finnois du lexique savant (sivistys-sanat), du finnois standard (yleiskieli) et du finnois parlée (puhekieli). Pour arriver à une telle définition dans quelle perspective diriger l'étude? Une telle recherche serait-elle du ressort de la stylistique ou de la grammaire normative? Si la réponse est affirmative il faudrait savoir si l'argot possède sa syntaxe et sa phonologie propres ou au contraire s'il s'agit d'un lexique scrupuleux et parasitaire qui ne ferait que doubler un lexique déjà existant. Mais d'où viennent les lexies de l'argot, sont-elles des déformations des signifiants existants, des emprunts, ce qui nous rapprocherait des sabirs, ou tout simplement des métaphores comme celles de la poésie? Il resterait aussi à savoir comment concevoir l'idée d'un lexique

parasitaire face à la théorie du signifiant lexical. En somme pour tenter de cerner ces questions voyons d'abord l'origine des termes qui désignent ce langage déconsidéré qu'est l'argot.

Pour décrire le phénomène de l'argot la littérature linguistique finlandaise emploie quatre termes d'une distribution partiellement équivalente. Les termes les plus courants sont « slanggi » (de l'anglais *slang*) et *katukieli* « la langue de la rue » avec connotation élliptique : la langue des garçons de la rue. A ces deux termes il convient d'ajouter les deux termes plus linguistiques, empruntés au français : le jargon et l'argot. Un dictionnaire de terminologie linguistique définit ces termes comme suit :

I. **L'argot** : A l'origine, nom utilisé pour désigner la langue de la rue française, surtout parisienne. On l'emploie plus généralement pour les dialectes sociaux, par exemple les dialectes des vagabonds, des étudiants ou des soldats.

II. **Jargon** : Langue spéciale des personnes exerçant le même métier ; surtout les expressions par lesquelles ils veulent consciemment se distinguer des personnes extérieures à leur communauté.

III. **Slanggi** : argot, forme linguistique employée par les groupes d'âge et de hobby défini au sein de la société : surtout son vocabulaire est en rapide évolution et diffère consciemment de la langue standard. Ses expressions fortement affectives subissent une usure et se renouvellent soit par des expressions composées des matériaux propres à une langue soit par les emprunts étrangers : par exemple le slang des écoliers, des soldats, des criminels et des prisonniers.

Ces définitions montrent que ces trois termes décrivent une réalité foncièrement similaire, par exemple un sociolecte propre à des

(*) C. N. R. S. Paris.

soldats de métier pourrait être désigné alternativement par chacun des trois termes. Bien que ces termes aient une distribution fortement équivalente, ces définitions permettent de dégager quelques différences notionnelles. **Katukieli** est un terme péjoratif, l'argot renvoie à un dialecte social quel qu'il soit ; le slang est affectif et en rapide évolution et le jargon tout en étant un langage technique reste volontairement scriptologique. Seulement ce qui reste en général obscur dans les diverses définitions, comme dans celles dont nous avons fait état, est ce que nous entendons par « langue » (1), « langue spéciale » (2) ou par « forme linguistique ». Pour essayer de délimiter le facteur commun de ces trois termes, nous pouvons en examiner l'étymologie et l'histoire. Il se peut que l'origine de ces termes n'explique pas leur opposition sémantique actuelle. Elle peut toutefois nous renseigner sur la naissance de ce phénomène linguistique qu'on appelle l'argot.

Historiquement les trois termes slang, jargon et argot renvoient à des vocabulaires techniques, composés des signifiants lexicaux propres à l'exercice d'un métier par des groupes humains localisés et définis socialement. L'étymon de la lexie slang désigne l'action de peser et de mesurer la marchandise sur les foires de l'ancienne Angleterre. Plus tard ce mot en vient à désigner ce qu'on pourrait appeler « la publicité mensongère », les méthodes de vente grâce aux éloges exagérés des marchandises en rapport à leur quantité ou leur qualité effective.

Cet fonction technique apparaît aussi dans l'étymologie du terme argot. Il vient, en français, de la « corporation » des mendiants, faux invalides et moines qui « exerçaient » devant le parvis des églises parisiennes au XVI et XVII siècles. Composée de paysans réfugiés à la ville pendant la période des guerres de religion, cette société fut nommée le royaume de l'argot et les mendiants eux-mêmes argotiers (1). A l'origine le lexique de l'argot servait surtout comme terminologie d'un métier désignant les divers techniques de la mendicité et de la confection des fausses invalidités. Ainsi le **polisson** est un faux pèlerin, le **baveux**, un faux épileptique qui pour en simuler les symptômes avale du savon et le **rifode**, une victime d'incendies inexistantes. Ce sont ces activités

nouvelles qui rendent nécessaires de nouveaux vocables. Progressivement le terme d'argot recouvre le champ sémantique du terme plus ancien de jargon qui désignait à l'origine tous les langages particuliers, y compris celui des animaux.

Ces exemples montrent que la création du lexique argotique n'était pas forcément la création d'un lexique parasitaire doublant le lexique de la langue standard. Les signifiants **moine** et **polisson** ont sur le plan conceptuel leurs référés distincts : un vrai et un faux moine mendiant. Ce n'est pas le caractère stylistique : argotique / non argotique qui crée l'opposition lexicale mais un rapport différentiel entre les signifiés. D'ailleurs on voit mal sur le plan théorique, comment deux signifiants lexicaux pourraient exister dans un sociolecte donné selon un rapport de distribution totalement équivalente sans entraîner soit la disparition soit la spécialisation d'une des lexies en question. Ce bref retour à la diachronie nous indique que le jargon, l'argot et le slang renvoient tous trois, à l'origine, à une même réalité : la création d'une terminologie technique nécessaire aux besoins de communication d'un groupe social donné, ici les marchands ambulants ou les membres d'une corporation vivant de la mendicité.

ORIGINE ET FORMATION DU LEXIQUE ARGOTIQUE

Face à l'argot du français, qui possède une tradition séculaire, datant au moins du XV siècle (François Villon par exemple), le lexique argotique finlandais a la particularité d'être d'une formation très récente. Puisque l'existence même de l'argot est liée à la création d'une langue standard dont il serait une déviation, on ne peut parler de l'argot proprement dit en Finlande qu'après l'établissement du « bon usage » normatif. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle que le finnois standard sera stabilisé. C'est seulement en 1847 que parut le premier journal de langue finlandaise **Suometar** d'une diffusion importante et c'est en 1870 qu'est publié le premier vrai roman finlandais « **Les sept frères** » de Kivi. Avant cette période le suédois était la langue de la presse et de la littérature. Cette situation historique a fortement influencé la

formation du lexique de l'argot du finnois moderne. On a soutenu que l'argot en général et celui du français en particulier n'empruntait pas aux langues étrangères par xénophobie, ce qui d'ailleurs est discutable. En tous cas l'argot finlandais est exceptionnellement riche en emprunts, et ce nombre considérable d'emprunts est le premier fait qui apparaît à l'examen d'un dictionnaire de l'argot finlandais.

Le lexique de l'argot finlandais peut être grossièrement divisé en quatre groupes distincts. 1) Les lexèmes empruntés au suédois qui sont souvent intégrés à la structure phonologique du finnois et qui ont leur correspondant en finnois standard. 2) Les emprunts récents qui couvrent des champs sémantiques entiers : vocabulaire argotique de la musique moderne, des drogues, de la presse etc. Ces vocabulaires n'ont pas toujours leurs correspondants en finnois standard. 3) Les mots formés par la troncation et la refonte de la face signifiante des lexies du finnois standard ou de celles de l'argot plus ancien. Et enfin 4^e) les métaphores, souvent ludiques, qui se stabilisent en participant au lexique argotique. Toutefois ces groupes principaux sont souvent mixtes. Les emprunts à l'américain supplantent les anciens mots argotiques du suédois pour la première série quant aux métaphores, elles combinent des mots d'emprunts de diverses souches à ceux du finnois pour en faire des mots composés en se servant des morphèmes propres à l'argot.

EMPRUNTS AUX LANGUES ETRANGERES

Les circonstances historiques expliquent le fait que le finnois normatif tente de remplacer systématiquement le lexique d'origine étrangère par sa traduction. Ainsi des mots internationaux comme téléphone ou réclame — qui existaient dans le finnois du début de ce siècle — ont été traduits par les mots d'origine finno-ougrienne **puhelin** (de parler puhua) et **mainos** (de mainio, excellent). C'est cette action de défense du finnois contre la créolisation, propre à des sociétés ayant deux langues nationales, qui a donné aux emprunts suédois une coloration argotique. En effet, là où le puriste refuse un élément hétérogène à la langue nationale majoritaire, l'argot ne se préoccupe pas de l'idéologie nationaliste ou du chauvinisme lin-

guistique. Ces emprunts cessent d'appartenir au suédois par le fait qu'ils sont intégrés dans la phonologie du finnois et peuvent comporter des phonèmes supplémentaires comme une voyelle finale qui permet l'agglutination de la désinence casuelle. En même temps ces lexèmes sont en distribution équivalente avec les lexies « normatives » d'origine finno-ougrienne, et ne peuvent plus être conçues que comme argotiques.

Voici quelques exemples de ces emprunts appartenant à l'argot traditionnel : (2)

Argot finnois	français	suédois	finnois standard
mutsi	la vieille	mor	äiti
fatsi	le vieux	far	isä
broidi	le frangin	bror	veli
systeri	la frangine	syster	sisko
lande	la cambrousse	land	maaseutu
byysat	le futał	byxor	housut

Ces exemples, choisis parmi des centaines, n'ont pas de coloration argotique dans la langue d'origine. A l'inverse les emprunts faits à l'argot suédois, comme à l'argot américain, existent également en finnois. Par exemple le lexème **fittig** vache, casse-pied se retrouve en finnois sous la forme de **fitti**. Les glissements sémantiques sont également nombreux : le mot suédois **kund** « client » donne en finnois le lexème argotique **kundi** « mec ». A ces emprunts suédois de souche ancienne nous pouvons ajouter quelques emprunts à d'autres langues comme **sapuska** « la bouffe » d'origine russe **zakuska**, ou par exemple les noms internationaux pour désigner les nationalités : **spagetti** « rital » (de l'ital. spaghetti), **fritsi** « boche » (de l'all. Fritz) ou **polakki** « polaque » (de polon. polak).

La deuxième souche d'emprunts, de loin la plus productive actuellement, est d'origine anglo-américaine. La formation de ces signifiants est comparable à celle des anciens emprunts suédois. Elle consiste à se servir soit de la prononciation autochtone en la rapprochant de celle du finnois **gööltsi** « nenette » (de girl), soit de l'aspect graphique, selon une lecture propre à l'orthographe finlandaise quasi phonétique **hairi** 'hairi' « les tifs » (de hair). Ce qui est propre à cette catégorie d'emprunts argo-

tiques c'est qu'ils concernent des champs sémantiques entiers et ne se limitent plus à des lexies isolées, comme le montrent ces exemples :

argot finnois français anglais-américain

sinkku	45 tours	single
elpee	33 tours	LP. long play
bändi	orchestre	band
brokkis	programme	program
folkkis	musique folklorique	folk music
kantri	musique traditionnelle	country music
jami	concert	jam session
jatsarit	festival de jazz	jazz festival
koppi	accompagnement	acompaniment

Ce qui est propre à cette catégorie d'emprunts argotiques, c'est qu'ils concernent des champs sémantiques entiers et ne se limitent pas à des lexies isolées. L'intégration dans le lexique argotique de tous les emprunts étrangers s'effectue selon les mêmes schémas que la troncation argotique des lexies d'origine finlandaise. Après la troncation dans les lexies composées de l'élément le moins chargé sémantiquement, l'argot agglutine à ce nouveau radical des morphèmes de dérivation qui lui sont propres ou des morphèmes du finnois standard. On ne trouve pratiquement pas d'emprunts au français dans l'argot finnois, comme d'ailleurs de mot argotique pour désigner un français, si ce n'est certains noms de boissons alcoolisées comme **menttu** (Crème de Menthe) ou l'onomatopée **bulebule** (Bordeaux Blanc). C'est surtout le latin et dans une moindre mesure l'italien qui ont donné quelques lexies argotiques comme **globo** (lat. globus) « caboche » ou **borsa** (it. borsalino) « bitos ».

FORMATION DES LEXIES ARGOTIQUES

A PARTIR DU FINNOIS STANDARD

Comparé au lexique d'origine qui obtient de son caractère non finnois lui-même sa connotation argotique, le lexique dérivé du finnois standard fait preuve d'une grande créativité linguistique. L'innovation lexicale qui a pour finalité le maximum d'impact expressif avec le moindre effort dans la communication, utilise

outre l'apocope et l'onomatopée proche du calembour, un grand nombre de figures de rhétorique. Les tropes dont se sert l'argot sont trop nombreux pour être tous analysés ici ; c'est pourquoi nous nous limiterons à quelques-uns des plus caractéristiques.

Le premier fait frappant est la brièveté des lexies simples argotiques. Ce fait n'est pas propre à l'argot finnois, mais semble être un des universaux, (par ex. en français : **luco** = jardin de Luxembourg, **bibli** = bibliothèque). A l'inverse les cas d'aphérèse sont exceptionnels, ce qui est explicable par l'accent qui frappe la première syllabe du mot en finnois. Les lexies formées par apocope sont extrêmement nombreuses et cette troncation finale est souvent complétée par l'agglutination d'un des suffixes de dérivation argotique à cette racine. Parmi les suffixes les plus productifs on trouve **is**, **ri** et **kka/kkä**. Bien que ces suffixes suivent la loi de l'harmonie vocalique et aient deux allomorphes dont l'emploi est conditionné par la première voyelle du radical comme — **kka/kkä** ou — **kku/ — kky**, ils n'ont d'autre fonction grammaticale que de permettre la troncation et de donner au lexème une couleur argotique. En voici quelques exemples:

Finnois standard argot finlandais français

Helsinki	Hesa	Helsinki
jugoslaavi	jugo	Yougo
luutnantti	luti	lieut (pour lieutenant)
muurahainen	murkku	fourmi
kongressi	konkka	congrès
leikkikolu	lekarï	école maternelle
Helsingin Sanomat	Hesari	un quotidien de Helsinki
maantieto	mansa	géographie
lääketieteellinen tiedekunta	lääkis	Faculté de sciences médicales, Fac de médecine

Ces exemples montrent que les lexies de l'argot formées par troncation ont tendance à former un signifiant de deux à trois syllabes. C'est la première syllabe du mot de la langue standard qui sert de base pour le signifiant obtenu à l'aide d'un suffixe dérivationnel. Ce sont naturellement les refontes des lexies compo-

sées qui donnent le maximum d'économie par la suppression de tout ce qui suit les premières syllabes. Ainsi de la lexie d'origine lääketieteellinen tiedekunta « Faculté de sciences médicales », seule la première syllabe du composant médicale lääke- subsiste dans son correspondant argotique lääkis.

Pour former un substantif de l'argot à partir d'une lexème du finnois standard il existe une dizaine de suffixes opératoires qui ne modifient pas les propriétés grammaticales du lexème en question. Un même suffixe peut être ajouté par exemple indifféremment à un substantif ; kiris (de kirjakauppa⁶) « librairie », ou à un adjectif comme dans snärkkis, « énervé ». On trouve une autre illustration de l'indépendance par rapport à la grammaire propre à ces suffixes de dérivation dans le fait que les synonymes argotiques d'un même lexème peuvent être formés par plusieurs de ces suffixes. Ainsi pour le mot de quatre syllabes limonaati « limonade » du finnois standard, on atteste les formes courtes suivantes : limu, limpsa, limska, limukka, limppari. Dans ces exemples distributionnellement équivalents, les suffixes (-psa, -ska, -kka et -ri) n'ont pas de valeur lexicale comme pour indiquer la petitesse, ou grammaticale comme le font les suffixes casuels. Par contre ce qu'ils montrent c'est l'indifférence de l'argot à l'égard de la norme et de la stabilité lexicale et c'est justement cette indifférence qui est la condition même d'une créativité lexicale constante.

LES METAPHORES

La notion d'argot n'est pas uniquement associée à des déformations mais elle véhicule souvent aussi l'idée d'une langue savoureuse, riche en jeux de mots cocasses et en expressions truculentes. La partie poétique du lexique argotique est constituée de métaphores, et plus généralement de figures de rhétorique construites par les mêmes procédés linguistiques que ceux de la littérature et de la poésie. Ces métaphores figées, d'origine expressive, se sont ensuite lexicalisées. Il va de soi que ce type de création lexicale n'est pas spécifique à l'argot. (3) L'étymologie du finnois standard nous en donne maints exemples. C'est le cas d'une partie du vocabulaire conceptuel en finnois dérivant du mot käsi « la main » et qui a

abouti à des lexies comme käsittää « comprendre », käsite « concept ». Dans ce type de création, l'argot se sert souvent des comparaisons lexicales, par lesquelles le locuteur peut focaliser un des sèmes du référent afin d'exprimer son attitude subjective à son égard : balais à miettes pour moustache, piquette pour le vin.

En argot on rencontre pratiquement toutes les figures du discours décrites par la rhétorique classique. Le facteur commun des créations métaphoriques est qu'elles sont récentes et leur origine « étymologique » est présente dans la conscience des locuteurs. Les automases peuvent être construites à partir de l'aspect extérieur du signifié ; le billet de 100 marks, avec le portrait de Snellman, donne la lexie snelmanni « cent balles ». La publicité de l'entreprise de plomberie « Hubert » est à l'origine de l'automase huuperi « la flotte ». Les synecdoques peuvent être basées sur un des éléments du référent : la capote d'une voiture par exemple a donné en finnois rättis (torchon) pour désigner la deux chevaux, ou bien kude (tricot) donne par extension kuteet « les fringues ». Les euphémismes se construisent souvent grâce à des lexies complexes comme les variantes des verbes argotiques : häipyä maisemista (s'évanouir du paysage) « se barrer » ; siirtyä suorasäärysten yndistykseen (se retirer dans l'association des jambes raides) « crever ». A ces nombreux tropes, il faut ajouter de très fréquentes onomatopées comme : tyyt tyyt talo « maison de peuple » de Työväentalo.

Dans ce vocabulaire argotique certains champs sémantiques comme l'institution scolaire, la musique moderne ou l'automobile sont particulièrement bien présentés. Mais le vocabulaire désignant l'alcool et sa consommation est de loin plus riche et plus truculent. Beaucoup de marques d'alcool ont leur correspondant argotique et c'est la notion « d'être ivre », qui avec ses 106 homonymes attestés, est la notion la plus productive de métaphores. Ainsi Ballantine's devient ballaati (ballade). Crème de bananes apina (singe) et Egri Bicaver, vin hongrois littéralement « sang de bœuf », devient par un calembour proche de l'onomatopée évoquant son effet erkin pikakivääri (la mitrailleuse d'Eric). Certains noms sont d'abord tronqués en lexies simples qui

par la suite donnent lieu à des jeux de mots comme l'eau de vie de rhum : Rommiviina, qui donne **rommeli**, puis **erämaan kettu** (le renard du désert). Ici la lexie argotique **rommeli** est associée au nom du général allemand Rommel et hérite de son surnom. (3)

Comparé au vocabulaire de la consommation d'alcool, le lexique argotique se référant à l'activité criminelle est extrêmement pauvre. Les mots voleur ou souteneur n'ont pas de correspondant argotique, bien que la description de l'action de voler donne plusieurs verbes, certains très similaires à ceux qu'on atteste en français, comme **rullata** «rouler» ou **puhaltaa** souffler.

Les notions qui ont peut-être donné le plus de métaphores argotiques sont les suivantes: **adjectifs**: ivre, stupide, bon - excellent.

Verbes: conduire (une voiture), disputer; s'énerver partir, battre, tromper, danser, parler, faire l'amour, se droguer et boire (de l'alcool).

Substantifs: voiture, agent de police, chaussures, cigarettes, bouteilles, gueule de bois et argent.

D'une manière générale, les métaphores formant le vocabulaire argotique doivent être considérées comme distinctes des autres ensembles du vocabulaire argotique par le fait que le signifiant lui-même continue de revêtir la forme du finnois standard, ce qui n'est pas le cas pour les onomatopées, emprunts ou lexies formées par troncation.

PHONOLOGIE DE L'ARGOT

Il est admis en général que l'argot n'a pas sa propre structure phonologique ou grammaticale, mais qu'il reste seulement limité à un lexique qui doublerait celui de la langue standard d'une façon plus ou moins parasitaire, sans pour autant modifier la structure phonologique ou syntaxique de la langue en question. Cette constatation n'est que partiellement vraie en ce qui concerne la phonologie de l'argot par rapport à celle du finnois standard. Là où le système phonologique propre au lexique finno-ougrien exclut les groupes consonantiques au début et à la fin du mot, ainsi que l'opposition entre les occlusives sonores et sourdes simples ou géminées, la phonologie de l'argot accepte ces traits distinctifs. Comme nous l'avons vu dans

les exemples des lexies de l'argot empruntées du suédois, les occlusives sonores existent dans les mots argotiques, ce qui n'est pas le cas dans les mots finnois ni dans les emprunts anciens. Ces emprunts se sont intégrés dans le système phonologique du finnois sous une forme revêtant une occlusive sourde conformément au système, comme dans ces exemples d'emprunts anciens: **pulla** (de suédois bulle), «la brioche», **hovi** (de l'allemand hof) «la cour» ou **kaarti** (du français «la garde»).

Un autre fait montre que l'argot finnois possède un système phonologique propre: ces phonèmes qui n'existent en finnois standard que dans les mots d'emprunts sont devenus **productifs** dans la création des nouveaux signifiants. Ainsi dans la troncation des lexies du finnois standard qui à l'origine ne contiennent pas ces phonèmes étrangers à la langue, on trouve ces phonèmes dans leurs correspondants argotiques sans aucune raison étymologique, comme le montrent ces exemples:

finnois standard	forme argotique	
retki	reda	«excursion»
rappukäytävä	raba	«escalier»
ravintola	rafla	«restaurant»
kellari	kraga	«cave»

Ce même fait apparaît également pour les correspondants géminés de ces phonèmes qui dans certaines lexies sont productifs indépendamment de l'aspect phonique de l'étymon, comme dans les exemples suivants:

étymon	forme argotique	
hundra suédois	hugge	«pièce d'un mark»
crapula latin	krabbis	«gueule de bois»
	(krapula fin. stand.)	
Triumph anglais	trumffa	«marque de voiture»
hot dog anglais	hoddari	«hot dog»

Il est important de noter que ces phonèmes sont très souvent en distribution complémentaire et on atteste des variantes de ces lexies contenant soit des consonnes sonores, soit des sourdes comme par exemple dans le correspondant finnois de lexie «patate» qui est attesté sous les formes **botlari** et **potlari**.

Mais des paires minimales existent également comme **globo/klopo**, respectivement «caboche» et «pompe». Il est facile de trouver de nombreux exemples du fait que dans la création lexicale propre à l'argot les groupes consonantiques à l'initiale du mot sont productifs à l'intérieur de la langue sans aucune raison étymologique.

Les mots comme **snadi** «petit» contiennent sans doute ces groupes consonantiques, surtout par analogie avec les nombreux mots d'emprunts, comme **snaijata** «piger» (du russe znâiet, savoir), car c'est justement cet aspect phonique qui leur fournit leur coloration argotique.

De tout cet examen il apparaît clairement que l'argot du finnois a bien un système phonologique élargi. Les occlusives sonores ainsi que la fricative /f/ sont devenues productives. La loi distributionnelle qui interdit les groupes consonantiques à l'initiale du mot n'est pas respectée dans la création des signifiants argotiques, pas plus que celle qui interdit l'existence de plus de trois consonnes à l'intérieur du mot, comme le montre la forme argotique du vieil emprunt turc en finnois standart **kioski** attesté sous la forme de **kit-ska** «kiosque». Il paraît évident que l'argot qui reflète à l'origine la fusion de deux systèmes phonologiques nous trace les chemins de l'évolution de la phonologie du finnois standard propre à un milieu urbain fortement influencé par les langues indo-européennes voisines.

ARGOT ET SYNTAXE

Comme nous l'avons vu l'argot est avant tout lié à la création lexicale. L'emploi de ses lexies qui frappent par leur nouveauté a de multiples fonctions dont d'une est d'ordre sociologique : signifier l'intégration à un groupe social ou un refus d'intégration par le locuteur. Mais le lexique de l'argot remplit également une fonction expressive et phatique, dans le sens que Jakobson donne à ces termes. Les lexies de l'argot sont souvent des mots d'emphasis qui centrent l'intérêt de l'allocuteur sur un des termes de l'énoncé. L'effet de choc ou de mise en valeur va en croissant, si le discours se rapproche du style académique, et à l'inverse il s'atténue lorsque la lexie argotique apparaît dans la langue familière.

Indépendamment de cet emploi stylistique, l'argot s'intègre le plus souvent au finnois familier et oral. Le finnois oral s'oppose très nettement au finnois parlé par ces caractères généraux bien connus : C'est une forme de langue avant tout analytique qui rejette les longues phrases synthétiques ou le discours direct, au profit de répétitions, énoncés courts contenant de multiples conjonctions, pronoms ou adverbes. En plus de ces faits généraux la langue parlée se spécifie par un grand nombre d'allomorphes grammaticaux. Ces formes majoritaires dans le discours oral sont souvent caractérisées comme argotiques par le fait que elles sont contraires au code écrit et à la norme. Elles sont en général ignorées des grammaires et si ces allomorphes oraux sont décrits, c'est pour mieux en déconseiller l'emploi. Le fait d'être des formes «parasitaires» tout comme le lexique argotique et d'appartenir au même domaine stylistique nous permet les intégrer dans une analyse de l'argot.

Parmi les formes grammaticales qui peuvent être qualifiées d'argotiques, c'est surtout le système des pronoms personnels et le paradigme des verbes qui est le plus en opposition avec le finnois normatif. Ces formes sont en partie dues à l'apocope ou à d'autres transformations phonétiques consistant en l'assimilation des phonèmes ; mais les substitutions des formes verbales ou des pronoms par d'autres formes ne sont pas rares non plus. Si nous examinons les formes verbales de l'indicatif présent par exemple, nous obtenons ces deux séries possibles :

finnois normatif	finnois non normatif
sg.	sg.
1 minä tulen	mã tuun
2 sinä tulet	sã tuut
3 hän tulee	se tulee
pl.	pl.
1 me tulemme	me tullaa(n)
2 te tulette	te tuutte
3 he tulevat	ne tulee

L'examen de ces deux paradigmes montre d'abord l'évolution du finnois à partir des formes normatives abouti à un paradigme homogène dans lequel tous les pronoms sont

monosyllabiques de type CV. Si nous considérons que les formes qui ne sont pas celles de la norme deviennent des formes argotiques par le fait qu'elles les doublent, la deuxième série est parasitaire et par conséquent argotique. Dans ce cas il est nécessaire d'admettre que l'argot ne se limite pas seulement au lexique, (ici les formes tronquées des pronoms et la forme élliptique du verbe *tuun/tulen*), mais affecte également la syntaxe.

Dans ces formes argotiques, une des oppositions essentielles du système pronominal du finnois, la distinction entre **sujet humain** (marquée par l'emploi du pronom *hän* «il/elle» sans distinction du sexe) et **sujet non humain** (animal et tout autre référé non humaine marqué par l'emploi du pronom *se*), est neutralisée. La disparition de cette opposition en finnois aussi bien au singulier qu'au pluriel nous rapproche du système français. En effet si nous comparons les formes verbales, l'opposition entre la troisième personne du singulier et du pluriel marquée par les désinences verbales *tule:e / tule:vat* est neutralisée dans le paradigme du finnois non normatif.

Dans ce paradigme verbal très couramment employé en finnois parlé, nous trouvons une autre dérivation par rapport à la grammaire normative. C'est le cas de la formation de la première personne du pluriel **me tullaan**. Comparée à la forme normative cette construction a perdu la marque de la première personne du pluriel dans la forme verbale **-mme**. Cette disparition n'est pas le résultat d'un apocope, mais d'un transfert d'une forme verbale passive dans la conjugaison active. Cette forme verbale est paradoxalement précédée par un pronom personnel **me** «nous», bien que ce passif **tullaan** contienne déjà d'une façon sous-jacente les sèmes du pronom «on»; ce qui pourrait être traduit en français par «on vient». En fait, la formation de la première personne de la conjugaison verbale du finnois parlé correspond à la forme emphatique figée fréquente en français : nous, on (*y*) va! Forme qui est construite exactement sur le même modèle, mais qui n'est pas pour autant intégrée dans la conjugaison du présent de l'actif des verbes en général.

Comme nous l'avons vu, il existe des paradigmes verbaux en distribution équivalente.

qu'on peut considérer comme argotiques si nous acceptons la définition de l'argot comme langue qui ne fait que doubler une autre langue. Mais il serait intéressant de savoir si en plus du lexique et des formes verbales, l'argot peut affecter des morphèmes proprement grammaticaux. Pour ce type d'influence argotique la particule interrogative du finnois, qui possède deux formes selon la loi de l'harmonie vocalique **-ko** et **-kö**, est une exemple typique. En effet cette particule, qui correspond à «est-ce que» du français, en plus de ces deux allomorphes distributionnels, existe sous la forme argotique et revêt la forme phonique **-ks**. Ces trois formes sont aglutinées au lexème situé en tête de l'énoncé et sur lequel la question est focalisé.

L'extension de ce nouveau morphème interrogatif qui ne possède pas de voyelle et donc est neutre par rapport à l'harmonie vocalique, tirerait son origine des questions posées à la deuxième personne du singulier. Ces questions se forment selon la norme, par l'antéposition de l'élément sur lequel porte la question, ici le verbe, auquel on agglutine le morphème interrogatif comme dans ces exemples :

finnois normatif	finnois non normatif
sg.	sg.
1 <i>tulenko</i> minä	<i>tuunks</i> mä Est-ceque
2 <i>tuletko</i> sinä	<i>tuuks</i> sä je vien? ets.
3 <i>tuleeko</i> hän	<i>tuleeks</i> se
pl.	pl.
1 <i>tulemmeko</i> me	<i>tullaaks</i> me
2 <i>tuletteko</i> te	<i>tuutteks</i> te
3 <i>tulevatko</i> he	<i>tuleeks</i> ne

L'existence des morphèmes fonctionnels qui peuvent être analysés comme des allomorphes argotiques des morphèmes du finnois standard montre que l'argot affecte également les marques grammaticales de la langue. Peu importe de savoir que l'origine de ce morphème interrogatif vient de l'éllipse de /o/ et de la liaison entre l'occlusive sourde et la sibilante initiale du pronom de la deuxième et de la troisième personnes du singulier qui par analogie s'est imposée à travers le paradigme.

CONCLUSION

Comme nous l'avons vu, l'argot du finnois est avant tout un phénomène qu'on peut facilement lier au lexique, mais qui affecte également la phonologie de la langue à cause de l'influence des lexies d'emprunt et l'analogie avec elles dans la création des lexies d'argot. Pour analyser le rapport entre la syntaxe et l'argot il est nécessaire d'avoir une définition nette de l'argot lui-même. Les formes grammaticales analysées sont celles du finnois parlé, qu'on emploie d'une façon générale dans la discussion mais qui restent incorrectes par rapport au «bon usage». La seule définition qu'on puisse trouver de l'argot est justement d'être une langue qui par son stade d'évolution s'oppose à la langue standard telle qu'elle est codifiée. Cette évolution se passe toujours dans un microcosme social qui transforme et crée des signifiants nouveaux dans les domaines de la communication qui lui sont essentiels.

Comme pour toute langue naturelle, une des fonctions de l'argot est de marquer l'appartenance du locuteur à une communauté donnée, ou à l'inverse son refus d'intégration à un groupe par le rejet de son code même. On pourrait dire que l'argot commence là où un groupe de personnes remplace les patronymes par des surnoms. Quand Gérard Dupont devient «Gégé» son intégration dans le groupe est effectuée dans la langue même du microcosme social. Ce sont naturellement les préoccupations et les notions centrales de la vie du groupe qui sont les premiers objets de la création ou de la déformation argotique. Ainsi dans une étude faite sur l'argot des soldats finlandais durant la dernière guerre(5) on trouve dans le lexique d'innombrables mots argotiques désignant les plats — champ lexical extrêmement pauvre dans l'argot d'aujourd'hui. Ce fait est facilement compréhensible si l'on considère l'importance ou plutôt le manque de nourriture durant la période en question. Dans la Finlande d'aujourd'hui l'extrême richesse du vocabulaire argotique lié à l'alcool est comparable au tabou régissait la nourriture durant la guerre. L'interdit social a toujours été un stimulant pour la création lexicale. Les nombreux homonymes désignant l'ours, l'ancien animal sacré des finnois, ou plus récemment les

paraphrases désignant le diable en sont des témoignages lexicaux toujours vivants.

Savoir si le lexique de l'argot est un lexique parasitaire revient à questionner la théorie du signifiant. Ou autrement dit à savoir si deux signifiants lexicaux peuvent avoir une distribution grammaticalement et sémantiquement totalement équivalente. La réponse est évidemment négative. Même si le référé d'une lexie d'argot est le même que celui appartenant à l'univers de la langue standard, la lexie argotique comporte en elle des sèmes énonciatifs, qui décrivent le jugement du locuteur vis à vis du référé. Dire un **soulier** ou une **godasse** implique une opposition de type «adjectival». La rapidité du changement lexical propre à l'argot vient du fait que pour garder cette valeur de frappe propre à certaines lexies argotiques, il est nécessaire de les remplacer dès que l'effet de choc, qui remplit la fonction d'appel dans la communication a disparu. C'est pour cette raison qu'une langue qui serait totalement argotique n'est pas concevable, car pour réaliser l'emphase par la créativité il est nécessaire de se servir d'une convention linguistique déjà existante. Dans ce sens l'argot procède comme la poésie. Ces deux créations linguistiques n'existent pas indépendamment de la langue standard, mais justement elles jouent sur les conventions et obtiennent l'effet énonciatif voulu par des images non-conventionnelles. Si l'on veut, dans ce sens, la poésie et l'argot sont des langues parasites.

La poésie et l'argot sont hermétiques. Connaître la langue de la poésie revient à connaître l'idiolecte du poète et comprendre l'argot spécialisé revient à être intégré au groupe qui s'en sert. Peut-on pour autant dire que l'argot est une langue cryptologique ? Il y a plusieurs raisons d'affirmer que l'argot ne peut pas être une langue secrète. La majorité des lexies de l'argot du finnois a des étymons facilement identifiables, s'il s'agit des emprunts ou refontes de lexies. Pour les métaphores c'est le contexte qui permet le décodage. D'autre part sur le plan théorique de la transmission de l'information par encodage /canal/ décodage, les langages argotiques ne diffèrent en rien des autres formes du langage naturel : elles ont toutes comme condition de transmission du message la connaissance a priori du code. Si nous ne comprenons pas la lexie argotique

fuskari (dérivé de latin *larus fuscus*) désignant une espèce de mouette, c'est que nous ne faisons pas partie des ornithologues. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas employer l'argot comme toute autre langue vivante à la manière d'une langue secrète. Pour s'en apercevoir il suffit de parler finnois dans le métro parisien, ou de l'argot français devant un universitaire étranger. Si les idiolectes des marginaux sont incompréhensibles pour la majorité, cela vient du fait que l'expérience trans-

mise elle aussi est marginale. Définir où se place la limite entre un lexique savant, familier, standard ou argotique dépend en grande partie de l'opinion de la personne qui émet le jugement de valeur. En fait, nous sommes loin de posséder des critères scientifiques pour effectuer une taxinomie. C'est ainsi que le verbe **bluffata** «bluffer» en finnois a l'honneur de se trouver aussi bien dans le lexique des mots savants (*sivistyssanat*) que dans le dictionnaire de l'argot. (6).

NOTES

1. On a proposé également d'autres étymologies pour l'argot.
2. L'appartenance des lexies de cette étude à l'argot a été vérifiée en se servant d'un excellent dictionnaire d'argot, établi par Kaarina Karttunen. Il contient également certaines étymologies et une introduction.

3. cf. Tukia 1979 1.
4. Karttunen op. cit. p. 10
5. Hämäläinen 1963.
6. cf. Ikola 1977 p. 258 et Karttunen p. 38.

BIBLIOGRAPHIE:

François, Denise *Les argots* pp. 620-646 in *Le Langage*. Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard 1968.

Guiraud, Pierre. *L'argot* coll. Que sais-je PUF 8. édition 1980;

Hämäläinen, Simo. *Suomalainen sotilaslangi* SKS, Turku 1963.

Ikola, Osmo. *Nykysuomen käsikirja* Weilin Göös. Espoo 1977.

Karttunen, Kaarina. *Nykyslangin sanakirja* WSOY Porvoo 1979.

Perrot, Jean. *Le lexique* pp 283-300 in *Le Langage*.

Tukia, Marc. *Aspects linguistiques de la conceptualisation de la main en finnois*, in *La main et les doigts dans l'expression linguistique*, Selaf Paris 1979 pp 73-78.

Tukia, Marc & alii *Pour une étude contrastive des lexies complexes* In *Cahiers de Lexicologie et de lexicographie*. Vol. XXXIV 1979 I. Besançon pp 61-86.

Aulis Sallinen, portrait de Janus?

par : Henri.Claude FANTAPIE (*)

Parmi les compositeurs finlandais contemporains, Aulis Sallinen est l'un des rares créateurs dont la renommée semble vouloir franchir les frontières du pays. L'évènement est remarquable car, depuis Sibelius, et à un degré bien moindre, depuis également Sélim Palmgren et Yrjö Kilpinen, seuls Einojuhani Rautavaara, Joonas Kokkonen et Erik Bergman avaient réussi à briser le mur d'ignorance entourant le phénomène créateur musical finnois contemporain.

Il est vrai que Bergman, Rautavaara, Kokkonen et Sallinen sont actuellement les personnalités qui dominent la vie musicale du pays; ce qui ne veut d'ailleurs pas forcément dire qu'il s'agit d'une situation historique acquise, mais celle-ci importe peu quand on a à étudier un phénomène que l'actualité nous présente comme une évidence. Il est alors intéressant de se pencher sur les raisons qui expliquent ce succès et d'étudier les oeuvres de compositeurs ainsi projetés sous les feux parfois éphémères de la célébrité. Partant de l'étude de l'oeuvre par le moyen de l'analyse, on en vient nécessairement à la confrontation avec le milieu puis avec l'histoire. Au cours de cette démarche, l'apport de l'analyse sémiologique peut être considérable, distinguant les aspects **gnostiques** et **esthétiques**, c'est à dire d'un part l'étude des phénomènes qui déterminent la création de l'oeuvre et la perception et l'analyse du langage musical d'autre part.

C'est en connaissant parfaitement les limites imposées par la nécessité de nous exprimer dans le cadre d'un article général que nous allons essayer de comprendre ou tout au moins d'approcher le phénomène de l'oeuvre de Sallinen.

Mais d'abord, en quelques mots: qui est Aulis Sallinen?

Né en 1935, il entre en 1955 à l'Académie Sibelius dans la classe de composition de Aarre Merikanto (1893 - 1958), l'éclectique compo-

siteur qui écrivit successivement le très puccinien Juha (1919-20), les non-moins « impressionnistes » Echo (1922) et Fantasia pour orchestre (1923), le post-viennois Concerto pour 9 instruments (1925) et le national-romantique Ukri (1938-43), sans oublier certain Hymne Olympique de 1952. A la mort de celui-ci, Joonas Kokkonen, alors âgé seulement de trente sept ans, fut désigné pour lui succéder et Sallinen profitera de son enseignement pendant deux ans. Ainsi, aux côtés de Rautavaara et de Meriläinen, il semble que Sallinen put acquérir auprès du premier le soin du détail et un sens aigu de l'utilisation du matériau. Dans la classe du second que fréquenteront également Paavo Heininen et Erkki Salmenhaara, il apprit à s'intéresser aux formes sans jamais négliger la pensée directrice. Ce fut donc un enseignement très complémentaire qu'il reçut de ses maîtres. De leur côté, ceux-ci trouvèrent un terrain très fertile chez un élève qui possédait un caractère déjà formé où, semble-t-il, introversion et extraversion se tempéraient mutuellement.

Son diplôme en poche, il dut d'abord aller à la recherche de l'essentiel: subvenir à ses propres besoins. Il apprit beaucoup en étant de 1960 à 1970 le secrétaire général de l'orchestre Symphonique de la Radio Finlandaise puis en retournant de 1963 à 1976 à l'Académie Sibelius, mais cette fois-ci comme professeur de contrepoint, composition et orchestration. Ces charges, très instructives pour un jeune compositeur, ne l'empêchèrent pas d'écrire, puisque son catalogue s'enrichit de 20 ouvrages entre 1960 et 1970 et de 14 autres pendant les cinq années suivantes. Depuis 1976, il bénéficie d'un nouveau traitement de faveur, puisqu'il est actuellement Professeur d'Art de l'Etat, ce qui signifie qu'il est délivré de tous soucis matériels jusqu'en 1981 et peut donc se consacrer à la seule composition. Nous nous trouvons donc, en 1978, face à un compositeur privilégié qui a pu, après des années d'apprentissage apparemment idéales, avoir un contact direct tout d'abord avec le monde de la réalisation musicale concrète puis avec celui de l'enseignement pour pouvoir, ensuite prendre le recul

(*) Chef d'orchestre — compositeur.

nécessaire et devenir un compositeur à part entière.

Mais cette énumération de convergences positives ne s'arrête pas encore car, dans sa vie de créateur, Sallinen a connu le même bonheur dans ses relations avec le monde de la diffusion musicale. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'on peut le considérer aujourd'hui comme un compositeur comblé, non seulement joué mais aussi, nuance d'importance, rejoué. Plus encore, chose peu fréquente pour un compositeur non seulement vivant mais, plus encore, jeune, il a été enregistré très tôt avec assiduité ; presque autant qu'un Messiaen ou qu'un Berio, plus qu'un Dallapiccola, un Tippett ou un Nono. On constate même, phénomène extrême, que depuis quelques années il lui suffit d'écrire une oeuvre pour qu'elle soit presque simultanément reportée une ou plusieurs fois sur disque. Enfin, est-ce utile de le préciser, cette situation va de pair avec un accueil on ne peut plus chaleureux de la part du public des concerts.



Pour se référer au catalogue des oeuvres qu'il a officiellement accepté de voir figurer à son actif, il faut remonter à 1956 où, à l'issue de sa première année d'études avec Merikanto il présente ses Deux Scènes Mythiques pour orchestre, bientôt suivies par deux Quatuors à cordes et d'un Concerto pour orchestre de chambre. Il y a peu à dire, dans le cadre d'un tel article sur ces oeuvres de jeunesse. D'autant que nous aurons l'occasion de revenir sur des caractéristiques que nous retrouverons dans des oeuvres ultérieures. C'est en 1964 que Sallinen remportera son premier succès important quand il donnera sa Mauermusik (« Musique du mur ») déjà écrite depuis deux ans. Ce succès va aussitôt établir sa réputation. Bien qu'à mon avis cette oeuvre ait assez mal supporté l'outrage des ans, il vaut la peine de s'y attarder un instant car elle provoqua un malentendu qui, bien qu'il ait disparu avec l'oeuvre suivante, permit d'établir la renommée de Sallinen.

Le texte anonyme de la pochette qui accompagne l'enregistrement de cette oeuvre annonce une « élégie pour orchestre empruntant sa forme à la passacaille ». Expressivement, on peut noter un enchaînement d'épiso-

des statiques et véhéments. Son langage est assez hybride ; il utilise un certain nombre d'idiomatismes que les compositeurs de l'Ecole polonaise avaient vulgarisés peu de temps auparavant : quart de tons, rythmes répétitifs ou indéterminés « à la volonté de l'interprète », épisodes aléatoires, etc... Mais le contexte dément le vocabulaire et structures et tournures néo-classiques affleurent à chaque instant, faussant la perspective moderniste de l'oeuvre mais expliquant les raisons de son succès immédiat. En effet, devant cette oeuvre somme toute assez statique et relativement pauvre imaginativement, les auditeurs de l'époque s'étonnèrent de ne pas être choqués par ce qu'ils imaginaient être des accents résolument modernes. Sous ses épines agressives, Mauermusik leur apportait en réalité le confort d'une forme et d'un langage au fond très classiques. Et le public aime, pour sa bonne conscience, se risquer de temps en temps auprès d'un gouffre, à condition qu'il ne soit ni trop profond, ni trop dangereux. De plus, avec son aspect *alla Penderecki*, le sujet et le titre de l'oeuvre l'entouraient d'une aura supplémentaire (tout bon compositeur sait pertinemment qu'il est plus public d'écrire un Requiem qu'un Te Deum, les larmes se vendant mieux en ce domaine que l'expression de la joie).

C'est l'année du succès de sa Mauermusik que Sallinen écrit une autre élégie, mais qui cette fois en porte le titre, choix dû à des circonstances bien différentes, l'oeuvre n'ayant pas de prétexte extra-musical. Celle-ci est réservée au violoncelle seul : 118 mesures à 2 temps sous titre d'Elegia Sebastian Knight'ille («Élégie pour Sebastian Knight»). S'il m'est permis ici de donner un avis modeste et certainement subjectif, je ne cacherai pas ma faiblesse pour cette oeuvre qui, bien qu'apparemment peu ambitieuse, me semble non seulement l'un des ouvrages les plus accomplis de Sallinen mais aussi un chef d'oeuvre de syntaxe que seule l'analyse détaillée peut montrer.

Louons tout d'abord l'équilibre formel. Il n'y a pas une note à retrancher ou à ajouter qui ne le détruirait irrémédiablement. Et pourtant Elegia s'écoute comme une libre improvisation, ne laissant en rien paraître la rigueur de la structure qui la sous-tend.

Construite sur une cellule mélodique de sept notes et développée selon un strict procédé de variation continue, on y trouve, portés

à leur plus haut degré de perfection les idiomatismes de langage qui vont ensuite réapparaître dans la majorité des oeuvres ultérieures.

Je disais précédemment que l'auditeur, même averti, était incapable *in situ* d'analyser *Elegia*. Même en tenant compte du fait que le phénomène auditif sensible n'est pas du tout le même lorsqu'on entend par exemple *Carmen* ou *Le Marteau sans Maître*, *Elegia* m'apparaît pourtant plus comme une oeuvre sensible que comme un «objet esthétique»; nous mettons ici le doigt sur un paradoxe intéressant. Certes il ne viendrait à personne l'idée de nier la qualité de la facture de *Carmen*. Mais il est évident que Bizet cherche avant tout à toucher, à émouvoir son auditeur. A la rigueur je dirai que pour atteindre son but, peu importent les moyens, seul le résultat compte. En ce sens Boulez, au contraire, ne cherche pas à émouvoir directement. Du moins au même niveau sensible. Son but est que l'oeuvre s'impose par son absolue vérité de l'instant. *Elegia* est, elle, une oeuvre à double face. Et si, dans le combat entre Apollon et Dionisos, il est difficile qu'il n'y ait pas de vainqueur, ici, chacun à son niveau, successivement l'emporte. A l'audition, *Elegia* nous touche sensiblement, je dirai même sensuellement. Intellectuellement, bien qu'avec des clefs beaucoup plus aisées à trouver, la démarche se rapproche de celle de Boulez.

Si nous voulons expliciter plus encore notre démonstration, nous ajouterons que la symbolique sensible du motif d'*Elegia* semble a priori inexistante. Mais, si le matériau ne semble pas vouloir se prêter à des recherches expressives, le langage lui, pourra le dévoyer. L'auditeur alors réagira à la multitude de rappels et d'évocations, qui le ramèneront sans cesse à la cellule initiale. Insidieusement, sans le vouloir ni le savoir, il est saisi par la magie du langage. La rigueur de la forme jointe à la brièveté de l'ouvrage fait qu'il ne se réveillera que trop tard, après que la dernière note se sera évanouie, sous l'effet d'un charme qui paradoxalement doit peut-être plus à la rigueur du langage qu'à une volonté purement expressive.

Pendant les cinq années qui vont suivre, Sallinen semble marqué par la réussite d'*Elegia*. Une métamorphose qui essaie vainement de retrouver le charme de l'original (sur le

thème d'*Elegia*) précède la seule oeuvre marquante de cette période: *Quattro per Quattro*, jeu d'un humour quelque peu desséchant qui combine, habilement il est vrai, arithmétique et musique, et un hommage peu convaincant au grand concerto pour violon et orchestre selon la tradition romantique.



Une courte pause pour constater les curieux tâtonnements et les trous évidents dans une oeuvre qui pourtant utilise un langage remarquablement cohérent sur le plan de la syntaxe. Est-ce un effet d'une lutte entre introversion et extraversion? Ou tout simplement un déséquilibre sensible entre la volonté créatrice s'exprimant par le moyen d'une imagination parfois défaillante dissimulée par l'utilisation d'un langage grammatical parfaitement maîtrisé? Est-ce à dire que Sallinen écrit trop? Qu'il n'est pas assez sévère avec lui-même? Au point où nous en sommes dans cette étude, il nous semble évident que parmi les contradictions que soulèvent les oeuvres, le langage constitue la seule constante qui ne saurait être remise en cause. Mais...



En 1969, Sallinen termine l'oeuvre qui parmi toutes deviendra la plus populaire: le «*Quatuor à cordes n° 3*» «*Aspekteja Peltoniemeny Hinriikin surumarssista*» («*Quelques aspects de la Marche Funèbre de Peltoniemi Hinrikki*»). Cette oeuvre occupe une place exceptionnelle dans sa production par le choix de la thématique initiale qui emprunte au répertoire des *Pelimannit* (ou ménétriers). De construction pyramidale, l'oeuvre est composée de deux expositions du thème, de cinq variations et de deux intermèdes.

Son succès public fut assuré en partie dans des conditions qui ne sont pas sans rappeler celles qui entouraient l'accueil réservé à *Maurmusik*. Mais cette fois-ci, nous ne ferons pas les mêmes réserves. La valeur de l'oeuvre doit beaucoup à la combinaison délicate, synthèse du très beau thème modal de la *Marche Funèbre* et d'un habillage résolument tonal dans lequel s'insèrent d'habiles dissonances. La construction de l'oeuvre est d'une grande clarté, parfaitement sensible à l'audition et le trai-

tement des couleurs instrumentales est très intéressant. Tout comme Mauermusik, ainsi présenté, l'ouvrage reste très « rassurant » pour l'auditeur, mais dans le même temps l'ambiguïté que nous dénoncions autrefois a maintenant disparu. Et la raison en est dans le choix du langage. Sa logique et la cohérence de sa syntaxe ne peuvent plus laisser de place aux incertitudes. Ainsi, aux côtés d'Elegia, l'oeuvre présente-t-elle le plus haut degré de maîtrise atteint par Sallinen à cette époque.

Passant progressivement de la petite forme à la grande, ce n'est qu'à cet instant que le compositeur réussit à transposer dans le domaine symphonique ses réussites dans celui de la musique de chambre. Période où la fécondité s'allie à la réussite, il produit successivement les Choral pour orchestre en 1970 puis sa 1^{re} Symphonie en 1971. Après son 4^{me} Quatuor : Hiljaisia lauluja (« Chants calmes »), peut-être son oeuvre la plus introvertie, c'est en 1974-1975 la 3^{me} Symphonie.

Alors que les Choral témoignent d'un équilibre particulièrement remarquable entre la forme et les développements internes, utilisant l'une des cellules-créatrices parmi les plus intéressantes qu'il ait produites, la 3^{me} Symphonie, par sa véhémence même, renouvelle son expression sans que pour cela en soit amoindrie sa maîtrise technique. Parallèlement, l'orchestration qui tombait parfois, dans ses oeuvres antérieures, dans des recherches confinant la mièvrerie, prend plus de forces et se caractérise mieux encore.

Parallèlement au domaine symphonique, la Musique de Chambre n° 1 va à son tour renouveler son expression dans le répertoire de l'orchestre de chambre, s'adressant à la famille instrumentale de prédilection : les cordes. C'est une oeuvre dense et sans faiblesses, écrite sur un seul motif de cinq notes, quasi-répétitif, dont la simplicité et la relative neutralité permettent les combinaisons les plus variées. D'une âpreté nouvelle, la Musique de Chambre n° 1 apporte un resserrement du processus linguistique et peut-être même une plus grande richesse imaginative dans la combinaison des motifs. Mais en filigrane de cette maîtrise transparait une fois encore le hiatus entre imagination créatrice et langage. A ce stade, on en vient à se demander si la maîtrise que

nous louions tant, ne va pas à l'encontre de la volonté expressive du compositeur.



On remarquera qu'il n'a pas encore été question de Ratsumies (« Le chevalier »), opéra que Sallinen écrivit en 1973-74. C'est qu'à mon avis Ratsumies occupe une place très particulière dans l'oeuvre du compositeur. A son propos, il faut soulever le problème de la transposition d'un langage qui, conçu pour un usage instrumental, s'adapte difficilement à la voix humaine. Surtout quand celle-ci doit — en plus — respecter et défendre un texte littéraire. Certaines pages de Ratsumies, atteignent une réelle beauté expressive et dramatique, mais il faut noter que ce sont justement celles qui utilisent le langage qui s'éloigne le plus des idiomatismes sallineniens. En particulier, le dernier acte est à retenir, quand la musique, portée par le très beau poème de Paavo Haavikko atteint un rare niveau d'évocation sensible. En ce domaine, avant d'aller plus avant, nous attendrons son deuxième opéra Punainen viiva (« La ligne rouge ») qui nous aidera sans doute à mieux pénétrer dans le monde lyrique du compositeur.

Nous aurons l'occasion de revenir incidemment sur les oeuvres vocales au cours de cet article, mais auparavant nous allons essayer de mieux comprendre la démarche du créateur en cherchant à approfondir la connaissance de son langage.



Comme nous le notions plus haut en évoquant Boulez et Bizet, les deux caractères les plus courants quant on veut définir une oeuvre sont communément la sensibilité et le formalisme. Sans pour cela adopter une attitude excessivement manichéenne, on constate toujours, au moins en ce qui concerne la motivation, que le créateur emprunte l'une ou l'autre de ces deux voies. Il arrive aussi fréquemment qu'au cours de l'élaboration créatrice, volontairement ou non, un des deux aspects l'emporte sur l'autre, rompant l'équilibre et ne permettant pas une synthèse susceptible d'aboutir, sinon à un chef-d'oeuvre, du moins à une composition à la fois satisfaisante pour les sens et pour l'intellect. Pour en revenir à l'esthétique, tout comme en littérature, l'oeuvre

musicale part d'un sujet (thème, motif, cellule) qui pourra convenir à un ouvrage plus ou moins important (grande forme ou petite forme), à un poème (poème symphonique, musique à programme, élégie, nocturne...); les caractéristiques du sujet définiront (ou, dans certains cas, seront définies par) un style d'écriture. Ainsi, la thématique d'un mouvement d'une symphonie de Gustav Mahler implique une symbolique du langage évidemment différente de celle qui est nécessaire à Schoenberg quand il met en musique les poèmes du Pierrrot Lunaire. Il faut noter, comme nous le suggérons dans le courant de la phrase précédente que le processus peut parfaitement fonctionner en sens inverse. En ce cas, c'est le motif initial qui va déterminer la forme de l'oeuvre. Mais arrêtons ici cette évocation des méthodes sémiologiques d'analyse de la musique pour en revenir à notre sujet, de manière plus précise.



Les méthodes d'analyse nous permettent de choisir notre démarche en fonction des caractéristiques du sujet à étudier. Pour Sallinen, nous allons donc proposer un plan sans auparavant expliquer les raisons qui ont conduit à son choix; et laisser au lecteur le soin de le découvrir avec nous.

La variété formelle n'est pas la préoccupation la plus évidente du compositeur. Certes, dans le corps des oeuvres, la longueur des phrases, des séquences, est différente selon qu'il s'agit d'un mouvement qui dure 2 ou 20 minutes, mais nombre de **cellules créatrices** n'anticipent pas de la forme finale et donc ne la déterminent pas. Conforté au problème de la forme tout compositeur doit lutter contre l'influence des formes scolastiques existantes. Sallinen n'échappe pas à la règle, dans un pays où — semble-t-il — plus que dans tout autre, la prégnance des formes académiques est restée plus solidement ancrée dans les générations de compositeurs du XX^e siècle. Entendons nous, il ne s'agit pas de croire que la **poétique** d'une symphonie de Heininen, Salmenhaara, Kokkonen, Rautavaara, Englund, ou Sallinen est identique. Ni qu'elle est calquée sur un quelconque modèle existant. Encore moins sur les formes gestaltisées par d'Indy, Lavignac ou Riemann. Mais après Sibelius, on constate que les musiciens finlandais payent un lourd tribut historique aux formes romanti-

ques (sonate - symphonie - grand concerto). Dans la majorité des cas où cette prégnance a pu avoir une influence formelle, on peut considérer que le résultat en a surtout supporté les aspects négatifs. C'est ce qui se passe ici, notamment dans les concertos pour violon ou violoncelle et orchestre. La référence est moins flagrante dans les symphonies qui s'éloignent plus du schéma de la **matrice conventionnelle**.

Le traitement musical adopté par Sallinen relevant de la **variation continue**, la **matrice conventionnelle** qu'il adoptera le plus souvent sera la **passacaille**. Dès qu'il en sort, les problèmes s'accroissent. Nous avons déjà évoqué le hiatus né de la mauvaise adéquation entre le langage et l'expression lyrique. Le même phénomène se renouvelle dans les concertos issus d'un produit stylistique du XIX^e siècle, lui même hybride, né du style concertant du XVIII^e siècle et de la Sinfonia d'opéra à l'italienne en trois mouvements. Dans ces oeuvres, **Sallinen** est écartelé entre la (fausse) nécessité de répondre aux besoins imposés par les schèmes traditionnels des parties solistes (vocales ou instrumentales) et la cohérence d'un langage personnel peu adapté pour une telle utilisation. Cette dualité ne peut que se conclure sur un relatif échec. Notons que dans sa 2^e Symphonie «Dialogues Symphoniques», le refus de traiter la percussion en soliste conventionnel n'aboutit cependant pas à un résultat meilleur. Dans ce cas, il est toutefois permis de se demander si, outre l'influence formelle, il n'y aurait pas également un défaut imaginaire.

La **passacaille**, avons nous dit, semble permettre à Sallinen d'utiliser au mieux ses procédés de langage. C'est, il est vrai un moyen pratique et sûr d'écriture. Pratique parce qu'il permet de faire contenir une oeuvre entière dans sa cellule initiale. Sûr parce que le procédé permet cohésion et continuité de la pensée, du langage et de la maîtrise du discours. **De ce choix** vont ainsi découler la quasi totalité des structures de ses oeuvres, ainsi que leur subdivision en séquences elles-mêmes composées de phrases nées des motifs générateurs. Ceux-ci représentent donc la plus petite unité analysable : la cellule génératrice, **modèle** de référence, clef permettant d'appréhender l'oeuvre dans son déroulement.

La rigueur du procédé utilisé n'est pas sans nous rappeler les techniques sérielles. Mais là

s'arrête toute comparaison avec l'Ecole de Vienne car il semble que ni les buts, ni le symbolisme attribué à la cellule créatrice ne soient comparables.

Afin d'éviter une énumération par trop fastidieuse, nous avons préféré présenter des tableaux qui paraîtront plus « parlants ».

Tout d'abord concernant la cellule génératrice 8 formes particulièrement représentatives de la variété des choix initiaux.

- * 1° a) — cellules phrases (closes, avec un début et une fin)
- b) — cellules indéfinies (sans césure, avec chevauchement)
- * 2° a) — cellules composées (harmoniques, mélodiques et rythmiques)
- b) — cellules simples (linéaires, harmoniques ou pulsatives)
- * 3° a) — cellules brèves
- b) — cellules longues (cf tableau 1)



Mais avant de poursuivre cette analyse du langage, une brève pause me paraît nécessaire pour m'attarder un instant sur les symboles du vocabulaire courant chez Sallinen, et notamment sur l'utilisation quasi organique de gammes mélodiques, ou plutôt de séries de notes conjointes ascendantes ou descendantes (Quattro per Quattro - Etudes pour violon et piano - Sinfoninen Dialogi pour orchestre - Cadenze et Concerto pour violon - 3 Chants - Choral etc...)

Les symboles de vocabulaire ont de tous temps joué un rôle très important dans le langage musical. En eux-mêmes, ils constituent un des principaux éléments de « reconnaissance immédiate sensible ». Toutes les formes sont permises :

- mélodiques : le mélisme du grupetto wagnérien,
- harmoniques : les cadences mozartiennes ou fauréliennes,
- rythmiques : le « halètement » berliozien,
- de couleur : l'instrumentation chez Stravinsky,
- syntaxiques : la phrase chez Webern,
- formels : le développement mozartien ou la forme symphonique chez Mahler etc...

Plus rarement, on a pu assister à une transformation du symbolisme d'écriture (la tournure

stylistique de la phrase) en un symbolisme d'expression personnelle. C'est notamment le cas chez J. S. Bach : symbolisme des nombres (insensible auditivement) mais aussi des rythmes (le mouvement croche, deux doubles croches, expression de la joie). C'est également chez Beethoven (la croche pointée, double croche : adresse amoureuse à l'intention de la bien-aimée).

Mais le phénomène le plus universel concerne la véritable codification à laquelle on a assisté au cours des trois derniers siècles. Parmi les exemples les plus frappants citons :

- l'opposition du mineur-triste au majeur-gai,
- l'utilisation de la gamme ascendante (chromatique ou non) s'opposant à la gamme chromatique descendante, image de tristesse et de désolation,
- l'attribution de caractères expressifs aux tonalités etc...

Il apparaît intéressant que, plus que tout autre Sallinen caractérise son langage par l'utilisation de symboles dont les plus fréquents utilisent les mouvements conjoints de notes (gammes-broderies). Plus intéressant encore est de constater qu'il s'agit d'éléments constitutifs du langage tels qu'on les rencontre dans certaines œuvres du XVIII^e siècle (notamment les **préludes** aux suites instrumentales ; un exemple particulièrement frappant peut être trouvé dans la Suite pour les violes de Marc-Antoine Charpentier). En aucun cas ces manières de langage ne sont ornementaux et, si ils peuvent, pour le compositeur, revêtir une valeur de symbolisme expressif, leur non-concordance avec la codification historique que nous évoquions plus haut, ne nous permet pas, en l'absence de clef donnée par le compositeur lui-même, de conclure en ce sens. Il serait par ailleurs intéressant de voir de plus près une éventuelle correspondance avec Sibelius. En l'état actuel nous pouvons seulement dire que gammes et broderies apparaissent comme un élément constitutif et générateur du langage sallinenien.



Reprenons ici notre étude du langage, et plutôt que d'en dissocier les éléments constitutifs, examinons la composition du « tissu sonore ». Par ce terme nous incluons les différents

éléments du langage musical : harmonie, mélodie, rythme, timbre et leur agencement.

Pris séparément, ceux-ci ne sont guère originaux. La rythmique, volontiers répétitive fait en général appel à une pulsation non seulement régulière mais à des carrures généralement néo-classiques. Prise en elle-même elle dégage souvent une impression de monotonie voire de lourdeur. Comme Sallinen n'est pas à proprement parler un harmoniste, que son discours est avant tout celui d'un contrapuntiste et que les passages harmoniques, très simplistes, apparaissent souvent comme un élément de symbolisme de langage (les ponctuations du discours : cadences se résolvant sur des accords parfaits au cours des épisodes de recherche de tension), comme sa phrase ne possède que peu d'originalité mélodique, on comprend mal comment, avec ces éléments banals il arrive à une originalité quelconque.

Et pourtant son langage est parfaitement reconnaissable.

C'est donc que son originalité ne repose pas sur des éléments caractéristiques séparément, mais sur l'alchimie du langage. Le tissu sonore, enrichi par un sens aigu de la couleur (mais là aussi sans personnalisation excessive), est le résultat d'un agencement très particulier de ses composantes en une synthèse parfaitement équilibrée. Celle-ci s'exprime au travers d'un mode de développement qui peut apparaître sous la forme d'un plan-type interchangeable. Son principe directeur reste fidèle au procédé académique d'opposition tension/détente s'effectuant en progression par paliers successifs. L'ensemble constitue une extension par la variation continue de la cellule initiale.

Un procédé emprunté au gestaltisme nous permet de le présenter ainsi : (à comparer avec les deux exemples particuliers sur Elegia et sur Choral : cf tableaux II. et III).

1^{re} partie : elle commence par l'exposition de la cellule créatrice. Il ne s'agit pas d'un thème tel qu'on l'entend académiquement, mais d'un motif que nous pourrions appeler une « possibilité », car, toujours mouvant, il n'est même pas toujours présenté sous sa forme la plus riche. Celle-ci pourra apparaître plus loin au cours de ses métamorphoses et de ses rencontres avec les autres motifs de l'œuvre. Cette première partie, proche en cela du traite-

ment de la **passacaille** par des compositeurs comme Henri Dutilleux (1^{re} Symphonie) ou Witold Lutoslawski (Concerto pour orchestre), peut comporter une répétition, 1^{re} variation à peine modifiée par un infime changement. Cette première partie s'enchaîne avec la

2^e partie : qui n'est pas à proprement parler un développement, celui-ci ayant déjà commencé au cours de la première partie. Elle est parfois préparée par un épisode transitoire ou par un **divertissement**. En général elle s'oppose à la première partie, plus statique et pour cela se déroule en un enchaînement de paliers successifs. Cette progression emprunte donc tous les éléments nécessaires : accélération de la pulsation de base, **crescendi** en général successifs, insistance rythmique avec prédominance d'éléments pulsatifs ou répétitifs. Dans le cours de son déroulement, l'insertion de **divertissements**, de ponctuations cadentielles et l'éclatement des éléments constitutifs de la cellule initiale, peuvent interrompre ou ralentir la progression vers le paroxysme voulu et attendu.

3^e partie : c'est l'aboutissement de la progression de la 2^e partie : paroxysme et stase. Le point culminant de l'œuvre ainsi atteint est en général bref et par conséquent ne la stabilise pas car, sitôt atteint il est interrompu par une stase qui elle-même précède une période que l'on pourrait qualifier de détumescence. Celle-ci semble vouloir préparer un retour à l'atmosphère de l'exposition. En réalité elle nous conduit à la **4^e partie** avec laquelle elle s'enchaîne. Cette dernière va consacrer l'effrètement de l'œuvre, épisode de **musique en lambeaux** qui intervient. Il présente les éléments éclatés de la cellule génératrice, mais cette fois-ci mélangés à d'autres motifs apparus en cours d'ouvrage. Toutefois, alors que les 2^{me} et 3^{me} parties étaient dynamiques, celle-ci, plus encore que la première est statique, ne présentant que des rappels qui se dissolvent peu à peu vers le néant. (*)

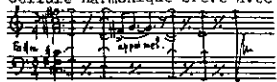
Ainsi l'œuvre, née d'une combinaison neutre, se déroule-t-elle, exprimant un mystère tout entier contenu dans un langage d'une clarté

— — — —

(*) Ce procédé comme beaucoup d'autres est d'ailleurs directement dérivé de la dernière page de la partition de la 4^e symphonie de Sibelius.

① Aulis SALLINEN - CELLULES GENERATRICES TYPE.

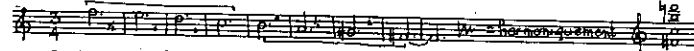
Cellulo-phrase brève: ELEGIA SEBASTIAN KNIGHTVILLE
 Cellule harmonique et rythmique brève: CANZONA
 Cellule harmonique brève avec appel mélodique: SINFONIA



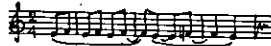
Cellule pulsative linéaire infinie à enchaînement par tuilage: VARIATIONS SUR MALLARME



Cellule-gamme (composée de 2 Tétracordes dissemblables): SINFONINEN DIALOGI



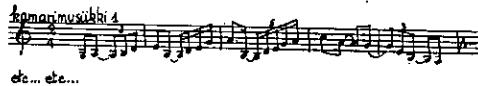
Cellule-broderie (statique): VIOLUKONSERTO



Cellule complexe (pyramidale symétrique): CHORALI

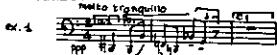


Cellule à formulation répétitive: KAJARIMUSIIKKI 1

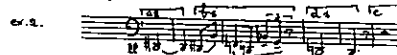


② Aulis SALLINEN - ELEGIE POUR SEBASTIAN KNIGHT - pour violoncelle solo Editions FAZER (Helsinki)

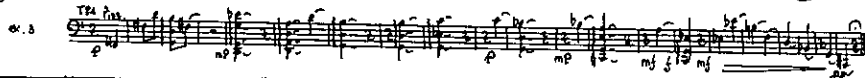
cellule initiale:



première modification:



désagrégation



Référence au plan académ.	EXPOSITION	DEVELOPPEMENT-----		REEXPOSITION	
Plan Sallinen	EXPOSITION	DEVELOPPEMENT 1	DEVELOPPEMENT 2	DESAGREGATION	
Expression:	molto tranquillo	più animato	sempre più animato	tempo lmo.	
Dynamique:	<i>pp</i> ————— <i>ff</i> $\frac{1}{2}$	<i>pl</i> ————— <i>f</i> <i>D</i> $\frac{1}{2}$	<i>P</i> ————— <i>f</i> $\frac{1}{2}$	<i>P</i> ————— <i>pp</i> $\frac{1}{2}$	
Analyse:	Exposition de la cellule initiale Variations de la cellule (globale) (cf. exemples 1 et 2)	Variations sur les motifs de la cellule. Dynamique et rythmique. (sur a, b, d, e)	SILENCE STASE (codette) (b, c) PAROXYSME 1 (b)	Variations sur les motifs de la cellule. Dynamique et linéaire (sur b)	SILENCE démoussance rapide PAROXYSME 2 Zone cadentielle 2
				Désagrégation de la cellule. (" musique en lambeaux " - retour au néant) (cf. exemple 3)	

Hel. 7.72.

parfaite qui pourrait à la rigueur ne sembler qu'un simple jeu de l'esprit.



Avant de conclure, il est nécessaire de dire un mot de l'instrumentation et de l'orchestration.

Nous avons déjà noté que la famille instrumentale de prédilection de Sallinen était celle des cordes, chose naturelle, s'agissant d'un ancien violoniste. Aussi c'est dans les pièces réservées à cet instrument qu'il fait preuve de la meilleure imagination combinatoire. A cela il faut ajouter l'intéressante interpénétration de son langage et de la technique particulière aux instruments à archet : utilisation des cordes à vide et recherches de couleurs en camaïeu. C'est d'ailleurs également ce sens de la couleur que nous avons relevé à propos de son tissu sonore. Sans être un orchestrateur très original, Sallinen, respectueux des possibilités offertes par la technique académique des instruments qu'il choisit, utilise en général l'orchestre brahmsien, enrichi d'une percussion sensiblement plus riche. Toutefois, celle-ci est traitée avec une économie sans commune mesure avec l'usage qu'en font la majorité des compositeurs contemporains. La définition de l'orchestre brahmsien peut d'ailleurs parfaitement caractériser celui de Sallinen. Le son est souvent massif et en même temps toujours défini ; l'équilibre entre les voix est constamment maintenu et la ligne essentielle est toujours naturellement perceptible, quel que soit l'instrument qui la joue et quelle que soit la tessiture. Dans la lignée des symphonistes allemands, Sallinen apparaît cependant comme un remarquable coloriste dont les réussites sont sans aucun doute *Chorali* et la 3^e Symphonie.



Parvenus au terme de cette étude, Sallinen nous apparaît surtout comme un compositeur qui a cherché à vaincre la matière pour imposer un langage personnel. La logique de sa syntaxe et la cohérence de l'agencement du matériau lui ont ainsi permis de personnaliser des éléments dont l'académisme est certain. Voilà le paradoxe : Sallinen n'est pas un novateur que l'expérimentation intéresse ; tout le matériau qu'il utilise provient d'un passé qui, marqué des stigmates post-romantiques, appartient plus généralement à un monde né avec

l'époque baroque et s'achève avec l'Ecole de Vienne. Son grand mérite est de refuser de se laisser enfermer trop aisément par tout mode de classement trop facile ; c'est par la contrainte qu'il réussit à exprimer son besoin créateur mais la question qui reste en suspens est de savoir si ce langage que nous avons rapidement étudié et souvent admiré est celui qui convenait le mieux à son tempérament. Autrement dit, ou peut légitimement se demander si les œuvres que nous avons survolées nous permettent de connaître le vrai Sallinen créateur ou si elles ne représentent qu'une tentative d'expression imparfaite au moyen d'un langage inadéquat. Mais alors, qui est Sallinen ?

- l'auteur qui renie l'aspect le plus moderne de *Mauermusik* ?
- le créateur de pièces perfectionnistes comme *Elegia* ou le 3^{me} *Quatuor* ?
- le compositeur au lyrisme un peu facile de *Ratsumies* ?
- l'être que l'on pressent dans la 3^{me} Symphonie ou dans *Kamarimusiikki 1*, qui arrivera peu à peu à exprimer son tempérament au travers d'un langage adapté ? Un astrologue expliquerait peut-être cette quête inachevée par l'éternelle adolescence du caractère du Bélier ? Pour notre part, ni juge, ni devin, ni prophète, ni conseiller, nous nous contenterons d'attendre que les prochaines œuvres nous aident à découvrir ce qui se passe derrière le masque du compositeur d'*Elegia* Sebastian Knight'ille.

AULIS SALLINEN : L'OEUVRE AU 1. 1. 1978

- | | |
|---------|--|
| 1953 | * <i>Miilunpolttajan joulu</i> , pour chant et piano |
| 1955 | * <i>Missa auroræ</i> , pour chœurs d'hommes |
| 1956 | 2 <i>Scènes mythiques</i> , pour orchestre |
| 1958 | <i>Quatuor à cordes n° 1</i> |
| 1959/60 | <i>Concerto</i> pour orchestre de chambre |
| 1960 | <i>Quatuor à cordes n° 2 : Canzona</i> |
| 1961 | <i>Variations</i> , pour violoncelle et orchestre |
| 1962 | <i>Mauermusik</i> , pour orchestre |
| 1962/67 | 3 <i>Chants lyriques sur la mort</i> , pour baryton, chœurs et orchestre |

- 1963 **Sérénade**, pour deux quatuors à vent
- 1963 **14 «Juventas» variations**, pour orchestre
- 1964 **Elegia Sebastian Knight'ille**, pour violoncelle seul
- 1964 **Métamorphoses**, pour piano et orchestre
- 1964/65 **Quattro per quattro**, pour violon, hautbois, violoncelle et clavecin
- 1965 **Cadenze**, pour violon solo
- 1966 **Notturmo**, pour piano
- 1967 **Variations sur Mallarmé**, ballet pour orchestre
- 1967 * **Chaka**, mélodrame radiophonique
- 1967 * **Suomalainen rukous**, pour chœurs d'hommes
- 1968 **Concerto**, pour violon et orchestre
- 1969 **Quatuor à cordes n° 3: Aspekteja Peltoniemen Hintrikin surumarssista**
- 1969 * **Vintern var hard et Den första snön**, pour chœurs d'enfants
- 1970 **Chaconne**, pour orgue
- 1970 **4 Etudes**, pour violon et piano
- 1970 **Chorali**, pour orchestre
- 1970/71 **Symphonie n° 1**, pour orchestre
- 1971 **Sonate**, pour violoncelle seul
- 1971 **Quatuor à cordes n° 4: Hiljaisia lauluja**
- 1971 **Suite grammaticale**, pour chœurs d'enfants et petit orchestre
- 1972 **4 Laulus unesta**, pour chant et piano
- 1972 **Sinfoninen dialogi (Symphonie n° 2)**, pour percussion et orchestre
- 1973/74 **Ratsumies**, opéra
- 1974 * **Metamorfosa**, pour violoncelle et piano
- 1974 * **Chants de la mer**, pour chœurs d'enfants
- 1974/75 **Symphonie n° 3**, pour orchestre
- 1975 **Kamarimusiikki 1**, pour orchestre à cordes
- 1975 **Canto e ritornello**, pour violon

Note : les oeuvres précédées d'un astérisque ont été supprimées du catalogue public par le compositeur.

- 1975/76 **Kamarimusiikki 2**, pour flûte et orchestre à cordes
- 1976 **Concerto**, pour violoncelle et orchestre
- 1977/78 Oeuvres non encore publiques, terminées ou en cours d'élaboration :
* **Punainen viiva**, opéra - **Symphonie n° 4** - travail sur le **Kalevala**...

DISCOGRAPHIE

Musique de chambre

- 4 Etudes**, pour violon et piano
Lajos Garam / M. Viitasalo
RCA PL 40058 (SF)

- Cadenze**, pour violon seul
Anja Ignatius SCANDIA SLP 575 (SF)
Paavo Pohjola BIS LP 18 (SF/Scan)

- Sonate**, pour violoncelle seul
Erkki Rautio
SCANDIA SLP 575 (SF)

- Elegia Sebastian Knight'ille**
Erkki Rautio
SCANDIA SLP 575 (SF)

- Arto Noras
DA CAM. SM 93710 (SF/D)

- Frans Helmerson BIS LP 64

- Notturmo**, pour piano.
Ralf Gothoni EMI EO63-34283

- Chaconne**, pour orgue
Folke Forsman BIS LP 12

- Quatuor n° 3**
Voces Intimae quartet BIS LP 64
Finlandia quartet EMI 5 E 063-34330

- Quatuor n° 4 «Voces intimae»**
Suhonen quartet SCANDIA SLP 575

- Quattro per quattro** (version avec flûte au lieu de hautbois)
BIS LP 64

Musique vocale, chorale, lyrique :

- Suite grammaticale** EMI 5 E 062.34670
Choeur d'enfants de Tapiola

- 2 Chants**, pour enfants FINNLEVY SFLP 8549
Choeur d'enfants de Vantaa

Chants de rêve	FINNLEVY SFX 11	Orchestre :	
Taru Valjakka / Ralf Gothoni		Mauermusik	DECCA SXL 6431
Rastumies, Festival de Savonlinna		Or. Radio Finlande / P. Berglund	
FINNLEVY SFX 41-43		Symphonie n° 1	BIS LP 41
Orchestre de chambre :		Or. Radio Finlande / O. Kamu	
Musique de chambre n° 1, pour cordes		Symphonie n° 2 « Dialogue Symphonique »	CAPRICE CAP 1073
Orchestre de chambre de Stockholm		Or. Sy. Norrköping / O. Kamu	
BIS LP 46		Symphonie n° 3	BIS LP 41
Musique de chambre n° 2, pour flûte et cordes		Or. Radio Finlande / O. Kamu	
Orch. dir. Okko Kamu	BIS LP 64	Chorali	BIS LP 41
		Or. Ph. Helsinki / P. Berglund	

Mots clefs:

SALLINEN, MUSIQUE, FINLANDE

Le tourisme au Groenland oriental

par : CATHERINE ENEL

Quel est le voyageur qui, de nos jours, revient les mains vides d'un séjour en Afrique, en Indonésie, en Amérique du Sud, sans objet-souvenir à faire trôner sur la télévision, sans petits cadeaux pour la famille et les amis? L'industrie du souvenir procède du tourisme, et le district d'Ammassalik, sur la côte est du Groenland, n'échape pas à cette règle maintenant universelle.



EXOTISME ET REALITE

D'où viennent-ils ces étrangers qui arrivent au Groenland oriental en 1977/78 ? Du monde occidental : Etats-Unis, Canada, Europe, du Japon aussi. Pour assouvir leurs rêves « eskimo » ? S'ils peuvent souvent voir, en hiver, des traîneaux tirés par des chiens, la plupart des images stéréotypées du Grand Nord et du grand froid n'ont à Ammassalik aucune réalité. Des igloos de neige ? Non ! Car personne n'en édifie dans cette région. Les maisons sont désormais préfabriquées et importées du Danemark. Verront-ils alors, ces étrangers, les petits êtres humains tout ronds, emmitoufflés dans des vêtements de fourrure, de leurs livres d'enfants ? Un tel habillement ne concerne plus que quelques chasseurs qui préfèrent aux lainages, cotonnades et tissus synthétiques importés la chaleur et l'imperméabilité du vêtement et des bottes de peau. Atteignent-ils au moins, ces touristes, une société vivant exclusivement de chasse et de pêche ? Il leur suffit de pénétrer chez le boucher pour se rendre compte que ce temps est révolu.

Ces voyageurs de passage restent peu nombreux, l'hiver, à atterrir à Kulusuk, aéroport proche du village de Kap Dan et desservant le district d'Ammassalik. Par contre, l'été, trois ou quatre avions par semaine, venus de Reykjavik, débarquent chacun une trentaine à une quarantaine de passagers qui réembarkeront pour leur destination islandaise

dans un délai de trois heures environ. Ces touristes, qui ont acheté un billet d'avion pour le Grand Nord, n'ont que le temps de parcourir à pied, en une vingtaine de minutes, la distance qui sépare l'aérodrome du village dont les dépliants publicitaires des agences de voyages ont fait miroiter les images « eskimo », de remonter rapidement le chemin principal qui mène de la boutique à l'église, de passer d'une démonstration non moins « éclair » de danse au tambour, d'enfermer dans leurs appareils photographiques ou cinématographiques nombre de clichés des gens et du pays, et de distribuer force confiseries aux enfants dont les dents sont déjà gâtées par la consommation abusive de sucre. Et enfin, ils succomberont à la tentation d'acheter les souvenirs...

Que sont-ils donc, ces souvenirs ? Quelques ouvrages confectionnés par les femmes, tels que colliers et napperons de perles, sans grande originalité groenlandaise ; parfois une paire de pantoufles en peau de phoque bordée de peau de chien. Et surtout des petites figurines, les « **tupilek** » comme on les appelle, sculptées dans la dent de cachalot pour la plupart, produits d'un artisanat exclusivement masculin. Figurines composites, abstraites, monstrueuses parfois, inquiétantes, qui ne répondent pas aux normes esthétiques occidentales, et ne font guère l'unanimité auprès de ces étrangers de passage. Mais... il faut bien rapporter quelque chose. Personne n'a acheté ce voyage « au pays des Eskimo » pour en rentrer sans preuve à exhiber. Alors on s'enquiert des prix. Et l'on acquiert une ou deux de ces figurines. A les observer, ces touristes, je n'ai jamais remarqué de larges sourires satisfaits, au terme de leurs achats. Plutôt presque une moue de résignation.

LES OUVRIERS DU SOUVENIR

Le commerce prospère, cependant. Certaines maisons de Kap Dan résonnent quasi

quotidiennement du bruit des scies, des limes, des forets.

Qui sont donc ces ouvriers du souvenir ?

Si l'on considère l'artisanat touristique d'un point de vue sociologique et non pas esthétique — tel est ici mon propos —, il est surprenant de constater quelle importance détiend cette activité dans la vie quotidienne du groupe.

Les deux questions fondamentales auxquelles mon travail cherche une réponse sont: d'une part comment la société ammassalimut a-t-elle pu susciter des artisans spécialisés (autrefois tout homme était chasseur et artisan) dont le statut social actuel mérite d'être abordé; d'autre part, qu'y a-t-il de vraiment traditionnel dans ces «**tupilek**» fabriqués par les artisans est-groenlandais et vendus comme l'objet typique, représentatif de la mythologie eskimo ?

L'ARTISAN ET LA SOCIÉTÉ

Comment une société cynégétique égalitaire a-t-elle pu devenir, en l'espace de moins d'un siècle, une société de type occidental comprenant des catégories socio-professionnelles bien délimitées ? En prenant le cas du village de Kap Dan qui, dans le district d'Amassalik, est celui où la production artisanale masculine de **tupilek** dominé de beaucoup les activités, j'ai tenté de mettre en évidence les relations de cause à effet entre développement socio-économique et production artisanale.

L'histoire de l'évolution de la société oblige à prendre en compte le facteur démographique : « On peut affirmer que les premiers grands changements survenus à Ammassalik au contact des Eropœens ne furent ni d'ordre technologique, ni d'ordre économique, mais d'ordre démographique, avec toutes les répercussions que cela implique sur l'organisation sociale du groupe », écrit J. Robert-Lamblin (1975 : 223). Il est certain que l'explosion démographique qu'a connue la société ammassalimut depuis sa découverte en 1884 est déterminante dans le processus de changement. Kap Dan compte environ 400 habitants en été 1977, et 55% de cette population a moins de 20 ans. Le site n'est pas le plus giboyeux du district ce qui nécessite de longs trajets à partir du village pour se rendre sur des lieux plus propices à la

chasse aux mammifères marins ou à la pêche, — cela implique donc la possession d'un traîneau et d'un attelage de chiens ou d'une embarcation. Tous les membres du groupe ne peuvent ou ne veulent satisfaire à ces exigences.

La proximité de l'aérodrome et de la base militaire américaine, depuis 1956, de même que l'implantation d'un comptoir du K. G. H. (Den Kongelag Gronlandske Handel — le Département Royal du Commerce Groenlandais), de l'église luthérienne et d'une école n'ont pas été sans influencer l'évolution de la vie au village.

Les données de mon observation ne concernent que le groupe d'artisans du sexe masculin. En effet, les femmes de Kap Dan ne sculptent pas, contrairement à ce qui se passe dans bon nombre de villages inuit canadiens. Aussi ne me suis-je pas arrêtée aux activités féminines d'artisanat touristique, travail de perles et de peaux, du fait qu'elles ne possèdent pas l'ampleur socio-économique de l'artisanat touristique, masculin. Je ne mentionnerai ici qu'un seul fait pour étayer ma prise de position : le K. G. H. lui-même n'est plus acheteur, en 1977/78, des produits de l'artisanat touristique féminin, ce qui limite d'autant les possibilités d'accès à des chiffres permettant une tentative statistique. L'homme reste le pourvoyeur de biens nécessaires à la consommation d'une famille. Quant aux sommes qui rentrent dans un foyer par le truchement de la vente de quelques colliers, napperons ou pantoufles, elle reviennent à la femme et sont plus ou moins considérées comme de l'argent de poche. (Sauf dans le cas de femmes seules, veuves, par exemple, pour qui ce travail peut être effectué en vue de subvenir aux besoins courants). Il existe bien sûr, parallèlement, une grande activité féminine de confection du costume national ; cette production étant destinée à un usage interne ne peut être prise en considération dans ce travail concernant les objets destinés à une vente externe.

Pour en revenir aux artisans masculins, il m'intéressait de me pencher sur la question de la place attribuée à l'artisan par les membres de la communauté elle-même. Dans un village comme Cap Dan, chacun connaît l'autre, chacun sait de quoi vit l'autre. Ou'en est-il de la hiérarchie dans la considération au sein du groupe des individus aux activités aujourd'hui sépa-

rées, spécialisées? Autrefois, chaque homme adulte était chasseur, à moins d'infirmité, en même temps qu'artisan, fabriquant les moyens de transport, les armes, les outils, les ustensiles de ménages, les objets rituels etc. Le bon chasseur détenait un certain prestige, jamais associé cependant à un pouvoir politique. Aujourd'hui, 37 des 106 hommes de 17 ans et plus, vont à la chasse; et 27 d'entre eux cumulent une activité de chasse et ou de pêche, un emploi salarié et ou une activité artisanale, comme le montre le tableau suivant.

Kap Dan - 1977 - Répartition des hommes de 17 ans et plus selon les activités

chasse et/ou pêche exclusivement	10
chasse et/ou pêche + emploi salarié	1
chasse et/ou pêche + artisanat	23
chasse et/ou pêche + emploi salarié + artisanat	3
emploi salarié exclusivement	8
emploi salarié + artisanat	14
artisan exclusivement	35
inactifs	12

nombre total d'hommes de 17 ans et plus	106

Quels sont ceux, parmi ces hommes, dont on convoite la situation?

Le chasseur, l'employé, l'artisan? Dans l'état actuel de mon travail d'observation, je dirais que les plus âgés du groupe ont gardé leur considération pour le métier de chasseur et que les plus jeunes ont tendance à envier l'employé salarié régulier dont les conditions de vie s'apparentent au modèle danois, omniprésent. Mais l'accès à ces emplois salariés dans le village lui-même est très limité et nécessite une éducation ou une formation professionnelle que bien peu ont acquise. Les artisans qui ne savent pas chasser ou qui trouvent occasionnellement un emploi, seraient-ils les malaimés du groupe? Il me semble pas faux d'affirmer que les chasseurs-artisans sont plus estimés que les seuls artisans; ces derniers, par exemple, sont répartis dans les habitations les plus anciennes du village, dans la partie la moins prisée: les maisons y sont

aussi plus démunies d'éléments de confort. (*) S'il existe une différenciation incontestable de l'habitation en fonction des catégories socio-professionnelles, peut-on aller jusqu'à parler de réel antagonisme entre les individus composant ces catégories, antagonisme qu'aurait créé le procès de développement économique et de modernisation? La transformation, pour avoir été relativement brutale (elle ne date guère que des années 1950) n'est certes pas globale, et elle n'a pas, jusqu'ici, de façon spectaculaire et perceptible à l'oeil nu, scindé la population de Kap Dan en des groupes rivaux.

ACTIVITE TRADITIONNELLE ET ECONOMIE DE MARCHÉ I

L'artisan lui-même, qu'attend-il de ses congénères: reconnaissance de ses aptitudes manuelles, admiration? Les gestes du travail du bois, de l'os et de l'ivoire, de la pierre, il le sait, sont des gestes millénaires dans les sociétés arctiques — la pérennité de l'habileté eskimo est donc assurée. Le phénomène de la matérialisation plastique de la pensée, de l'image, n'est pas récent. Alors, l'artisan d'aujourd'hui demande-t-il qu'on lui reconnaisse la faculté de s'être adapté aux changements survenus dans sa société en vendant sa dextérité? A partir du moment où les membres de la société ammassalimiut augmentent en nombre, où les ressources locales ne suffisent plus à l'ensemble du groupe, où s'est installé un comptoir commercial, où les enfants sont contraints à une scolarité minimum de sept années à partir de l'âge de 7 ans, il est devenu vital de s'accommoder de ces transformations et d'entrer dans le jeu de l'économie de marché: produire pour acheter les biens de consommation courante auxquels on n'accède que par l'intermédiaire de la monnaie. Pour se procurer les produits devenus de nécessité journalière (café, thé, sucre, pain de seigle, farine, margarine, tabac, alcool, charbon ou mazout, vêtements) il faut de l'argent. Mais que faire pour obtenir la numéraire indispensable? Aller à la pêche et vendre la morue. Aller à la chasse et

 (*) Ces artisans exclusivement sont aussi les plus jeunes; leur moyenne d'âge est de 27 ans, alors que la moyenne d'âge des chasseurs-pêcheurs exclusivement de 48 ans.

vendre les peaux de phoque et d'ours. Etre employé à la boutique, à l'école. Obtenir une pension de vieillesse, d'invalidité, ou encore des allocations familiales. Mais les quelque quatre cents individus composant le village de Kap Dan, un des six lieux habités du district d'Ammassalik, n'ont pas tous accès à une position d'assistés, particulièrement les plus jeunes. Alors certains vendent leur force de travail et leur éducation insuffisante en se tournant vers l'artisanat touristique. Les autorités commerciales danoises ont tenté d'adapter au contexte local les possibilités de choix, prenant notamment en compte l'habileté manuelle réputée de cette population. Il a semblé possible au K. G. H. de l'associer à la demande croissante de souvenirs que pouvaient représenter les travailleurs danois sur place, les étrangers de passage ainsi que le Danemark qui, comme tous les pays du monde occidental, a connu, vers la fin des années 1960, la flambée de la mode des objets exotiques.

Ainsi fut mise en place la machinerie de l'industrie du souvenir.

Le K.G.H. avait de fortes présomptions de croire que les Est-groenlandais y adhèreraient aisément. Dètà Einar Mikkelsen, en 1944, écrit que l'acquisition d'argent par la vente des produits de l'artisanat domestique était une réalité dès la première décennie de la colonisation. Citant les sources de revenus des Est-groenlandais en 1894, il donne en cinquième et dernière position : «Casual receipts from the sale of articles manufactured at home». (1944 : 160). De même, C. Skinner dit qu'en 1941-42, il était pratique courante pour les Américains alors en place au Groenland oriental — isolé du Danemark pendant toute la période de la seconde guerre mondiale — que : «many cartons of cigarettes and much used clothing are traded for handicraft, including masks and sculptures of wood and ivory' (1975 : 238).

Le K.G.H. a alors entrepris d'importer, de Norvège d'abord, du Japon ensuite, de la dent de cachalot, l'ivoire local n'étant pas suffisamment abondant (narvals et morses ne sont pas tués, chaque année, en grand nombre). Succédant d'un matériau connu, la dent de cachalot fut d'emblée travaillée sans peine ; les outils traditionnels s'y adaptaient bien, et il ne fut pas nécessaire à chaque individu d'investir

d'importantes sommes d'argent dans un outillage adéquat.

Il est certain que l'adresse à sculpter est un fait social ; personne à Kap Dan dit avoir jamais appris à sculpter. Chacun dit savoir sculpter n'importe quel type de figurine, à la demande. Les bordereaux d'achat du K.G.H. prouvent que, si les artisans qui travaillent et vendent plus ou moins régulièrement leur production à cette institution sont les plus nombreux, il n'est pas rare qu'un habitant de Kap Dan ait, à quelques reprises dans l'année, vendu un figurine sculptée par lui, simplement pour répondre à un besoin occasionnel d'argent.

TRADITIONS ET CHANGEMENTS

L'ARTISANAT MERCANTILE :

L'histoire de la première représentation d'un **tulipek** est maintenant légendaire : dans presque toutes les communautés eskimo, les chamans possédaient leurs propres amulettes représentant les esprit auxquels ils avaient recours. Au Groenland, nombreux étaient les membres de la communauté qui, en plus du chaman, ou **angakok**, possédaient le pouvoir agissant de créer un **tupilek**, «composed of various part of different animals, and enabled to act in the shape of any of those animale which was wished. The tupilak differed from the amulet in being the work of its own user, and being secretly fashioned by himself' (Rink, 1857 : 53). Ce à quoi R. Gessain ajoute qu'à Ammassalik le magicien «lui donne vie pour aller tuer son ennemi», et que «s'il n'atteint pas son but, cet être maléfique reviendra attaquer son propre créateur» (1975 : 321).

Il semblerait, d'après la littérature que la première représentation de **tupilek** fut effectuée à Ammassalik en 1884, à la requête de Gustaw Holm, premier Danois à avoir atteint cette population. Un **tupilek** aurait à ce moment pris pour la première fois la forme d'une statuette, la sculpture étant un mode d'expression et de figuration plus habituel que le dessin pour les Ammassalimiut d'alors. Cet «objet-tupilek» — ou figuration de l'être magique — n'a jamais possédé le pouvoir du **tupilek** vivant.

C'est ainsi que commencerait donc l'histoire de ce que l'on peut aisément appeler aujourd'hui l'industrie du **tupilek** production en grande série de «toutes sortes de petites sculp.

tures modernes, généralement en dents de cachalot, faites pour la vente aux étrangers, travailleurs danois ou touristes, représentant soit de tels êtres composites, soit des esprits auxiliaires de chaman, soit des formes animales ou humaines imaginées par le sculpteur (Ges-sain, 1975 : 321).

Que reste-t-il de traditionnel dans ces souvenirs-tupilek que l'on rapporte du Groenland oriental ? Et encore, quelle est la part d'expression individuelle et/ou d'expression collective dans cette production artisanale actuelle ? A la vue d'une seule figurine, on serait tenté de croire qu'elle traduit une imagination personnelle fertile. Les caisses de milliers de **tupilek**, dont tellement sont semblables, que j'ai pu voir dans les réserves du K.G.H. à Copenhague, ont eu tôt fait de m'enlever mes illusions.

UN ART COUPE DE LA VIE...

Il n'est pas possible de qualifier d'art est-groenlandais ces figurines produites en grand nombre d'exemplaires et presque exclusivement destinées à la vente extérieure à la société productrice. Non pas qu'il soit ici question de critiquer l'abstraction des formes : les qualités artistiques ne se situent pas seulement dans la faculté de reproduire une image de façon réaliste. Cependant, dans le cas particulier de la sculpture des Ammassalimiut, l'intérêt de la figuration réaliste où se manifeste l'esprit d'observation du chasseur est certain. Et il est amusant de noter que seuls les chasseurs-artisans sont capables de tailler correctement un ours marchant sur la banquise ou se débattant contre l'attaque des chiens, par exemple. D'ailleurs comment pourrait-il se faire qu'un artisan n'ayant presque jamais participé à une chasse puisse en reproduire les images ? Il peut y avoir bien évidemment l'apprentissage social, familial. Le père, chasseur, est capable de sculpter un figurine réaliste, traduisant ainsi un élément de l'univers qu'il connaît ; le fils, par imitation, peut alors reproduire un image, mais celle-ci reste cependant extérieure à son propre domaine, et les risques d'erreur, d'imprécision, de mauvaise interprétation s'accroissent. C'est ainsi que j'ai plusieurs fois observé un père et un fils travaillant à la chaîne, le premier, chasseur, taillant des silhouettes de chasseur, laissant à son fils — qui ne va jamais

à la chasse — le travail de polissage, qui n'est pas le travail d'expression artistique.

Et l'éthique professionnelle de l'artisan, quelle est-elle ?

A-t-il aujourd'hui le souci d'empêcher de mourir ou de faire revivre les croyances d'autrefois ? Tente-t-il de perfectionner un forme traditionnelle des expression plastique ? A-t-il conscience d'appartenir à une société ayant subi de profonds bouleversements et n'ayant pas tenté de frayer elle-même ces changements ? A-t-il conscience de la manipulation politico-économique dont il est l'objet ?

Le moteur de la production artisanal me paraît résider essentiellement dans le besoin impérieux d'argent. Et l'artisan me semble par trop enclin à sculpter selon les critères de la demande, qui ne sont pas obligatoirement les siens. Il est pris dans le cycle opératoire d'achat de matière première qui se transforme en un produit avec lequel il peut acquérir, entre autre choses les biens de consommation courante et de nouveau la matière première nécessaire à la continuité de son activité. L'opinion publique veut que l'artisan choisisse avec soin la dent qu'il va sculpter ; je ne veux pas m'inscrire en faux contre cette affirmation très souvent entendue. Mais je voudrais cependant ajouter que le facteur financier est au moins aussi important que la forme de la dent ; je veux dire par là que sans nul doute l'artisan choisira une dent plus ou moins grosse (le prix est fonction du poids) selon ce qu'il désire représenter, mais aussi surtout selon la somme d'argent qu'il peut ou veut consentir à investir dans l'achat de sa matière première.

Les manifestations de l'emprunt d'éléments de la culture matérielle extérieurs à la société ammassalimiut sont nombreux, et il s'agit bien là de conséquences de la rencontre de cultures. En ce qui concerne l'artisanat, quels sont les effets de cette rencontre ?

Dans le domaine technique, deux exemples : si le foret-à-arc traditionnel est utilisé au cours de la fabrication d'une figurine, la scie et l'étau le sont aussi, outils d'importation récente. De même que l'utilisation de matière plastique noire est maintenant pratique courante pour remplir les cavités creusées dans les figurines, là où doivent figurer les yeux.

DES MYTHES... STEREOTYPES !

Dans le domaine social, que reste-t-il du rapport entre l'homme chasseur-artisan et l'univers mythologique dont devrait témoigner le **tupilek** que façonne l'artisan d'aujourd'hui ? Que connaissent les jeunes, qui ont passé leur enfance et leur adolescence sur les bancs de l'école danoise, de l'histoire, de la mythologie, de la pensée religieuse de leurs ancêtres ? Que savent les artisans de ce passé qu'ils vendent aux étrangers sous la forme de ces petits monstres d'ivoire ? L'enquête menée à son terme risque fort de prouver qu'il ne s'agit que de représentations très stéréotypées d'êtres mythologiques dont les fabricants eux-mêmes ne connaissent pas la véritable histoire. Sont-ils trop imprégnés de luthéranisme ?

Il faut ici constater que la création artisanale n'est plus associée à des rites sociaux. Autrefois le chasseur décorait son harpon pour qu'il soit agréable aux phoques d'être tués par un objet esthétique et fonctionnel : « le harpon est parfait et le chasseur expert, son cœur est reconnaissant, ses vêtements, ses armes sont parés, ornés pour honorer... » (Gessain, 1960 : 45). Autrefois les masques « apparaissaient dans les grandes maisons d'hiver, aux cours de cérémonies de danses accompagnées au tambour, où des hommes masqués jouaient individuellement des saynètes chantées » (Gessain, 1978. 2). Plus rien de produit de cette dextérité masculine n'a de fonction sociale au sein même de la société productrice ; la fonction est devenue essentiellement commerciale, rémunératrice. A Kap Dan plus personne ne sculpte de masques, alors que le Musée de l'Homme possède une collection de plus de 100 masques recueillis en 1934/35 en grande partie dans ce village. Deux ou trois artisans le font encore dans un autre village du district, **Kummiut**. Tous ces masques sont cependant destinés à la vente. Certains objets d'artisanat local rempliront chez les quelques Est-groenlandais parvenus socialement au modèle danois ou chez les ménages mixtes dano-groenlandais, la fonction décorative qu'ils remplissent dans les maisons européennes, américaines ou autres. Mais il est remarquable qu'aucune des figurines, ne se trouve exposée dans une maison d'artisan est-groenlandais.

Celui-ci — pas plus que la famille qui l'entoure — n'établit aucune relation sentimen-

tales aux objets de sa création. Il n'est question pour lui que d'une activité rétribuée tout comme la morue l'été pour le pêcheur. Lorsque je leur ai montré des photos de figurines acquises par R. Gessain en 1966 à Kap Dan, les artisans qui les avaient sculptées ne les reconnaissaient pas comme leurs, en 1977.

Par contre, les travaux féminins de perles sont souvent accrochés sur un mur ou posés sur un meuble, même dans les maisons les plus démunies de Kap Dan. Ces travaux de perles font l'objet de cadeaux à circulation interne, ce qui ne se produit pratiquement jamais pour les **tupilek**. Différence de considération du travail de l'homme, nécessairement rémunérateur, et du travail de la femme à qui la société octroie désormais le droit de se consacrer à des hobbies ?

Qu'est devenu le rapport complémentaire homme / femme vital pour le couple eskimo d'autrefois ? Aujourd'hui la femme ne participe en général pas au travail de son mari artisan, si ce n'est qu'elle est parfois déléguée pour aller vendre le produit fini au comptoir du K. G. H. La femme d'un artisan ou d'un employé non chasseur n'est pas concernée par le travail de dépeçage et de préparation des peaux ; elle occupe bien souvent son temps au jeu de cartes et/ou à la confection d'objets de perles.

CYCLES SAISONNIERS ET VIE MODERNE

Le cycle saisonnier des activités n'a également plus de sens. L'hiver pourrait favoriser le travail à l'intérieur de la maison, l'été les activités extérieures. Ou bien on pourrait dire, inversement, l'été saison du tourisme, pourrait favoriser l'activité artisanale. Rien n'est moins sûr. Tout au long de l'année il existe trois possibilités pour l'artisan de Kap Dan : monter jusqu'à la base militaire américaine ou il y a bien souvent preneur ; chaque lundi, mercredi, vendredi, vendre son produit au comptoir du K.G.H., en principe toujours acheteur (il s'effectue parfois, au niveau de cette institution, un semblant de sélection selon de très vagues critères de qualité de fabrication) ; enfin trouver un client parmi les Danois résidents du village même de Kap Dan, de l'aérodrome de Kulusuk ou bien même de la capitale du district, Ammassalik. Ses

possibilités sécurisantes font que l'artisan ne s'acharne pas, m'a-t-il semblé, à produire un plus grand nombre de figurines à un moment de l'année plutôt qu'à un autre. Bien sûr, un contrôle rigoureux de la production est difficile, car si j'ai eu accès à de nombreuses informations concernant les achats du K.G.H. à Kap Dan, l'artisan lui-même ne fournit aucun renseignement précis sur le nombre de statuettes fabriquées et écoulées, soit auprès du K.G.H., soit hors de ce circuit. Il n'en tient aucune comptabilité, ne serait-ce qu'approximativement mémorisée.

Le nomadisme saisonnier est tout autant chose du passé pour les artisans ; rassurés par la sécurité que représente le comptoir et les touristes, ils se sont sédentarisés et ne quittent plus le village que pour se rendre au centre administratif d'Ammassalik, ou parfois encore pour rendre visite à de la famille dans un autre village. Les migrations saisonnières à la poursuite du gibier sont parfois remplacées par des migrations à la poursuite de l'argent ; quelques jeunes de Kap Dan, artisans ou inactifs l'hiver au village, vont l'été à Ammassalik chercher un emploi auprès des entreprises de construction dont l'activité est beaucoup plus importante l'été que l'hiver. La sédentarisation, la répartition des familles restreintes dans les nouvelles maisons, la scolarisation des enfants selon le modèle danois et de ce fait mal adoptée aux conditions locales, le départ des jeunes pour le pensionnat d'Ammassalik ou au Danemark, tout ceci a contribué à rompre la vie et la coopération familiale. De tous ces enfants qui ont été élevés hors du milieu familial, peu veulent encore devenir chasseurs ou pêcheurs, ce qui nécessiterait un long apprentissage des techniques et de la connaissance du milieu.

La plupart de ceux qui ont l'intention de demeurer au village, deviennent des artisans.

INDIVIDUALISME = PROGRES ?

La société communautaire, égalitaire, d'autrefois, serait-elle devenue une société individualiste ? Il faut signaler ici qu'aucune initiative d'artisans est-groenlandais n'a jusqu'ici entreprise une organisation en coopérative, à l'image des sculpteurs, inuit canadiens. Il existe bien à Kap Dan une association des artisans, mais à priori son rôle s'arrête à celui de

banquier ; elle achète à l'artisan sa production, les jours où le K.G.H. est fermé à ce type d'achat, et revend les figurines à ce même K.G.H., une fois par mois environ.

Et que sont devenus les obligations coutumières de partage du gibier ? Comment s'exerce aujourd'hui la solidarité entre membres d'une même famille, entre artisans, chasseurs et employés ? Comment un artisan procure-t-il à sa famille le phoque qu'il ne va pas chercher lui-même et qui reste considéré comme la nourriture par excellence ?

Autrefois, la viande de phoque se partageait selon des rites très précis ; maintenant elle se partage encore, mais aussi se monnaie. Son prix élevé et sa rareté, à Kap Dan, en hiver 1977/78, ont fait qu'il était fréquent de voir des familles d'artisans se nourrir de semaines entières de pain graissé de margarine, de flocons d'avoine et de thé abondamment sucré.

Ainsi donc, sous le label de « Gronlandsk husflid » largement diffusé par le K.G.H. (et que l'on pourrait traduire par : artisanal domestique groenlandais) se dissimule une bonne partie des conséquences du processus d'acculturation que connaît la société ammassalimut.

LA RECULTURATION : UNE VOIE POSSIBLE.

Quels en sont les agents et les modalités ? Il est bien complexe d'en démêler tous les éléments enchevêtrés.

Il me paraît ici nécessaire de se tourner vers l'espoir de la reculturation. Peut-être que les artisans se pencheront sur le riche passé de la société dont ils sont issus, et, forts de la connaissance de ce passé, s'adapteront-ils aux nouvelles exigences du milieu social, économique, politique, religieux, au lieu de vendre de fausse tradition et d'avoir pour souci essentiel de gagner de l'argent, sans être conscients qu'ils sont en passe de devenir les prolétaires du Groenland oriental, si ce n'est déjà fait. Il suffit de prendre en considération le gain de l'artisan pour comprendre qu'il n'est pas le mieux loti de la société. Un artisan consacre au minimum cinq et plutôt six heures en moyenne à tailler et polir une statuette ; il investit environ 30 kr. (couron-

nes danoises). dans l'achat de la matière première ; il vend son produit fini au K.G.H. pour environ 100 kr. Cela lui fait une rétribution de 70 kr., pour 5 à 6 heures de travail, soit entre 11 et 14 kr. de salaire horaire. Et je ne prends pas en compte ici l'amortissement de l'outillage. Or, le salaire horaire au Groenland, en 1976, d'un ouvrier non spécialisé était de 16.85 kr. et celui d'un ouvrier spécialisé de 21 kr.

Que vont faire ces artisans devant le fait déjà connu d'eux en 1977, que le K.G.H. ne pourra plus importer de la dent de cachalot du Japon du fait des nouvelles règles internationales interdisant dorénavant la chasse de ce mammifère marin ? Iront-ils ramasser le bois de flottage à leur disposition à proximité du village ? Se mettront-ils à tailler la stéatite locale, ou bien attendront-ils que le K.G.H. importe une autre matière première ? S'organiseront-ils un jour en coopérative, ou bien laisseront-ils s'installer une attitude individualiste, n'ayant chacun pour seul objectif que de vendre sa production, à n'importe quel prix et quelles que soient les conditions de travail ? Trouveront-ils une motivation pour combattre les forces d'inertie que je crois pouvoir déceler aujourd'hui parmi eux et qui sont consternantes ? Les ambiguïtés, les contradictions inhérentes au processus de changement trouveront-elles une solution par la volonté même des artisans, associée à celle des autres membres du groupe ?

La bonne volonté du K.G.H. n'est pas à

mettre en doute, car ce n'est pas cette institution qui encaisse de gros bénéfices sur la vente des objets d'artisanat. Elle reste cependant trop protectrice à l'encontre des artisans, prenant en charge l'importation de la matière première et la production non écoulee hors de son circuit. Cette politique correspond en fait au but premier de l'installation danoise dans ce district, à savoir empêcher l'extinction de cette population. Mais à quel prix pour la culture groenlandaise ?

Il est vrai que cette politique a peut-être sauvé nombre de jeunes d'une émigration soit vers Groenland de l'Ouest, soit vers le Danemark, avec toutes les complications sociales et psychologiques qu'entraîne ce type d'émigration. L'émigration vers le Danemark se poursuit, mais selon l'étude de M. Berrot, elle concerne plutôt les femmes ammassalimiut que les hommes, ayant été favorisée par le déséquilibre de la structure par sexe au Groenland oriental' (1975 : 172).

En conclusion, la situation sociale des artisans ne cristalliserait-elle pas les nombreux changements survenus dans le processus fondamental de fonctionnement de cette société de chasseurs-cueilleurs d'autrefois ? Ne faut-il pas voir dans l'industrie du souvenir du district d'Ammassalimiut un des signes d'un rapport inégal entre société ammassalimiut et société occidentale, et d'une population qui malheureusement se complait dans une position d'assistance ?

(N.B. Les intertitres sont de la Rédaction).

Mots clefs :

TUPILEK, ESKIMO, GROENLAND,
AMMASSALIK, TOURISME.

L'épopée de Yermak et la conquête de la Sibérie occidentale

par Christian MALET

Selon une ancienne légende de Novgorod, Alexandre le Grand aurait, au cours de ses conquêtes, franchi « le Grand Rocher » (1). Il serait ainsi parvenu en **Yougra**, pays bordé par la mer la plus froide du monde. C'est alors que le spectacle horrible des sauvages qui le peuplaient — tous des cannibales et des païens — l'indigna au point qu'il demanda à Dieu de préserver les hommes du contact de ces êtres impurs. Pour l'exaucer, Dieu ferma l'accès de la montagne à l'aide d'une **porte de cuivre** qui ne se rouvrira qu'au jour du Jugement dernier.

Yougra, encore appelé **Mangaseia**, désigne la Sibérie, contrée dont la richesse en fourrures précieuses : zibelines, castors, renards argentés, écureuils, fut une source de profits pour la cité hanséatique. On peut voir dans la description légendaire de ses habitants une allusion aux Samoyèdes, dont le nom, mal interprété par les Russes, en vint à signifier anthropophage ce qu'ils n'ont sans doute jamais été. (2). Quant aux différentes dénominations de l'Oural, nous savons, qu'à côté de **Grand Rocher**, on trouve **Porte de Fer** et **Porte de Cuivre**, la mention de ces deux minéraux, également abondants dans son sous-sol, ne saurait être fortuite.

Il est hors de doute que le sens caché de cette légende ait été connu de certains Novgorodiens, parmi lesquels — Anika Stroganov — mais en dépit des rêves que devaient nourrir ces commerçants entreprenants, dignes successeurs des Varègues, **Mangaseia** demeurait désespérément inaccessible. Pourtant, à la suite des différentes expéditions qui avaient été tentées au cours des siècles (3) on n'était pas sans avoir quelque idée sur la manière de s'y rendre. Trois axes de pénétration, l'un par mer, les autres par terre, pouvaient être envisagés :

— la voie maritime, au nord, emprunte les mers bordières de l'Océan Glacial Arctique, de l'embouchure de la Dvina à l'Ob', son in-

convénient majeur : elle est — encore de nos jours, terriblement dangereuse et impraticable la majeure partie de l'année.

— la voie terrestre offre deux possibilités : — au nord, par la vallée de la Vym et de la Pétchora, mais le climat rigoureux nord-ouralien et arctique en hiver, comme la liquéfaction du sol de la toundra en été, rendent cet accès malaisé.

— au sud, le pays de Perm offre les meilleures conditions, toutefois, à l'époque il fallait compter avec les tribus aborigènes qui voyaient d'un mauvais oeil, et non sans raison, les colons pénétrer sur leur territoire de chasse.

Le problème aurait pu paraître insoluble sans l'habile diplomatie et la tenacité d'Anika Stroganov, aussi convient-il de s'arrêter un instant sur ce personnage dont le destin fut étroitement lié à l'avenir de la Sibérie. Issu d'une riche famille de négociants établis depuis plus d'un siècle dans la région de Novgorod, il avait considérablement accru sa fortune par le commerce du sel mais il désirait étendre encore son domaine vers l'est tant pour les fourrures, qu'elle recelait que pour faire main basse sur les gisements de fer. Il sut faire valoir au tzar Ivan III que jamais on ne parviendrait à s'emparer des richesses de **Mangaseia** tant que la route de Perm resterait fermée à la colonisation. Un an plus tard, en 1558, une charte impériale concédait aux Stroganov « **toutes les terres incultes situées au bord des affluents de la Kama depuis leurs confluent jusqu'à leurs sources** » et les exonérait d'impôts pour une durée de vingt ans. Ils avaient en outre le droit d'exploiter les salins, d'extraire le fer, de fondre des canons, de battre monnaie et d'entretenir une garde armée. Ces privilèges énormes équivalaient à la création, avant la lettre d'un état tampon quasi-autonome sur les marches orientales de l'empire.

Dès lors, le moindre prétexte serait bon pour

intervenir. Mais il y a loin de l'expédition punitive à l'organisation d'une conquête durable. Dans ce dernier cas, la conjonction de trois facteurs s'impose, à savoir : un monarque entreprenant, un grand capitaine et... le nerf de la guerre. Ces conditions se trouvèrent réunies vingt ans plus tard.

Depuis la fin de la domination mongole en Russie (4), la Moscovie avait progressivement obtenu l'allégeance de plusieurs khanats tatars. En particulier, le Khan Edigei payait régulièrement un tribut au Tzar. Tout alla pour le mieux jusqu'au jour où son rival, Koutchoum, le fit assassiner pour régner à sa place. Surnommé «**l'Aigle de Sibérie**», le nouveau khan, qui se disait descendant en ligne directe de Gengis Khan, estimait ipso facto n'être plus tenu de verser le Yassak (5) aux Russes, bien décidé à l'avenir à traiter avec eux d'égal à égal. Ceci n'entraîna malheureusement pas dans les vues d'Ivan IV le Terrible, qui n'attendait qu'une occasion pour faire un exemple.

Les voies de la providence étant impénétrables, celle-ci survint bientôt sous la forme d'une plainte émanant de loyaux serviteurs, les Stroganov, dont les terres étaient sans cesse ravagées par les hordes de Tatars, de Tchémémisses et d'Ostyaks, féales de Koutchoum. Par une nouvelle charte, le tzar concéda aux négociants, pour une durée de vingt ans «**l'Ukraine sibérienne**», c'est à dire, la région transouralienne jusqu'au Tobol, à charge pour eux d'y entretenir des troupes, construire des forteresses, coloniser les autochtones et d'en extraire les minerais. Les incursions se succédant, les dignes héritiers d'Anika décidèrent, non sans la bénédiction du pouvoir central, d'organiser une expédition en Sibérie, au coeur même du pays où Koutchoum levait ses armées et où se trouvait sa capitale : Isker.

Pour mettre leur projet à exécution, il leur fallait des hommes ambitieux, ayant la guerre dans le sang, point trop scrupuleux et suffisamment audacieux pour que la pensée d'un riche butin leur fit oublier les risques de l'entreprise. Tout naturellement ils firent appel aux cosaques.

Les cosaques, dont le nom vient du moyen turc et signifie : homme libre, gaillard, luron, (6) vivaient en communautés agraires, d'un peu de culture, d'élevage, de chasse et de pêche et

de razzias occasionnelles. Ils étaient organisés militairement, ayant à leur tête l'heitman, assisté d'officiers, les atamans. On les trouvait en général sur les marches de l'empire, le long des fleuves tels que le Don, le Dniepr et la Volga. De caractère indépendant, ils fuyaient l'autorité du gouvernement central. La légende veut, qu'ils reçurent en 1579, une lettre des Stroganov leur offrant «**un service honorable**» tout en les admonestant pour «**leur métier, indigne de héros chrétiens**» et qu'en la lisant «**ils versèrent des larmes d'émotion**». Ceci paraît d'autant plus improbable que nombre d'entre eux étaient recherchés pour avoir pillé le palais du Khan nogaique et emmené ses femmes qu'ils avaient ensuite vendues comme esclaves. Le khan s'étant plaint auprès du tzar, Ivan IV avait fait dresser des potences à leur intention...

Leur ataman était le jeune Yermak Timofeïvitch, qui avait acquis avec ses cosaques, une certaine réputation au cours d'interventions qui selon qu'elles se déroulaient en territoire ami ou ennemi étaient qualifiées de brigandages ou de combats héroïques. Soldat de métier, seigneur de la guerre, chef de bande ? Sans doute, la légende obscurcit l'histoire à force de l'embellir. Cet homme de la forêt en imposait à sa troupe composée essentiellement de gens de la steppe : et son prestige s'accrut à mesure qu'ils remontèrent vers le nord, les cavaliers abordant non sans angoisse les régions boisées. Alliant la force physique à la ruse, Yermak impose le respect, maintient une discipline de fer recourant si besoin est à la peine de mort. Ainsi, deux cosaques reconnus coupables de viol en état d'ivresse, furent enfermés dans un sac le quel, lesté de pierres fut jeté au plus profond du fleuve.

Ce que Maxime et Semion Stroganov proposaient à Yermak, c'était tout simplement de prendre possession **de facto** des territoires situés entre le Tobol et l'Irtysh qui leur appartenaient **de jure** par la charte impériale de 1574. Le prétexte était fourni par les incursions de Koutchoum auxquelles l'ataman devait mettre fin. L'entreprise fut organisée minutieusement sur le plan logistique par les Stroganov. Aux 540 cosaques du Don, ils adjoignirent 350 soldats de l'armée régulière qu'ils entretenaient, il s'agissait pour la plupart de rescapés des champs de bataille de Livonie

(Russes, Lithuaniens, Allemands et Tatars). L'entraînement de la troupe dura deux ans.

En septembre 1581, Yermak quitte Perme ; à la tête de la petite armée remonte le cours de la Tchousovaïa. Sa parfaite connaissance de la taïga lui fait prohiber l'utilisation des chevaux : on se déplace uniquement en bateaux et à pied : d'un cours d'eau à l'autre, il faut pratiquer le portage des embarcations à dos d'homme selon la méthode utilisée naguère par les Vikings. C'est ainsi qu'ils franchissent l'Oural. A la fin du mois, ils atteignent la rivière Toura qui coule sur les terres du Khan Koutchoum. Ils la descendent tandis que sur le rivage, les cavaliers tartars les poursuivent, en leur expédiant des grêles de flèches. Cependant, l'armement des cosaques était supérieur à celui de leurs adversaires ; ils étaient bien dotés en armes à feu ce qui fit une forte impression et leur permit de venir à bout d'ennemis dix à vingt fois plus nombreux. Yermak fit rapidement figure de héros invincible. Ce chef énergique se doublait d'un habile politique sachant utiliser à ses fins les luttes intestines qui divisaient les Tatars et l'antagonisme ethnique existant entre Koutchoum et les diverses peuplades aborigènes qui lui versaient le Yassak, au point qu'il en vint même à faire figure de libérateur !

La première campagne fut interrompue par l'hiver que les Russes passèrent à Tching-Toura (l'actuelle Tioumen). Yermak eut l'habileté de relâcher les prisonniers en leur signifiant qu'il ne leur voulait aucun mal, que Koutchoum seul était son ennemi. Ces propos furent rapportés au Khan encore enjolivés par l'exagération orientale. Pour faire admettre plus facilement leur défaite, les Tatars parlent d'une armée russe innombrable commandée par un géant qui « **buvait du koumys dans une corne d'or et tirait des flèches de feu avec des arcs d'argent** ».

Au printemps 1582, les cosaques partent en campagne, par la Toura ils atteignent Tobol où ils se heurtent à Tausan, le lieutenant de Koutchoum dont ils mettent les armées en fuite et qu'ils font prisonnier. Puis ils le relâchent avec un message pour le khan, l'invitant à se rendre. Koutchoum riposte en convoquant tous ses vassaux puis il envoie son fils Mahmetkoul à la tête d'une partie des troupes contre Yer-

mak. Cette nouvelle bataille sur le Tobol tourne cette fois à l'avantage des Tatars, les Russes réussissent néanmoins à s'enfuir sur leurs radeaux et à remporter plusieurs victoires sur un vassal du khan et aussi contre le gros des troupes commandé par Mahmetkoul.

Yermak décide alors de remonter l'Irtysh et d'attaquer Koutchoum dans son camp retranché d'Isker. Au moment crucial de la bataille, le prince héritier Mahmetkoul est blessé ce qui entraîne la débandade parmi les troupes tatares. Le Khan réussit à s'enfuir et les cosaques s'installent dans sa capitale : on peut dire que ce 23 octobre 1582 la Sibérie était conquise. Koutchoum était en fuite et son fils Mahmetkoul devait être fait prisonnier peu de temps après.

Mais les munitions s'amenuisent de jour en jour, les cosaques sont fatigués, la troupe a perdu plus de trois cents hommes, aussi, Yermak décide-t-il d'envoyer un messenger à Moscou. Pendant qu'il attend des renforts, il doit repousser plusieurs assauts des Tatars qui veulent le chasser d'Isker. L'année suivante, les arquebusiers envoyés par Moscou parviennent jusqu'à lui au prix de mille tourments, leur chef — le voïvode Bolkhovsky meurt d'épuisement à son arrivée.

Enfin relevé, Yermak entreprit de remonter l'Irtysh à la recherche de marchands de Boukhara. Une nuit du mois d'août 1584, alors qu'il se reposait avec ses hommes, une horde de Tatars commandée par son vieil ennemi, Koutchoum fondit, sur son campement : un seul cosaque réussit à s'enfuir et vint annoncer la terrible nouvelle : l'ataman Yermak Timofeïevitch avait péri noyé dans les eaux de l'Irtysh, entraîné par le poids de sa précieuse cuirasse, don du tzar Ivan IV le Terrible.

Yermak mort, la garnison russe abandonna Isker et s'en retourna sur ses radeaux en octobre 1584. Il avait fallu trois ans et huit cents hommes pour conquérir la Sibérie occidentale : la disparition d'un chef réduisait à néant cet empire éphémère. Pas pour longtemps toutefois, la voie était tracée, la Sibérie démythifiée, apparaissait comme un nouvel Eldorado, objet d'autant de convoitise, que le Nouveau Monde. Les peuples aborigènes de l'un et l'autre continents, n'auront qu'à se plaindre de l'arrivée des futurs pionniers. Les terres libres de Man-

gaises allaient connaître pour des siècles le règne de l'arbitraire. D'autres conquérants marchèrent sur les traces de Yermak, nous y reviendrons, mais aucune des figures qui illutrè-

rent cette histoire n'atteignit les dimensions épiques du cosaque de la Volga, pour le meilleur et pour le pire !

Mots clefs :

YERMAK, TATARS, SIBERIE, COSAQUES
RUSSIE.

N O T E S :

1. **Youri Siemionov.** — La conquête de la Sibérie. Payot, Paris, 1938. p. 17.
2. **Péter Hajdu.** — The Samoyed Peoples and languages. Indiana University 1962. — Fausse étymologie donnée par Heberstein et Schlözer, sur le russe: «samo» (soi-même) et «ièd» (manger) = cannibale. p. 6.
3. A partir de Novgorod, on connaît six expéditions ayant précédé celle de Yermak. Elles eurent respectivement lieu en 1032, 1079, 1096, 1169, 1187 et 1193.
4. De 1240, date de la chute de la principauté de Kiev, jusqu'en 1480, la Russie est dominée par les Mongols, c'est « le joug tatar » (tatarskoté igo).
5. Yassak, tribut payé en nature (fourrures, surtout) ou en argent, mot d'origine turque.
6. Selon le «Kratkii etimologhitecheskii slovar' russkovo iazyka» p. 183.

Art finlandais à Paris

Cette année la Finlande a été remarquée par son importante représentation artistique à la onzième biennale de Paris, qui réunit un panorama mondial de la recherche en arts plastiques effectuée par les jeunes artistes de moins de 35 ans. La jeune peinture finlandaise est représentée par trois peintres : Jukka Mäkelä, Carolus Enckell et Hannu Väisänen, une sélection d'autant plus importante que ce pays nordique n'a pas participé aux biennales précédentes. L'ensemble de la production des peintres finlandais s'harmonise bien avec les tendances de la biennale 1980 qui peuvent se résumer à une atténuation de la provocation volontaire et à un retour à une création plastique foncièrement autonome. En l'absence de nouvelles écoles unificatrices, ces expériences individuelles sont axées sur une thématique et sur un perfectionnement technique.

Le travail thématique est en général très lié à la tradition de l'histoire de l'art. Le retour des thèmes anciens est individualisé par un expressionnisme propre au peintre : communiquer la vision subjective de la réalité extérieure à l'aide de la tradition de la peinture. La sélection finlandaise s'harmonise bien avec le contexte de la biennale qui cette fois-ci a la qualité de présenter une mode de peinture « décorative » dans le meilleur sens du terme. Certains pourraient regretter que dans son ensemble la biennale ne propose pas de tendances ou d'écoles dominantes et foncièrement nouvelles. Ce manque d'innovation n'est pas forcément un défaut si on pense à des expériences innovatrices des dernières années pendant lesquelles trouver du nouveau fut le mot d'ordre absolu. D'ailleurs ce néo-expressionnisme est sans doute la réponse et peut-être le contrecoup à des écoles comme **support surface**. Dans cette école on assignait à un des éléments structuraux du tableau : toile non peinte, châssis ou une surface ponctuelle peinte, un contenu plus étendu, celui du processus matériel de production de toute la peinture et la fonction de représenter le tableaux entier.

Le mot d'ordre de la biennale 1980 est à nouveau la qualité du travail plastique avec toute sa « technicité » qui s'est étendu à partir des

hyperréalistes vers les autres modes d'expression.

Dans la sélection finlandaise se sont les toiles de **Jukka Mäkelä** qui peut-être le mieux entrent dans cette nouvelle thématique de l'art européen. Il tâche de rendre l'ambiance extérieure par une double représentativité, la modulation de la surface et l'opposition des traits clairs/obscur pour créer l'effet du vent ou de la lumière. Cette thématique chère à des impressionnistes est complétée par l'emploi de sable sur la surface peinte, pour y superposer un reflet et un relief naturels. Une technique qui n'est pas sans rappeler celle de Jean Dubuffet, pour qui l'art n'était pas de la coloration mais devait avant tout naître des matériaux. Seulement là, un Dubuffet se servait de cette technique comme antithèse de l'art « aristocratique », Mäkelä s'en sert pour exprimer des éléments aristotéliens de l'univers ; terre, vent, fumée, mer perçus à travers l'impression subjective et lumineuse. Le procédé plastique qui rythme la surface consiste en un enchevêtrement de traits, sur les doubles plans entrecroisés, superposés parfois d'un autre canevas géométrique. Cette technique n'est pas sans rappeler celle de Pollock avec la structuration en plus. Rappelons que Mäkelä fut lauréat du Salon International de Peinture de Cagnes-sur-Mer de 1976 et a exposé dans le Musée d'Art Moderne de la ville de Paris en 1978.

Pour **Hannu Väisänen** c'est la catharsis artistique qui est le thème essentiel. Pour lui la fonction d'art est de libérer l'artiste de la « prison de l'enfance ou de l'armée » et de purifier la ville ou les pensées grâce à la création artistique. Ce thème apparaît dans la série « Ordures romanes » et dans les toiles où il produit un effet de profondeur par une technique proche du collage. Le fond peint peut être une scène de la rue, comme dans « le réveil » ou un extrait calligraphié de Rilke reflétant des pensées du peintre superposé d'une tête comme dans « Et terrible est chaque ange ». C'est avant tout une thématique d'enfant rimbaldien qui se dégage de ces tableaux qui unissent des aspects de la peinture naïve et des collages. Le troisième peintre de la sélection

Carolus Enckell est présent à la biennale avec des toiles dont la surface est scandée par des larges bandes horizontales colorées et qui sont dédiées à la lumière. Ces toiles qui s'inscrivent dans la tradition de la peinture américaine abstraite tirent leur effet pictural du choix des couleurs éclatantes.

Nous retrouvons les belles toiles de Mäkelä et celles de Väisänen dans la grande exposition commerciale Foire Internationale de l'Art Contemporain accompagnées de sculptures

d'**Harri Kivijärvi** et de **Eero Hiironen**. Hiironen s'est fait justement remarquer par une série de sculptures dont le matériau, l'acier inoxydable, permet d'illustrer des thèmes liés à la nature. Ce matériau, comparable à des miroirs permet d'animer les sculptures de Hiironen. Le lyrisme de ces oeuvres est conditionné par les diverses sources lumineuses qui tout en restant extérieures sont nécessaires à l'oeuvre.

Marck TUKIA

(*) cf. aussi M. Bolgar, Uusi Suomi 5 et 28.
10. 1980.

Vie passionnante et oeuvre de J.S.C. Dumont d'Urville

par Bernard-Frank VIAU (*)

Lors de la réunion du 26 mars 1980 de la Société des Explorateurs et Grands Voyageurs Français, dans la grande salle de la Société de Géographie à Paris, Monsieur Gaston Rouillon se propose de nous distraire, tout en nous cultivant sur la vie et l'oeuvre, trop mal connues de J.S.C. Dumont Durville.

Nous ne connaissons généralement de ce grand homme que sa découverte, en 1840, du continent antarctique. Nous nous souvenons également du nom de Terre Adélie, donné, en souvenir de sa femme, à la côte qu'il aborda et à partir de laquelle il établit divers relevés concernant le pôle magnétique sud.

Mais nous devons, au même titre, citer à l'actif de cet illustre voyager, — l'un des fondateurs de la Société de Géographie — la découverte et le don au Musée du Louvre de la Vénus de Milo, plusieurs périples autour du monde, sans oublier qu'il fut le premier français à voir le continent antarctique, ni sa terrible disparition dans le tragique accident de chemin de fer entre Versailles et Paris, en 1842.

Né le 23 mai 1790, dans le Calvados, à Condé sur Noireau, fils de Gabriel François Charles Durville Dumont seigneur de Durville, bailli de Condé sur Noireau, et Jean Françoise Julie Victoire de Croisille, descendant tous deux de noblesse authentique.

Victoire de Croisille, mère de neuf enfants, exerce une influence décisive sur l'éducation de Jules Sébastien César. A peine âgé de deux ans, le jeune Durville faillit périr dans les flammes de la cheminée de la demeure familiale — sauvé de justesse par son grand père, pourtant infirme.

Son oncle, le frère de sa mère, l'Abbé de

Croisille, s'occupe de l'éducation de Dumont, et lui donne une parfaite formation, particulièrement en lettres, sciences naturelles et langues (latin et grec). De son côté, sa mère s'évertue à développer ses capacités physiques, ce qui lui permettra de résister et de survivre même dans les périodes les plus terribles de ses campagnes.

A l'âge de douze ans, Jules Sébastien César subit un examen, entièrement en latin, afin d'être admis au collège de Bailleu où il reste quatre ans. Là, il s'adonne particulièrement à la botanique.

C'est en 1806, à l'âge de seize ans, que ce jeune savant choisit de s'orienter vers la marine. Il prépare l'examen d'entrée à Polytechnique, mais se consacrant en fait aux langues — latin, hébreu, grec, anglais, allemand, italien, russe et même chinois — échoue. Il décide alors s'engager directement dans la marine.

En 1807, il réussit, par l'entremise de son oncle abbé, à s'embarquer sur «L'AQUILLON». Mais le navire reste bloqué au port par une escadre anglaise. 1808, en tant que simple matelot il s'embarque sur une autre bateau, «LA MADONE», immobilisé lui aussi dans le port de Dunkerque. Dans l'attente de voyages impossibles, se forge dans la tête du jeune érudit une vocation de marin savant, de marin découvreur.

Après l'évocation de la jeunesse de Dumont Durville, Monsieur Gaston Rouillon aborde les principaux événements qui ont marqué sa vie.

Jules étudie toujours beaucoup, passionné par les sciences naturelles et les langues, puis par les civilisations d'Extrême Orient.

En 1812, il est nommé Enseigne de vaisseau, et en 1814, s'embarque sur le «VILLE MARSEILLE».

Dans la ville du même nom, Dumont Durville fréquente assidûment un horloger qui lui enseigne l'astronomie. Il se passionne égale-

(*) Compte rendu de la Conférence donnée par Monsieur Gaston ROUILLON, directeur scientifique des Expéditions Polaires françaises, intitulée « Vie passionnante et oeuvre de Jules Sébastien César DUMONT D'URVILLE, grand navigateur et découvreur français, 1790-1842 ».

ment pour la jeune fille de l'horloger et décide de l'épouser, malgré la plus formelle opposition de sa mère à qui il porte pourtant un amour profond. Le mariage avec Adèle Dorothée provoque un drame, puis la rupture des liens familiaux. Adèle, compagne de très grandes qualités, lui donne en 1816 un premier enfant, appelé Jules. En souvenir, un cap de la Terre Adélie portera ce nom.

Le Commandant Duperrey, qui revient d'une campagne en Australie, décide Dumont Durville à partir en mission. En 1820, il s'embarque comme Enseigne de vaisseau sur «LA CHEVRETTE», destination mer Egée, Cyclades. Le temps qu'il ne passe pas à herboriser, Dumont l'utilise à de recherches archéologiques.

Ayant débarqué dans l'île de Milo, il découvre l'existence d'une statue de Vénus, en marbre, d'une magnifique beauté.

Gaston Rouillon nous narre avec beaucoup d'humour par quels transferts la statue a finalement rejoint le Louvre, grâce à la diplomatie et à l'entêtement de Dumont Durville, celui-ci ayant décidé, coûte que coûte, de rapporter en France une oeuvre aussi splendide.

Avec Duperrey, de 1822 à 1825, il s'embarque sur «LA COQUILLE», à travers l'Atlantique, vers Rio et le cap Horn. A son retour, il apprend une affreuse nouvelle : son premier fils, Jules est décédé deux ans plus tôt. Et, à chacun de ses retours, une mauvaise nouvelle l'attendra.

Nommé Capitaine de Corvette, il reçoit la Légion d'Honneur, et, en 1826, part en tant que Commandant du navire «L'ASTROLABE» vers l'archipel des Fidji, à la recherche du bateau de La Pérouse naufragé dans cette région, en 1787, dans une fausse passe du récif de corail de l'île de Vani Koro.

En 1829, à son retour en France, il est nommé Contre-Amiral, et devient membre de nombreuses sociétés savantes. En même temps, Dumont Durville suscite beaucoup de jalousies. Certaines de ses découvertes scientifiques sont vivement contestées. Il reste tout de même considéré comme l'égal de Cook, et, pour son troisième — et dernier — grand voyage, décide de retourner dans le Pacifique. Il obtient l'appui du Roi Louis-Philippe, et l'expédition

s'assigne comme but la recherche du pôle magnétique sud.

Durville voit se dresser de nombreuses oppositions, mais plus il rencontre de détracteurs et d'ennemis, plus il se renforce dans ses théories, et démontre combien son projet reste tout aussi valable que réalisable.

Novembre 1837. Le Contre-Amiral poursuit la découverte de l'Océanie, et avec deux vaisseaux vieux de 27 ans, part à la recherche du Pôle Sud.

A la fin de l'année 1839, arrêté par la banquise, l'équipage décimé par le scorbut — il y a déjà de nombreux morts — Dumont Durville apprend que deux expéditions, l'une américaine forte de six navires, l'autre britannique, s'intéressent au même sujet que lui.

Le premier janvier 1840, le Contre-Amiral décide de poursuivre vers le Pôle. Le vingt janvier 1840, il aperçoit le continent que les hommes cherchaient depuis quatre siècles ; deux chaloupes sont jetées à la mer pour aller planter le drapeau français sur cette immensité glacée. Jules Sébastien Dumont Durville nomme officiellement cette côte « TERRE ADELIE ».

On apprendra plus tard, que le même jour, à des milliers de kilomètres de là, l'équipe américaine découvre le même continent...

Monsieur Gaston Rouillon nous projette ensuite de splendides diapositives, très récentes, concernant le continent antarctique, la banquise, les icebergs aux formes fantastiques, les mammifères marins, et bien sûr la Terre Adélie.

Au retour de son dernier voyage — d'une durée de vingt neuf mois — Dumont Durville vient à Paris, accompagné de sa femme Adèle et de son fils agé de quatorze ans. Il reçoit alors de très nombreuses décorations et de grands honneurs. Le huit mai 1842, en revenant de la fête des grandes eaux de Versailles, la famille Durville emprunte le chemin de fer pour rejoindre Paris.

Dix sept heures trente trois, départ d'un train de dix sept wagons transportant sept-cent soixante huit passagers. Le convoi roule à près de cent kilomètres à l'heure lorsque survient la catastrophe !

Avec une précision de rapport de police, et une très vive émotion, Monsieur Gaston Rouillon nous raconte le terrible, l'effroyable accident ferroviaire dans lequel **Jules Sébastien César, sa femme Adèle Dorothée** et son fils — parmi des centaines d'autres personnes — trouvent une mort horrible dans le décombres et les flammes du train totalement écrasé.

Quelle fin étrange pour un homme qui a échappé à mille difficultés et périls à travers

les tempêtes du Pacifique et les glaces de l'Antarctique, qui a si bien périlleuse et si riche au cours d'une vie bien périlleuse et si riche en découvertes !

Monsieur Gaston Rouillon nous rappelle, que dans le cimetière Montparnasse, la Société de Géographie a érigé un monument en mémoire de ce grand voyageur que fut Jules Sébastien César Dumont Durville.

Mots clefs:

DUMONT D'URVILLE, ANTARCTIQUE,
TERRE ADELIE VOYAGES DECOUVERTES

I N D E X

A) A U T E U R S

- AUBERT Alain, n° 1, 1977, p. 32; 3/4, 1977, p. 120; 11, 1978 p. 279; 12/13, 1979, p. 327.
- BOROWSKI Elyane, n° 1, 1976, p. 1.
BOUQUET Ph., n° 1, 1977, p. 20.
BROUSSAIS Marie, n° 11, 1978, p. 307; 14, 1979, p. 395.
- CHAMBARON Daniel, n° 11, 1978, p. 273.
CHEVILLOT J.-P., n° 8, 1978, p. 159.
CREMNITZER Brigitta, n° 12/13, 1979, p. 320.
- DELAPORTE Yves, n° 1, 1976, p. 52; 1, 1976, p. 133.
- ENEL Catherine n° 15/16 1979/1980
- FANTAPIE Anja, n° 9/10, 1978, p. 232.
FANTAPIE Henri-Claude, n° 3/4, 1977, p. 133; 9/10, 1978, p. 244; 11, 1978, p. 305; 12/13, 1979, p. 369; 15/16 1979/80.
- FERNANDEZ M.-M. Jocelyne, n° 1, 1976, p. 7; 2, 1976, p. 64; 1, 1977, p. 9; 1, 1977, p. 37; 9/10, 1978, p. 227; 9/10, 1978, p. 208; 12/13, 1979, p. 360.
- FOL Jean-Jacques, n° 1, 1976, p. 16; 2, 1976, p. 85; 1, 1977, p. 15; 3/4, 1977, p. 135; 8, 1978, p. 143.
- GESSAIN Robert, n° 14, 1979, p. 379; 15/16 1979/80.
- GRAS Alain, n° 8, 1978, p. 165.
- GUSTAVSSON Göte, n° 8, 1978, p. 170.
- HEU Roland, n° 11, 1978, p. 288.
- HOLAPPA Pentti, n° 9/10, 1978, p. 202.
- JONSSON Sigurdur, n° 11, 1978, p. 295.
- KERSAUDY François, n° 2, 1977, p. 43; 12/13, 1979, p. 315.
- KOKKO-ZALCMAN Anna, n° 3/4, 1977, p. 129; 9/10, 1978, p. 217; 9/10, 1978, p. 222.
- KUNNAS Maria Liisa, n° 2, 1977, p. 66.
KUNNAS Tarmo, n° 14, 1979, p. 391.
- LELEUX Fabienne, n° 2, 1977, p. 62.
LOFFLER Anne-Marie, n° 1, 1977, p. 25.
LONNROTH Erik, n° 8, 1978, p. 147.
- MAKINEN Risto, n° 14, 1979, p. 375.
MALET Christian, n° 1, 1976, p. 23; 2, 1976, p. 97; 1, 1977, p. 36; 1, 1977, p. 38; 2, 1977, p. 46; 3/4, 1977, p. 102; 12/13, 1979, p. 340. 15/16 1980.
- MAREZ Alain, n° 2, 1977, p. 70.
MOUTINHO Mario, n° 1, 1976, p. 23; 8, 1978, p. 174; 14, 1979, p. 388.
- PEDERSEN Ole Karup, n° 3/4, 1977, p. 93.
PERIAINEN Tapio, n° 9/10, 1978, p. 259.
POLVINEN Tuomo, n° 9/10 1978, p. 191.
- RIVIERE G., n° 8, 1978, p. 159.
ROBERT-LAMBLIN Joëlle, n° 14, 1979, p. 385.
ROUE Michèle, n° 2, 1976, p. 112.
- SAKARI Aimo, n° 9/10, 1978, p. 235.
SCHOENLAUB Jean, n° 11, 1978, p. 300.
SKODEVIN Magne, n° 3/4, 1977, p. 79.
SLETBAKK Venke, n° 1, 1976, p. 38; 11, 1978, p. 267; 12/13, 1979, p. 324.
- STROMBERG Lars, n° 1, 1977, p. 3.
- TUKIA Marc, n° 2, 1976, p. 118; 1, 1977, p. 28; 9/10, 1978, p. 237, 15/16 1980.
- VIAU Bernard, n° 1, 1976, p. 45; 15/16, 1979/1980.
- VICTOR Paul-Emile, n° 3, 1976, p. 147.

B) M A T I E R E S :

L I T T E R A T U R E

« Mais qui sont ces reptiles qui rampent derrière nos portes ? » ou Bo Carpelan, de la poésie moderniste à l'audiodramaturgie absur.

diste, par M-M Jocelyne Fernandez, n° 2, 1976, p. 64.

« Ici sous l'étoile polaire » de Väinö Linna, par Jean-Jacques Fol, n° 2, 1976, p. 85.

« La cerisaie » d'Anton Tchekov : peinture sociale ou auto-portrait ? par Christian Malet, n° 2, 1976, p. 97.

Note sur la méthode autobiographique en ethnologie, par Michèle Roué, n° 2, 1976, p. 112.

Le regard de Brecht sur la société finlandaise : « Maître Puntila et son valet Matti », par Marc Tukia, n° 2, 1976, p. 118.

Edith Södërgan et Nietzsche : à l'ombre de l'avenir, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 1, 1977.

A propos de la présentation d'oeuvres finlandaises en français en 1972-73, par Jean-Jacques Fol, n° 1, 1977, p. 15.

Réflexions sur le roman prolétarien suédois, par Ph. Bouquet, n° 1, 1977, p. 20.

Sur la théorie de la poésie moderniste finlandaise des années 30, par Maria Liisa Kunnas, n° 2, 1977, p. 66.

Le dit de Gils, fils d'Ilugi, par Alain Marez, n° 2, 1977, p. 70.

Yrjö Kokko, écrivain et zoologue finlandais, quelques aperçus de sa vie et de son oeuvre, par Anna Kokko-Zalcman, n° 3/4, 1977, p. 129.

L'utopie romanesque et prophétique de Lars Gustafsson, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 8, 1978, p. 177.

Regards critiques sur la poésie finlandaise à travers les temps, par Pentti Holappa, n° 9/10, 1978, p. 202.

Les voix de l'audiodramaturgie chez Bo Carpelan ou l'éternel retour de l'oralité, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 9/10, 1978, p. 208.

Pessi ja Illusia d'Yrjö Kokko, fragment traduit par Jean Deroy et présenté par Anna Kokko-Zalcman, n° 9/10, 1978, p. 217.

Du bleu et du vert en poésie : le paysage des ballades d'Eino Leino et des romances de Federico Garcia Lorca, par Anna Kokko-Zalcman, n° 9/10, 1978, p. 222.

Aspect de la littérature lapone « samé » contemporaine, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 9/10, 1978, p. 227.

L'écume des rapides : une tragédie finlandaise, par Anja Fantapié, n° 9/10, 1978, p. 232.

Centenaire de Tammsaare : point de vue d'un Finlandais, par Aimo Sakari, n° 9/10, 1978, p. 235.

Hagar Olsson : « Chitambo », le roman de Vega Maria, présenté et traduit par M.M. Jocelyne Fernandez, n° 12/13, 1979, p. 360.

Une interprétation finlandaise de l'oeuvre de Nietzsche écrite pour les Français, par Tar-mo Kunnas, interview de Cosette, n° 14, 1979, p. 391.

ETHNOLOGIE

Bref aperçu des conséquences du développement des stations hydro-électriques sur l'écologie et l'anthropologie lapones, par Elyane Borowski, n° 1, 1976, p. 1.

Les Lapons de Finlande : une condition minoritaire en mutation, par M.M. Jocelyne Fernandez, n° 1, 1976, p. 7.

Introduction à l'Etude des peuples du Nord, par Christian Malet, n° 1, 1976, p. 23.

Semi-nomadisme et nomadisme chez les Lapons de Suède, par Mario Moutinho, n° 1, 1976, p. 34.

Aperçu historique de la situation de la minorité lapone en Norvège, par Venke Sletbakk, n° 1, 1976, p. 38.

Impact du scooter des neiges sur la communauté skolte de Sevettijärvi, par Bernard Viau, n° 1, 1976, p. 45.

Contribution à l'ethno-astronomie lapone par Yves Delaporte, n° 1, 1976, p. 52.

Sii'da, paliskunta, sameby, distrikt, organisation traditionnelle et organisation administrative de l'élevage du renne en Finlande, Suède, et Norvège, par Yves Delaporte, n° 1, 1976, p. 133.

Les jeux de ficelle chez les Lapons nord-occidentaux, par Paul-Emile Victor, n° 3, 1976, p. 147.

La médecine populaire lapone d'après Johan Turi, par Christian Malet, n° 2, 1977, p. 46.

Introduction à l'Étude des peuples du Nord, 2ème partie : classification des différentes ethnies des régions boréales d'Eurasie et d'Amérique, par Christian Malet, n° 3/4, 1977, p. 102.

L'élevage du renne par les Lapons de Suède, situation actuelle et avenir, par Mario Moutinho, n° 8, 1978, p. 174.

Utilisation et traitement des peaux de renne dans la confection de Vêtements lapons, par Venke Sletbakk, n° 11, 1978, p. 267.

Vie et technique de chasse des trappeurs indiens de Mistassini, par Daniel Chambaron, n° 11, 1978, p. 273.

A propos des bijoux lapons de Norvège, par Venke Sletbakk, n° 12/13, 1979, p. 324.

La mort du chasseur perdu, par Robert Gessain, n° 14, 1979, p. 379.

Quelques pratiques médicales traditionnelles des Ammassalimiut, par Joëlle Robert-Lambin, n° 14, 1979, p. 385.

Nom et Reincarnation chez les Ammassalimiut, par Robert Gessain, n° 15/16 1979/80.

SOCIOLOGIE, HISTOIRE, POLITIQUE

La chute d'Olof Palme et la presse française, par Lars Strömberg, n° 1, 1977, p. 3.

Les grandes puissances et l'Europe du Nord 1939-1940 au Symposium International d'Oslo, par François Kersaudy, n° 2, 1977, p. 43.

Au Symposium International des Historiens à Oslo : Les grandes puissances et les pays nordiques 1939-1940 par Magne Skodevin, adapté par Jean Jacques Fol, n° 3/4, 1977, p. 79.

La politique danoise 1939-1940, par Ole Karup Pedersen, adapté par Venke Sletbakk et Jean-Jacques Fol, n° 3/4, 1977, p. 93.

Les grandes puissances et les pays nordiques 1939-1940, par Jean-Jacques Fol, n° 8, 1978, p. 143.

La politique suédoise 1939-1940, par Erik Lönnroth, n° 8, 1978, p. 147.

La science sociale en Suède : du pragma-

tisme de la société agraire à l'empirisme de la société industrielle, par Alain Gras, n° 8, 1978, p. 165.

L'école de base en Suède : réforme permanente? par Göte Gustavsson, n° 8, 1978, p. 170.

La Finlande dans les politiques internationales 1939-1940, par Tuomo Polvinen, n° 9/10, 1978, p. 191.

Le parti travailliste et le parti communiste norvégiens sous l'oeil de Moscou (1920-1935), par François Kersaudy, n° 12/13, 1979, p. 315.

La politique d'immigration en Suède, par Brigitta Cremnitzer, n° 12/13, 1979, p. 320.

Grandes Figures de Nord : Yermak et la conquête de la Sibirie occidentale par Ch. Malet, n° 15/16 1979/80.

LINGUISTIQUE

Le cours de finnois pour débutants de Savonlinna, 1976; impressions d'une linguiste, par Anne-Marie Loffler-Laurian, n° 1, 1977, p. 25.

Pour une méthodologie de l'étude de l'intonation en finnois, par Marc Tukia, n° 1, 1977, p. 28.

Pour une linguistique contrastive français-finnois : à la recherche du thème perdu, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 2, 1977, p. 56.

Le dit de Thorsteinn le Bastonné, par Fabienne Leleux, n° 2, 1977, p. 62.

De la contrastivité, par Marc Tukia, n° 9/10, 1978, p. 237.

Contribution à l'étude de l'argot finnois par M. Tukia n° 15/16 1979/80.

ZOOLOGIE — SCIENCES DE LA NATURE

Quelques poissons et oiseaux dans la vie quotidienne et la pensée populaire danoises, par Alain Aubert, n° 1, 1977, p. 32.

Des poissons typiquement nordiques : les morues, par Alain Aubert, n° 3/4, 1977, p. 120.

L'analyse du comportement instinctif chez le goéland argenté, par Alain Aubert, n° 11, 1978, p. 279.

L'évolution des pinnipèdes, par Roland Heu, n° 11, 1978, p. 288.

Surtsey, expérience biologique naturelle sur une île volcanique d'Islande, par Sigurdur Jonsson, n° 11, 1978, p. 295.

D'étranges animaux vermiformes habitent les mers froides: les priapulien, par Alain Aubert, n° 12/13, 1979, p. 327.

MUSICOLOGIE ET DISCOGRAPHIE

Quelques réflexions personnelles, suppositions et supputations à propos du naïf dans l'art ou pour servir à une interprétation de l'oeuvre d'Erkki Salmenhaara, par Henri-Claude Fantapié, n° 9/10, 1978, p. 244.

De la musique baroque à la musique galante en Suède, par Henri-Claude Fantapié (Discographie), n° 11, 1978, p. 305.

« Ombre et Soleil » et « Ariejo O moun pais », par Marie Broussais, (Discographie), n° 11, 1978, p. 307.

La musique scandinave pour orgue, par Henri-Claude Fantapié, n° 12/13, 1979, p. 369.

L'herbe sur l'opéra... Savonlinna ou l'histoire d'un festival, par Marie Broussais, n° 14, 1979, p. 395.

Aulis Sallinen, Portrait de Janus, par Henri-Claude Fantapié, n° 15/16 1979/1980.

CHRONIQUE DU NORD

Le mouvement écologique en Laponie (été 1979), par Mario Moutinho, n° 14, 1979, p. 388.

Souvenirs d'Ammassalik, Le tourisme au Groenland occidental par Catherine Enel, n° 15/16 1979/1980.

DEMOGRAPHIE

Notes sur l'évolution de la démographie en Finlande de 1950 à 1970, par Jean-Jacques Fol, n° 1, 1976, p. 16.

ECONOMIE

La situation énergétique finlandaise, par Risto Mäkinen, n° 14, 1979, p. 375.

MEDECINE

Une ombre qui naguère hantait les terres nordiques: la lèpre, par Christian Malet, n° 12/13, 1979, p. 340.

RELATIONS INTERNATIONALES

La Suède et ses relations scientifiques internationales, par J.-P. Chevillot et G. Rivière, n° 8, 1978, p. 159.

SPORTS

Ce qu'est la Vasaloppet, par Jean Schoenlaub, n° 11, 1978, p. 300.

DOCUMENTS ET COMPTES RENDUS

Bibliographie:

L'élevage du renne à grands troupeaux chez les Nentsy de la toundra, par Christian Malet, n° 1, 1977, p. 36.

Les fronts littéraires de la Guerre Civile (1918) en Finlande de Maria Liisa Kunnas, par M-M. Jocelyne Fernandez, n° 1, 1977, p. 37.

« Un seul ennui, les jours raccourcissent », roman de Flora Groult, n° 2, 1977, p. 76.

« Cherche mari » de Tove Ditlevsen, n° 2, 1977, p. 76.

« A propos de Sibélius » (volume I), d'Erik Tawaststjerna, par Henri-Claude Fantapié, n° 3/4, 1977, p. 133.

« Les Vikings et leur civilisation — Problèmes actuels », publication de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, sous la direction de Régis Boyer, par Jean-Jacques Fol, n° 3/4, 1977, p. 135.

J.S.C. Dumont d'Urville par B.F. Viau, n° 15/16 1979/1980.

Compte rendu d'exposition :

Métamorphoses finlandaises, par Tapio Perriäinen, n° 9/10, 1978, p. 259.

Filmologie :

Dersou Ouzala, par Christian Malet, n° 1, 1977, p. 38.

Nouveau cinéma finlandais, par Marc Tukia, n° 14, 1974, p. 400.

SUMMARY AND ABSTRACTS

EDITORIAL

ETHNOLOGY

Contribution to the Study of the Ammassalimiut Name
(East Coast of Greenland)

by **Robert Gessain**

Different aspects are discussed : the individual human being, name-giving, reincarnation and its effects on the principal Name unnamed people, fate, plurality of names and their changes during a life-time. Name and its relation with adoption, suicide the evolution of vocabulary, and lutheran baptism. Name, game and demography.

LINGUISTICS

Contribution to the linguistic study of Finnish slang

by **M. Tukia**

Origins and formation of slang word lexes ; their relation to the phonology and syntax of standard Finnish.

MUSICOLOGY

Aulis Sallinen, a portrait of Janus.

by **Henri-Claude Fantapié.**

NORTHERN CHRONICLE

Scuvenirs from Ammassalik... Tourism in Eastern Greenland.

by **Catherine Enel.**

HISTORY

Great figures of the North : Epic of Yermak and the conquest of Western Siberia.

by **Christian Malet.**

REPORT AND DOCUMENTS

Finnish Arts in Paris

by **M. Tukia**

The life and works of Jules Sébastien César Dumont d'Urville — a great French navigator and discoverer.

by **Bernard-Frank Viau.**

ANALYTICAL INDEX

Boréales : 1976, 1977, 1978, 1979, 1980. Authors, Subjects:

**VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION,
REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au
Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : France : 85 francs
Etranger : 100 francs
Abonnement de soutien : " : 200 francs

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse N° Rue

Ville

Code postal Date

Règlement par : (*) Chèque bancaire
 Chèque postal **22 171 55 G PARIS**
 Mandat

() Cocher la case correspondante.*

BORÉALES

Revue du Centre de Recherches Inter-Nordiques publie des articles
et des études portant sur les régions polaires et circumpolaires.

Directeur de la publication:

CHRISTIAN MALET

Comité de rédaction :

**ELYANE BOROWSKI
JOCELYNE FERNANDEZ
JEAN-JACQUES FOL
ANNA KOKKO-ZALCMAN
MARIO MOUTINHO
VENKE SLETBAKK
MARC TUKIA**

Secrétaire de rédaction :

HÉLENE OSWALD

Secrétaire traductrice :

KATRINE WONG

Directeur de la photographie :

BERNARD-FRANK VIAU

Prix du numéro : 25 francs

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : 85 francs

Etranger : : 100 francs

Abonnement de soutien : : 200 francs

**Siège social : Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES Tél. : 772-73-78**

Revue inscrite sur les registres de la Commission Paritaire
par décision du 13. 09. 1976
des Publications et Agences de Presse sous le N° 58211

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Imprimerie W. W. 824-80-45